Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

Le dessin de couverture de Nick Sovolioff illustre la nouvelle « *L'androïde assassin.* »

3e Année — N° 24. Novembre 1955.

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.

Directeur : Maurice RENAULT.

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50; *Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Parmi les récits que contiendra le prochain numéro de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Vous pourrez lire :

DANS LA CHAMBRE-FORTE

***par* THOMAS WALSH**

Des heures d'agonie dans la chambre-forte hermétiquement fermée, insonorisée... l'assassinat par la mort lente. Et si le seul suspect était innocent ?... Une histoire de détective, mais par Thomas Walsh.

L'ONCLE ABNER SUR LA PISTE DU DIABLE

***par* MELVILLE DAVISSON POST**

Le diable imprime sa trace sur la colline... et si l'oncle Abner vient à la découvrir, c'est qu'un meurtre est dans l'air et un cadavre non loin de là...

LA NEIGE TOMBE SANS BRUIT

***par* JEAN DEREIMS**

Un souvenir de crime qui dort sous la neige du passé et un drame terrible qui remonte à la surface... Vous retiendrez le nom de ce nouvel auteur français de talent.

AU LOUP !

***par* CHARLOTTE ARMSTRONG**

" Guillot criait au loup. Le loup survint... " Qui défendra la tendre brebis menacée de mort ?... Une surprenante histoire de « suspense », due à la grande virtuose du genre.

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

L'androïde assassin

(*Fondly fahrenheit*)

par ALFRED BESTER

« L'homme démoli *», l'extraordinaire roman d'Alfred Bester, paraît enfin en France (événement de la rentrée dans notre sphère), et c'est Denoël et « Présence du Futur » qu'il faut en remercier. Nous vous offrons ici, à cette occasion, la primeur d'une des nouvelles les plus singulières de Bester — une de ses œuvres qui, avec son roman, illustrent le mieux sa formule consistant à donner une tournure « policière » à une trame de S. F., en respectant à la fois les deux genres pour créer, par une sorte d'osmose encore mal définie, un genre différent aux ressources* inédites. *Le mot n'est pas trop fort, «* L'homme démoli *» apporte, c'est indéniable, un « frisson nouveau ». Ce super-roman policier — où le problème n'est pas le « qui? » ni le « comment? » mais le « pourquoi? », où le meurtrier (connu du lecteur) n'est pas même consciemment averti du mobile réel de son crime, où le « suspense » est dans l'étonnante lutte que mène son esprit pour rivaliser avec le détective télépathe — constitue un ouvrage hors des moules traditionnels, qui ne peut manquer de surprendre l'amateur le plus blasé.*

Vous allez retrouver la même originalité de conception, la même subtilité de structure dans « L'androïde assassin *», « suspense » criminel de « science-fiction » dont le sujet est aussi insolite que la narration, de même que celui de «* L'homme démoli *» est servi par des artifices techniques qui le rendent encore plus fascinant* (1). *Les androïdes ou hommes synthétiques sont presque devenus aussi familiers aux amateurs de S.F. que les robots dont ils sont le parachèvement. Beaucoup d'auteurs ont utilisé leurs possibilités illimitées! Nous ne voudrions en citer qu'un exemple qui, incidemment, permettra peut-être à certains de nos lecteurs de découvrir un roman méconnu en France. Ce roman a eu le malheur de* précéder *immédiatement dans notre pays l'introduction générale de la S.F.: il a été très exactement le premier de sa sorte à être traduit, son éditeur ayant eu le courage de le lancer alors que le vocable « science-fiction » était inconnu et qu'il n'existait encore aucune collection spécialisée. Le résultat est qu'il a passé totalement inaperçu, alors qu'il aurait mérité, aujourd'hui par exemple, une sortie chez Denoël. Il s'agit du roman de Jack Williamson : «* Les humanoïdes « *(Stock,* 1950). *Ce classique fameux aux U.S.A. reste ignoré de trop de fervents du genre pour que nous*

(1) « *L'androïde assassin* » est la troisième nouvelle que nous publions d'Alfred Bester. Dans les deux précédentes : « *L'homme que Vénus va condamner* » (n° 4) et « *Le temps n'arrange pas tout* » (n° 5), on trouvait déjà le mélange des deux genres, mais c'était plus spécialement la technique qui était policière.

n'essayions pas, même tardivement, de le « relancer ». Nous le classons sans hésiter parmi les cinq ou six meilleurs livres de S. F. parus en France jusqu'à présent (son seul défaut étant une traduction un peu insuffisante, dont le responsable avait dû à l'époque être bien embarrassé, manquant de l'entraînement des actuels traducteurs « rôdés » !).

Le concept de l'androïde alias *humanoïde, la créature artificielle parfaite, douée de pensée électronique et de facultés surhumaines, était poussé dans cet ouvrage jusqu'à ses conséquences les plus captivantes, dans le cadre d'une intrigue « parapsychologique » conduite avec une rare richesse d'invention (Jack Williamson est d'ailleurs un des grands « pontes » de la S. F. aux U. S. A.; nous signalons éventuellement à Robert Kanters son admirable «* Darker than you think *»). Nous serons heureux si ces lignes contribuent à réparer l'oubli qui l'entoure et incitent beaucoup d'entre vous à lire ce roman encore disponible en librairie. En attendant — fermant cette longue parenthèse — nous vous invitons à vous intéresser à l'étrange et inoubliable androïde que nous présente Alfred Bester. L'auteur est parti d'une idée fort simple : et si un androïde, cette construction théoriquement sans défaut, était un jour...* détraqué ? *S'il se mettait à... (le titre vous a déjà dit quoi) ? Voici une situation plus terrible psychologiquement que celle d'aucun roman policier : un assassin qui n'est pas un être humain et qui pourtant est une* chose pensante. *Et cette pensée stéréotypée qui n'obéit à aucun sentiment, cette pensée dont les manifestations hantent le récit comme autant de leitmotivs, représente peut-être finalement le plus grand danger...*



MAINTENANT il ne sait pas qui de nous deux je suis réellement : moi — ou lui. Mais lui ou moi savons une chose. Nous savons qu'on ne peut être à la fois deux personnes. Il faut vivre sa propre vie — ou sinon en vivre une étrangère...

*
* *

Il y avait les rizières s'étirant à perte de vue, sur Paragon III, le soir où nous nous en sommes enfuis. Mosaïque en damiers bleue et brune, pendant le jour, sous le feu du ciel orange. Avec le soir, les nuages précipitent leurs fumées, le vent se lève, le riz dans sa balle bruit et murmure.

Le vent du soir soufflait sur Paragon III, à l'heure de notre fuite, et les nuages défaisaient leurs fumées dans le ciel. Et quelque part au milieu des rizières bruissantes, parmi le murmure du riz dans sa balle, marchaient des hommes en ligne, debout contre l'horizon jaune...

. . . .

La vaste rangée d'hommes avançait lentement entre les sillons des rizières. Silencieux, aux aguets, en armes. Un chapelet de silhouettes grises profilées comme des statues sur le ciel fumeux. Chacun tenait son arme à la main. Chacun portait à sa ceinture un émetteur-récepteur, l'écouteur fixé à l'oreille et le micro pendu au cou, et un télécran portatif assujetti au poignet, telle une grosse montre lumineuse verte. Les multiples images des télécrans en enfilade ne révélaient rien d'autre que les multiples sillons parallèles. Les amplificateurs ne retransmettaient que les clapotements et les friselis produits par les pas simultanés. Les hommes parlaient à de rares intervalles, d'une voix lourde, chacun s'adressant à tous les autres.

— « Rien par ici. »
— « Par ici, où? »
— « Le champ de Jenson. »
— « Trop dévié vers l'ouest. »
— « Serrez, par là. »
— « Vu la limite du champ de Grimson? »
— « Oui. Rien. »
— « Elle n'aurait pas pu s'écarter autant. »
— « Elle pouvait être transportée. »
— « Vous pensez qu'elle est vivante? »
— « Pourquoi serait-elle morte? »

Le refrain bref, entrecoupé, balayait d'un bout à l'autre la large ligne des rabatteurs en marche vers le crépuscule sulfureux. Cette ligne ondulait sur elle-même comme un serpent qui se tord, sans stopper son avance inaltérable. Cent hommes à quinze mètres l'un de l'autre. Quinze cents mètres d'aire d'exploration, nerfs tendus, bouches crispées, de l'est à l'ouest d'une enceinte de chaleur. La nuit montait. Tous allumèrent leurs lampes. Le serpent devint un collier mouvant de diamants.

— « Rien par ici. »
— « Ici non plus. »
— « Rien par là. »
— « Le champ des Allen? »
— « En cours d'exploration. »
— « On l'a peut-être dépassée sans la voir. »
— « Peut-être. »
— « Il faudrait faire demi-tour et recommencer. »
— « On en a pour toute la nuit. »
— « Rien dans le champ des Allen. »
— « Bon Dieu! Il faut qu'on la trouve! »
— « On la trouvera. »
— « Ça y est! La voilà. Secteur sept. Branchez-vous. »

La ligne s'immobilisa. Les diamants se figèrent dans la chaleur. Silence. Chaque homme regarda le télécran de son poignet, en le branchant sur le secteur sept. Tous branchés au même point. Tous montraient une petite silhouette nue, couchée comme à fleur d'eau dans la boue d'un

sillon. Au-dessus, sur un écriteau, le nom du propriétaire du champ : *Vandaleur*. Les extrémités de la ligne se mirent en branle et y convergèrent. Le collier lumineux devint un bouquet d'étoiles. Cent hommes se rassemblèrent autour d'un corps frêle et nu, autour d'une enfant morte dans l'eau boueuse. Celle-ci n'avait pas pénétré dans sa bouche. Sa gorge portait des marques de doigts. Son visage était tuméfié, son corps lacéré. Le sang coagulé avait éparpillé des croûtes sur sa peau.

— « Au moins trois ou quatre heures qu'elle est morte. »

— « Sa bouche est sèche. »

— « Elle n'a pas été noyée. Elle est morte rouée de coups. »

Les hommes poussèrent à voix étouffée des imprécations dans l'obscurité chaude. Ils ramassèrent le corps ténu. L'un d'eux arrêta ses compagnons et indiqua les ongles de l'enfant. Elle avait lutté contre son meurtrier. Des parcelles de chair adhéraient sous les ongles, ainsi que des gouttes brillantes de sang écarlate. Un sang encore liquide.

— « Ce sang devrait être coagulé aussi. »

— « Bizarre. »

— « Un peu. Quel est le sang qui ne se coagule pas? »

— « Le sang d'androïde. »

— « Alors, ça a l'air d'en être un qui l'a tuée. »

— « Vandaleur en possède un. »

— « Elle ne peut pas avoir été tuée par un androïde. »

— « C'est du sang d'androïde qu'elle a sous les ongles. »

— « La police vérifiera que non. »

— « Elle prouvera que c'en est. »

— « Mais les androïdes ne peuvent pas tuer. »

— « C'est du sang d'androïde, oui ou non? »

— « Les androïdes ne peuvent pas tuer. Ils sont fabriqués comme ça. »

— « Fabriqués pour servir l'homme. »

— « Eh bien, à ce qu'il semble, il y a un androïde qui a eu un défaut de fabrication. »

— « Bon Dieu ! »

Et le thermomètre ce soir-là enregistrait, glorieusement, 33° centigrades.

*
* *

Et nous voilà à bord du « Paragon Queen », en route à travers le ciel vers Megaster V. James Vandaleur et son androïde. Nous voilà : l'un fait ses comptes et verse des larmes ; l'autre l'observe calmement...

Dans sa cabine de seconde classe, James Vandaleur comptait son argent en versant des pleurs. A côté de lui, se trouvait son androïde, une des magnifiques créatures synthétiques aux traits classiques et aux yeux bleus larges ouverts. Gravées sur son front, dans une sorte de camée de chair, se trouvaient les lettres AM, indiquant qu'il appartenait

à la catégorie encore rare des androïdes à aptitudes multiples, vendus cinquante-sept mille dollars sur le marché.

— « Douze, quatorze, seize. Seize cents dollars, » geignit Vandaleur. « Et voilà. Seize cents dollars ! Ma maison en valait dix mille, mes terres cinq. J'avais mes meubles, mes voitures, mes tableaux, mon avion, mes... Et me voilà à la tête de seize cents dollars. Dieu ! »

Il se leva de la table et fit face à l'androïde. Arrachant une courroie à l'un des sacs de cuir, il l'en frappa de toutes ses forces, sans déclencher en lui un mouvement.

— « Je dois vous rappeler, » dit l'androïde, « que je vaux cinquante-sept mille dollars, selon les cours actuels. Je dois vous prévenir que vous risquez d'endommager une marchandise considérée comme précieuse. »

— « Espèce de sale machine cinglée ! » hurla Vandaleur.

— « Je ne suis pas une machine, » reprit l'androïde. « Un robot est une machine. Un androïde est une création chimique à partir de tissu synthétique. »

— « Qu'est-ce que tu as dans ce qui te sert de cerveau ? » continua à crier Vandaleur. « Pourquoi as-tu fait ça? Ordure ! »

Il se remit à battre sauvagement l'androïde...

— « *Je dois vous rappeler,* » *ai-je dit,* « *que je ne saurais être puni. Le syndrome plaisir-douleur n'est pas incorporé dans la synthèse physiologique d'un androïde.* »

— « *Alors, pourquoi l'as-tu tuée ?* » *a crié Vandaleur.* « *Si ce n'était pas pour ton plaisir, pourquoi...?* »

— « *Je dois vous rappeler,* » *ai-je dit,* « *que les cabines de seconde classe dans ces astronefs ne sont pas insonorisées.* »

Vandaleur laissa tomber la courroie et resta debout, haletant, à considérer la créature qui lui appartenait.

Le beau visage insensible de l'androïde soutenait avec indifférence son regard.

— « Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi l'as-tu tuée, » répéta-t-il.

— « *Je ne sais pas,* » *ai-je répondu.*

— « *Ça a commencé par les petits méfaits, les objets cassés exprès. Dès ce moment, j'aurais dû comprendre qu'il y avait quelque chose de détraqué en toi. Les androïdes ne peuvent pas détruire. Ils ne peuvent pas causer de préjudice. Ils...*

— « *Il n'y a pas de syndrome plaisir-douleur incorporé dans la synthèse physiologique de l'androïde,* » *ai-je dit.*

Vandaleur s'est approché de moi...

— « Après, » continua Vandaleur, « ç'a été les incendies que tu allumais. Ensuite, la destruction à grande échelle. Et puis les agressions... cet homme sur Rigel. Chaque fois c'était pire. Chaque fois

notre fuite était plus précipitée. Et maintenant... le meurtre. Dieu ! qu'est-ce qu'il y a en toi? Qu'est-ce qui se passe? »

— « Il n'y a pas de relais d'autovérification incorporé dans le cerveau d'un androïde. »

— « Et chacune de nos fuites nous faisait descendre davantage la pente. Regarde-moi. Dans une cabine de seconde classe. Moi ! James Paleologue Vandaleur. Il fut un temps où mon père était l'homme le plus riche de... Et maintenant, seize cents dollars en tout et pour tout. Tous mes biens au soleil... avec toi. *Toi!* »

Il se saisit de nouveau de la courroie de cuir, la leva sur l'androïde, puis il la lâcha et s'effondra sur une couchette en gémissant.

Quelques secondes passèrent. Alors il sembla se ressaisir.

— « Instructions, » déclara-t-il.

L'androïde à aptitudes multiples réagit instantanément...

Je me suis avancé vers Vandaleur et j'ai attendu ses ordres.

— « Je m'appelle maintenant Valentis. James Valentis. Je me suis arrêté sur Paragon III, un jour seulement, avant d'embarquer sur cet astronef à destination de Megaster V. Ma profession : représentant spécial pour un androïde AM m'appartenant et dont les services sont à louer. Motif du voyage : séjour sur Megaster V. Fabrique les papiers. »

J'ai retiré d'un sac le passeport et les papiers de Vandaleur. J'ai pris de quoi écrire et je me suis assis à la table. Avec ma main précise et sans défaut — ma main à la perfection accomplie qui sait écrire, dessiner, peindre, sculpter, graver, photographier, tracer une épure, dresser une carte, ma main qui sait créer et construire — j'ai méticuleusement forgé de nouveaux états d'identité à l'intention de mon maître. Il me regardait faire sans parler...

Vandaleur observait son androïde, avec sur le visage une expression misérable.

— « Fait pour *créer* et *construire!* » murmura-t-il. « Et maintenant pour détruire... Oh ! Dieu ! Qu'est-ce que je vais faire? Si seulement je pouvais me débarrasser de toi. Si tu ne m'étais pas nécessaire pour vivre. Si au lieu de toi j'avais hérité un lopin de fumier !... »

*
* *

Dallas Brady était une des meilleures créatrices de joaillerie de la planète Megaster. Elle était courte sur pattes, trapue, amorale et nymphomane. Elle loua l'androïde à aptitudes multiples de Vandaleur et le mit au travail dans son atelier. Elle déprava Vandaleur. Au lit, une nuit, elle lui demanda brusquement : « Tu t'appelles Vandaleur, n'est-ce pas? »

— « Oui, » murmura-t-il. Puis : « Non ! Valentis. James Valentis. »

— « Qu'est-ce qui s'est passé sur Paragon? » demanda Dallas Brady. « Je croyais que les androïdes ne pouvaient tuer ou détruire. Les direc-

tives fondamentales leur sont données au moment de leur synthèse. Toutes les compagnies le garantissent. »

— « Je m'appelle Valentis, » insista Vandaleur.

— « Oh ! ça va. Je sais depuis une semaine. Pas la peine de te donner du mal. »

— « Valentis, c'est mon nom. »

— « Tu tiens à le prouver? Tu veux que j'appelle les flics? » Elle se pencha pour saisir le téléphone.

— « Je t'en prie, Dallas ! » Vandaleur bondit et lutta pour lui arracher l'appareil. Elle l'en empêcha, lui échappant en riant, jusqu'à ce qu'il eût renoncé et se fût affaissé la tête dans les mains.

— « Comment l'as-tu découvert? » demanda-t-il finalement.

— « Les journaux en sont pleins. Un homme en fuite avec un androïde. Et « Valentis » ressemble un peu trop à « Vandaleur ». Tu n'es pas très fort. »

— « Non. Je ne suis pas très fort. »

— « Ton androïde a pas mal de références, non? Agressions, incendies volontaires, destructions... Qu'est-ce qui est arrivé sur Paragon? »

— « Il a kidnappé une gosse. Il l'a emmenée dans les rizières et il l'a tuée. »

— « Il l'a violentée ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Ils te rattraperont. »

— « Tu crois que je ne le sais pas? Dieu ! Voilà deux ans que nous fuyons. Sept planètes en deux ans. Cinquante mille dollars de biens abandonnés ! »

— « Tu ferais mieux de chercher ce qu'il a qui ne colle pas. »

— « Tu peux me dire comment? En allant à une clinique de réparation demander une révision complète ? *Mon androïde est devenu un fou assassin, arrangez-le!* Et la police sur mon dos trois minutes après... » Il eut un frisson. « On me démonterait l'androïde et je serais arrêté comme complice du meurtre. »

— « Pourquoi ne l'as-tu pas fait réparer plus tôt? »

— « Je ne pouvais courir ce risque, » expliqua Vandaleur hargneusement. « Si on avait commencé à lui faire toutes ces histoires de lobotomie, de chimie corporelle et de chirurgie endocrinienne, on aurait pu détruire ses aptitudes. Et qu'est-ce qui me serait resté comme sujet de location? De quoi aurais-je vécu? »

— « Tu pouvais travailler. Des tas de gens le font. »

— « Travailler à quoi? Je ne suis bon à rien. Comment faire concurrence aux androïdes et aux robots spécialisés? Comment, je te le demande, à moins d'avoir un don exceptionnel pour un boulot particulier? »

— « Oui. C'est vrai. »

— « J'ai vécu aux crochets de mon père toute ma vie. Le salaud ! Il s'est ruiné juste avant de mourir. Et c'est l'androïde qu'il m'a légué en tout et pour tout. Le seul moyen de subsister, c'était de l'exploiter. »

— « A ta place, je le vendrais plutôt avant que les flics vous prennent ensemble. Tu peux en tirer cinquante sacs. Place-les. »

— « A trois pour cent? Quinze cents dollars de revenu par an? Quand l'androïde me rapporte quinze pour cent de sa valeur? Huit mille par an ! Voilà ce que j'en tire... Non, Dallas, je ne peux pas me séparer de lui. »

— « Et qu'est-ce que tu comptes faire pour ses crises de violence? »

— « Je ne peux rien faire... sinon attendre et faire des prières. Et toi, quelle est ton intention maintenant? »

— « Ce n'est pas mon affaire. Je la bouclerai... enfin, moyennant quelque chose. »

— « Quoi? »

— « L'androïde travaillera pour moi gratuitement. Il te rapportera avec quelqu'un d'autre, mais avec moi, ça sera pour rien... »

*
* *

L'androïde à aptitudes multiples travailla. Vandaleur accumula ses gains. Il eut de quoi faire face à ses dépenses, puis ses économies montèrent. A l'époque où le chaud printemps de Megaster V aboutissait au brûlant été, il commença à visiter des domaines et des fermes. Il lui serait possible, en l'espace d'un an ou deux, de se fixer sur la planète — à condition que les demandes de Dallas Brady ne se fissent pas trop avides...

Le premier jour torride de l'été, l'androïde se mit à chanter dans l'atelier de Dallas Brady. Il voltigeait autour du four électrique qui, concurremment au temps, rendait l'atmosphère de la salle étouffante, et il chantait une vieille rengaine sophistiquée qui avait eu du succès un ou deux siècles auparavant :

Oh! chaud le jour,
Brûle la chaux.
Douce l'eau vive,
Coule la nuit.
Fraîche la pluie,
Pourrit le chaume.
Froide la rive,
Oh! chaud l'amour.

Il fredonnait d'une bizarre voix hésitante ; ses doigts à la perfection accomplie, joints et crispés derrière son dos, se contractaient en d'étranges contorsions, comme indépendants du reste du corps. Dallas Brady manifesta sa surprise.

— « Tu es heureux de vivre ou quoi? » demanda-t-elle.

— « *Je dois vous rappeler que le syndrome plaisir-douleur n'est pas incorporé dans la synthèse physiologique d'un androïde,* » *ai-je répondu.* « *Brûle la chaux... Oh! chaud l'amour!...* »

Les doigts de l'androïde stoppèrent leurs contorsions, se séparèrent, se saisirent d'une lourde paire de pinces en fer. Il plongea celles-ci au cœur ardent du four, se penchant en avant pour scruter la chaleur rose.
— « Attention, espèce d'idiot ! » s'exclama Dallas Brady. « Tu veux y tomber ? »

— « Je dois vous rappeler que je vaux cinquante-sept mille dollars selon les cours actuels, » ai-je dit. « Il est interdit d'endommager une marchandise considérée comme précieuse. Brûle la chaux !... Pourrit le chaume... »

L'androïde retira du four un creuset plein d'or incandescent, fit demi-tour, dansa de hideuses cabrioles, chanta d'une voix démente, et éclaboussa de longues coulées de métal en fusion la tête de Dallas Brady. Elle hurla en s'écroulant au sol, les cheveux et les vêtements en flammes, la peau grésillant. L'androïde continua à verser sur elle l'or liquide, en chantant et dansant...

— « Douce l'eau vive, coule la nuit... » Je chantais et lentement je versais l'or, je versais l'or clair qui coulait goutte à goutte. Puis j'ai quitté l'atelier et j'ai rejoint mon maître à son hôtel...

Les vêtements roussis et les doigts agités de l'androïde avertirent son propriétaire qu'un accident avait dû se produire.
Vandaleur se rua à l'atelier de Dallas Brady, y jeta un coup d'œil, fut pris de vomissements et s'enfuit. Il eut le temps de préparer un bagage et de rassembler neuf cents dollars en espèces. Il prit une cabine de troisième classe sur le « Megaster Queen » qui partait ce matin-là en direction d'Alpha de la Lyre. Il emmena l'androïde. Dans la cabine, il se lamenta, compta son argent et battit de nouveau l'être qu'il haïssait.
Le thermomètre dans l'atelier de Dallas Brady enregistrait, magnifiquement, 37° centigrades.

***

Sur Alpha de la Lyre, nous nous sommes cachés dans un petit hôtel près de l'Université. Là, Vandaleur a soigneusement contusionné mon front, jusqu'à ce que les lettres AM soient effacées par l'enflure et la décoloration de ma chair...

Les lettres réapparaîtraient, mais pas avant plusieurs mois, et Vandaleur espérait que dans l'intervalle l'alerte au sujet d'un androïde AM serait oubliée. Il loua l'androïde comme travailleur ordinaire à la salle des machines de l'Université. Lui-même, en tant que James Venice, se mit à vivre médiocrement des faibles bénéfices que lui rapportait l'androïde.
Il ne se trouva pas trop malheureux. La plupart des pensionnaires de son hôtel étaient des étudiants de l'Université, tous pareillement

désargentés, tous pareillement juvéniles et enthousiastes. Parmi eux se trouvait une charmante fille aux yeux aigus et à l'esprit vif. Son nom était Wanda. Elle et son bon ami, Jed Stark, se passionnaient pour l'affaire de l'androïde assassin qui remplissait tous les journaux de la galaxie.

— « Nous avons étudié cette histoire, » déclarèrent-ils tous deux un soir, à une réunion d'étudiants dans la chambre de Vandaleur. « Et nous pensons avoir trouvé la cause. Nous allons écrire un article là-dessus. »

Il y eut un concert de réactions excitées.

— « La cause de quoi? » demanda quelqu'un.

— « Des crises de l'androïde. »

— « Un défaut d'ajustage, non? Transmissions mal réglées... dosage chimique pas au point... Peut-être quelque chose comme un cancer synthétique? »

— « Non. » Wanda et Jed échangèrent un regard de triomphe contenu.

— « Et, alors, qu'est-ce que c'est? »

— « Quelque chose de spécifique. »

— « Quoi donc? »

— « C'est un secret pour le moment. »

— « Oh ! allez ! »

— « Rien à faire. »

— « Vous ne voulez vraiment rien dire? » demanda Vandaleur avec une attention passionnée. « Je... Nous serions très intéressés de savoir ce qui peut ainsi détraquer un androïde. »

— « Désolée, Mr. Venice, » fit Wanda, « mais nous avons mis la main sur une idée unique et nous la gardons pour nous. Une théorie comme celle-là peut faire notre fortune. Nous n'allons pas courir le risque de nous la faire voler avant l'heure. »

— « Vous ne pouvez pas nous donner un simple aperçu? »

— « Non. Pas même un simple aperçu. Pas un mot. Mais je vais vous dire une chose, Mr. Venice. Je frémirais d'être dans la peau du possesseur de cet androïde. »

— « Vous voulez dire, à cause de la police? » demanda Vandaleur.

— « Non, Mr. Venice. Je parle de... transfert. Voilà le danger... mais je n'en dirai pas plus. Je n'en ai déjà que trop dit. »

Vandaleur à ce moment entendit des pas à l'extérieur et une voix enrouée chantonnant doucement : « Coule la nuit, fraîche la pluie... » Son androïde entra dans la chambre, de retour de sa journée de travail. Vandaleur alla à sa rencontre...

J'ai immédiatement répondu à l'ordre de mon maître. Je me suis mis en mesure de servir aux invités des boissons. J'ai rempli les verres qu'ils me tendaient...

L'androïde allait de l'un à l'autre. Ses doigts à la perfection accomplie se contractaient en d'étranges contorsions, comme indépendants du reste du corps. Puis ils cessèrent graduellement de se tortiller, et son bourdonnement à peine modulé s'arrêta.

Les androïdes étaient assez répandus à l'Université. Les plus fortunés des étudiants en possédaient au même titre que les avions et les voitures. L'apparition de celui de Vandaleur n'avait pas provoqué de commentaires. Mais la jeune Wanda avait l'œil perçant et l'esprit acéré...

Elle m'a regardé en laissant ses yeux fixés sur moi. Elle a regardé mon front tuméfié et elle a baissé les yeux...

Wanda était passionnée par la théorie que Jed et elle avaient édifiée. Après la réunion, elle conversa avec lui avant de rejoindre sa chambre.

— « Jed, tu as vu le front de cet androïde ? »

— « Il se sera donné un coup. Il travaille à la salle des machines. On y remue des tas de choses qui pèsent. »

— « Tu crois que c'est tout? »

— « Et quoi d'autre? »

— « Ce pourrait être un coup porté à dessein. »

— « Et dans quel dessein? »

— « Celui de dissimuler l'estampille du front. »

— « C'est de la fantaisie, Wanda. Pas besoin de voir la marque sur le front pour reconnaître un androïde. Pas besoin de voir la marque de fabrique sur une voiture pour savoir que c'est une voiture. »

— « Je ne veux pas dire qu'il essaie de passer pour un humain. Je veux dire qu'il essaie de passer pour un androïde de catégorie inférieure. »

— « Et pourquoi? »

— « Suppose que ce soit un AM qu'il ait gravé sur le front. »

— « Aptitudes multiples? Alors, ma petite, Venice ne le gaspillerait pas à alimenter des chaudières s'il pouvait en tirer... Oh!... Tu veux dire que...? »

Wanda approuva de la tête.

« Seigneur ! » Stark se pinça les lèvres. « Que faire? Appeler la police? »

— « Non. Nous n'avons pas de preuves. S'il s'avère être un AM, et en plus l'androïde assassin, notre « papier » d'abord. C'est notre grande chance, Jed. Et si c'est *vraiment* lui, on pourra faire nous-mêmes une série de tests de contrôle et... »

— « Mais comment en avoir la certitude? »

— « Facile. Un film sensible à l'infrarouge. Cela montrera ce qu'il y a sous la contusion du front. Loue une caméra. Achète de la pellicule. On se faufilera à la salle des machines demain après-midi et on prendra des photos. Alors, on saura. »

Le lendemain, ils se rendirent à la vaste salle souterraine. Les recoins en étaient obscurs ; les portes des chaudières projetaient au creux de

l'ombre des zones de lumière ardente. Au-dessus du rugissement des flammes, ils entendirent une voix étrange. Elle chantait en criant et se répercutant sous les voûtes sonores : « Oh ! chaud le jour, brûle la chaux... » Et ils virent une silhouette capricante dansant d'extravagantes figures au rythme psalmodié de la chanson. Les jambes se tordaient. Les bras ondulaient. Les doigts se contorsionnaient.

Jed Stark leva la caméra et mit en marche la bobine de film, braquant le viseur vers la tête ballottante. Alors, Wanda jeta un cri perçant...

Je les ai vus. J'ai couru vers eux, je les ai chargés, brandissant une pelle en acier poli. Elle a écrasé la caméra. J'en ai frappé la fille, puis le garçon, et encore la fille. Elle est tombée. Il a tenté désespérément de lutter contre moi, pendant un seul instant. Puis je lui ai fendu le crâne...

Jed s'écroula face contre terre. L'androïde traîna les deux corps jusqu'à la chaudière et les donna en pâture aux flammes, lentement, affreusement. Il se remit à chanter et à danser ses cabrioles. Puis il retourna à l'hôtel.

Le thermomètre dans la salle des chaudières enregistrait, sauvagement, 41° centigrades.

*
* *

Nous avons pris une dernière classe sur le « Lyra Queen » et avons fait des besognes au jour le jour pour payer les repas. Durant ses veilles, la nuit, Vandaleur restait assis, seul sur sa couchette, un porte-documents ouvert sur ses genoux, cherchant en vain à comprendre la signification de son contenu. Le porte-documents était tout ce qu'il avait réussi à emporter avec lui en quittant Alpha de la Lyre. Il l'avait volé dans la chambre de la jeune fille. Le dossier qui s'y trouvait portait sur sa couverture les mots : « AFFAIRE DE L'ANDROIDE *». Il renfermait le secret de mon mal.*

Et ce qu'il renfermait, ce n'était que des journaux. Toute une série de journaux, issus de toute la galaxie, imprimés, micro-filmés, gavés, reproduits par photostat... Le « Star Banner *» de Rigel... le «* Picayune *» de Paragon... le «* Times Leader *» de Megaster...* le « Herald » *de Lalande... l'* « Intelligencer » *de Lacaille... le «* Telegram News *» d'Eridani...*

Rien que des journaux. Dans chacun, il y avait un compte rendu d'un épisode de la sinistre carrière de l'androïde. Dans chacun, également, les nouvelles intérieures, celles des autres planètes, les sports, la vie mondaine, la météorologie, les horaires d'astronefs, les cours de la Bourse, les histoires d'un intérêt humain, les faits divers, les concours, les problèmes. Et quelque part au milieu de cette masse de faits non collationnés, il y avait le secret que Wanda et Jed Stark avaient découvert. Vandaleur s'absorba en vain dans la lecture des journaux. Mais le secret restait indéchiffrable.

— « Je te vendrai, » dit-il à l'androïde. « Ordure ! Quand nous reviendrons sur Terre, je te vendrai. Pour n'importe quel prix, au rabais s'il le faut. »

— « *Je vaux cinquante-sept mille dollars selon les cours actuels,* » *ai-je dit.*

— « *Si je ne peux pas te vendre, je te livrerai à la police.* »

— « *Je suis considéré comme une marchandise précieuse,* » *ai-je dit.* « *Il est interdit d'endommager une marchandise précieuse. Vous ne me ferez pas détruire.* »

— « *Dieu !* » *a crié Vandaleur.* « *Quoi ? Est-ce que tu deviens arrogant ? Est-ce que tu veux dire que tu peux te fier à moi pour que je te protège ?... Est-ce que c'est* cela *le secret ?* »

L'androïde à aptitudes multiples regarda son maître avec ses calmes yeux à la perfection accomplie.

— « Quelquefois, » dit-il, « c'est une bonne chose de dépendre de quelqu'un. »

***

Il faisait 18° en dessous de zéro quand le « Lyra Queen » atterrit à Croydon Field. Le terrain était recouvert d'une croûte de neige et de glace, qui fusa et explosa en vapeur sous le souffle des réacteurs de l'astronef. Les passagers trottèrent d'une démarche engourdie, à travers le béton noirci des édifices, jusqu'à la douane, puis vers l'aérobus qui les mènerait à Londres. Vandaleur n'avait pas même de quoi payer le trajet. L'androïde et lui firent la route à pied.

Aux environs de minuit, ils atteignirent Piccadilly Circus. Les rafales de neige avaient incrusté de glace la statue d'Eros. Ils tournèrent à droite, descendirent vers Trafalgar Square, puis le long du Strand en direction de Soho. Le froid leur pénétrait le corps. A la hauteur de Fleed Street, Vandaleur aperçut une silhouette solitaire qui venait vers eux en s'éloignant de Saint-Paul. Il attira l'androïde dans une ruelle.

— « Il nous faut de l'argent, » murmura-t-il. Il désigna du doigt la silhouette qui s'approchait. « Cet homme doit en avoir. Tu vas le lui prendre. »

— « Cet ordre ne peut être exécuté, » répondit l'androïde.

— « Prends-le lui, répéta Vandaleur. « De force. Est-ce que tu comprends? Nous sommes dans une situation désespérée. »

— « *Cet ordre est contraire à mes directives fondamentales,* » *ai-je dit.* « *Je ne peux porter préjudice à la vie ou aux biens de quelqu'un. Je ne peux obéir.* »

— « *Bon Dieu !* » *a dit Vandaleur.* « *Tu as attaqué, détruit, assassiné. Ne viens pas me casser la tête avec tes directives fondamentales. Il y a longtemps que tu n'en as plus. Tue-le, s'il le faut. Je te dis que la situation est désespérée.* »

— « *Cet ordre est contraire à mes directives fondamentales,* » *ai-je dit.* « *Il ne peut être exécuté.* »

Vandaleur repoussa l'androïde en le bousculant et se précipita vers l'étranger. Celui-ci était de haute taille, avec un air d'austérité et de compétence. La bienveillance de son visage était gelée par une expression de cynisme. Il portait une canne. Vandaleur vit qu'il était aveugle.

— « Oui? » dit l'homme. « Je vous entends près de moi. Qu'y a-t-il? »

— « Monsieur... » Vandaleur hésita. « Je suis réduit au désespoir. »

— « Nous sommes tous dans le même cas, » répliqua l'étranger.

— « Monsieur... il me faut de l'argent. »

— « Etes-vous décidé à mendier ou à voler? » Les yeux morts fixaient un point au-delà de Vandaleur et de l'androïde.

— « Je suis prêt à faire l'un ou l'autre. »

— « Nous y voilà. Toute l'histoire de notre race. » L'étranger fit un geste de l'épaule. « Moi je viens de mendier : j'ai prié à Saint-Paul, mon ami. Ce que je désire ne se vole pas. »

— « L'argent se vole, » dit Vandaleur.

— « De l'argent pour faire quoi? Venez, mon ami, nous parlerons. Je vous dirai pourquoi je mendie, vous me direz pourquoi vous volez. Mon nom est Blenheim. »

— « Le mien est... Vale. »

— « Ce n'était pas la vue que je mendiais à Saint-Paul, Mr. Vale. C'était un nombre. »

— « Un nombre? »

— « Oui. Nombres rationnels, irrationnels. Nombres imaginaires. Nombres intégrés positifs, intégrés négatifs... Vous ne me suivez pas? Vous n'avez jamais entendu parler de l'immortel traité de Blenheim sur les vingt zéros, ou sur les différences dans l'absence de quantité? » Il eut un sourire froid. « Je suis le sorcier de la Théorie du Nombre, Mr. Vale, mais j'en ai pour moi-même épuisé le charme. Après cinquante années de sorcellerie, la sénilité arrive et la soif disparaît. Je priais à Saint-Paul pour avoir une inspiration. O Dieu, priais-je, si Vous existez, envoyez-moi un nouveau nombre ou un chiffre inconnu. »

Vandaleur éleva lentement sa main qui tenait le porte-documents volé, et il en toucha celle de Blenheim.

— « Ceci, » dit-il, « contient un chiffre. Un chiffre caché. Un chiffre secret. Le chiffre d'une série criminelle. Faisons-nous échange, Mr. Blenheim? Un asile contre un chiffre? »

— « Ni mendiant ni voleur, alors? » fit Blenheim. « Mais homme d'affaires. Toute la vie se réduit au banal. » Les yeux vides se fixèrent au-dessus des têtes de Vandaleur et de l'androïde. « Peut-être le Tout-Puissant n'est-il pas Dieu, mais un marchand. Venez chez moi. »

*
* *

A l'étage du haut dans la maison de Blenheim, nous avons partagé une chambre. Le lendemain, Vandaleur a de nouveau contusionné mon front. Puis il m'a envoyé dehors trouver du travail...

Pendant que l'androïde travaillait au-dehors, Vandaleur conféra avec Blenheim et lui lut les journaux du porte-documents, l'un après l'autre.

Il était un étudiant, déclara-t-il, qui entreprenait une thèse sur l'androïde assassin. Dans ces journaux qu'il avait réunis, se trouvaient les faits susceptibles d'expliquer ses délits et ses crimes — dont Blenheim n'avait pas eu connaissance auparavant. Il devait y avoir, expliqua Vandaleur, une corrélation, un chiffre, une statistique, quelque chose qui donnerait la raison du dérangement de l'androïde. Et Blenheim eut sa curiosité piquée par le mystère, le côté détective, l'intérêt humain du chiffre à trouver.

Ils examinèrent les journaux. Vandaleur les lisait à haute voix, et son compagnon en consignait le contenu de sa méticuleuse écriture d'aveugle. Puis Vandaleur lui relisait ses notes. Il classa successivement les journaux en fonction de la catégorie, du sujet des articles, des faits traités, des opinions émises, du style, des mots, de l'esprit. Il analysa. Il étudia. Il médita...

Et nous vivions ensemble dans cette soupente : Vandaleur et son androïde. Dans le froid et la peur. Rapprochés l'un de l'autre par cette peur et la haine entre nous. La haine, croissant comme un coin enfoncé dans le tronc vivant d'un arbre pour s'incorporer dans la cicatrice de l'écorce. Ma haine, ma peur — non, la haine et la peur de Vandaleur. Le syndrome plaisir-douleur n'est pas incorporé dans la synthèse physiologique d'un androïde...

Et un après-midi, enfin, Blenheim appela Vandaleur dans son bureau et il exhiba ses notes.

— « Je crois que j'ai trouvé, » déclara-t-il, « mais je ne peux comprendre la cause. »

Le cœur de Vandaleur bondit dans sa poitrine.

« Voici les corrélations, » continua Blenheim. « Dans cinquante journaux, autant de comptes rendus à propos de l'androïde assassin. Qu'est-ce qui, en dehors de ces comptes rendus, se trouve *aussi* et sans exception dans les cinquante journaux? »

— « Je ne sais pas, Mr. Blenheim. »

— « C'était une question de pure rhétorique. La réponse est : le bulletin météorologique. »

— « Que voulez-vous dire? »

— « Le temps, » fit Blenheim en hochant la tête. « Chaque délit de l'androïde a été commis un jour où la température dépassait 30°. »

— « Mais c'est impossible, » s'exclama Vandaleur. « Il ne faisait pas chaud sur Alpha de la Lyre. »

— « Mais il n'est pas question de délit commis sur Alpha de la Lyre. Nous n'avons pas de journal à ce sujet. »

— « Non... Bien sûr. Je... » Vandaleur s'arrêta, confus. Puis il s'écria : « Bien sûr ! La salle des machines... Mon Dieu ! Voilà la réponse... Et le four électrique de Dallas Brady... Et les rizières sur Paragon... Oui. Brûle la chaux... Mais pourquoi ? Pourquoi ? »

Dans le vestibule, la porte d'entrée se referma...

Je suis entré dans la maison. En passant près du bureau, j'ai vu mon maître et Blenheim. J'ai pénétré dans la pièce pour attendre mes ordres, mes aptitudes multiples dédiées au service de l'homme...

Un long moment s'écoula.

— « C'est *lui,* n'est-ce pas? » dit enfin Blenheim.

— « Oui, » répondit Vandaleur, encore troublé par la découverte. « Et c'est pourquoi il a refusé de vous attaquer la première nuit sur le Strand. Il faisait froid. C'est seulement la chaleur qui détruit les directives fondamentales. La chaleur... Oh ! chaud le jour... »

Il regarda l'androïde. Un ordre silencieux et insensé passa de l'homme à l'androïde...

J'ai refusé. Je n'ai pas bougé. Il est interdit de porter préjudice à la vie humaine... »

Vandaleur gesticula furieusement. Il saisit Blenheim aux épaules et l'arracha de son fauteuil derrière le bureau, pour le précipiter à terre. Blenheim ne poussa qu'un seul cri. Vandaleur bondit sur lui comme un tigre, le plaquant au parquet et fermant hermétiquement sa bouche de la main.

— « Trouve une arme, » ordonna-t-il à l'androïde.

— « Il est interdit de porter préjudice à la vie humaine. »

— « Il s'agit d'un combat d'autodéfense. Donne-moi une arme ! »

Il pesait de tout son poids sur l'aveugle qui se débattait...

Je suis allé aussitôt à un placard où je savais qu'un revolver était rangé. J'en ai vérifié le chargement. Il contenait cinq cartouches. Je l'ai tendu à Vandaleur. Il l'a pris, a poussé le canon contre la tête de Blenheim et a appuyé sur la détente. Le corps de Blenheim eut un seul sursaut.

Nous avions trois heures avant le retour de la cuisinère, dont c'était l'après-midi de congé. Nous avons pillé la maison. Nous avons pris l'argent et les bijoux de Blenheim. Nous avons rempli un sac de vêtements. Nous avons emporté les notes de Blenheim, détruit les journaux. Et nous sommes partis, en verrouillant soigneusement la porte derrière nous. Dans le bureau de Blenheim, nous laissions un tas de papiers froissés auquel nous avions mis le feu. Et nous avions arrosé le tapis tout autour avec de l'essence... Non, c'est Vandaleur qui a fait tout cela. J'ai refusé. Il m'est interdit de porter préjudice à la vie ou aux biens de quelqu'un...

*
* *

Plus tard dans l'après-midi, ils arrivèrent à une petite maison près de Russell Square. Une inscription sur la porte mentionnait : *Nan Webb, consultations psychométriques.* Vandaleur avait pris note de cette adresse quelques semaines plus tôt. Ils entrèrent. L'androïde attendit dans le vestibule avec le sac. Vandaleur pénétra dans le bureau de Nan Webb.

C'était une femme de haute taille aux cheveux gris, aussi anglaise par son teint frais que par ses jambes affreuses. Elle avait un regard perçant dans une face endormie. Elle fit un signe de tête à Vandaleur, écrivit les derniers mots d'une lettre, la cacheta et leva les yeux.

— « Mon nom, » dit Vandaleur, « est Vanderbilt. James Vanderbilt. »

— « Parfait. »

— « Je suis étudiant à l'Université de Londres. »

— « Parfait. »

— « J'ai fait des recherches à propos de l'affaire de l'androïde assassin, et je crois avoir découvert quelque chose d'intéressant. J'aimerais votre avis à ce sujet. Quels sont vos prix? »

— « A quel collège êtes-vous à l'Université? »

— « Pourquoi cela? »

— « Les étudiants bénéficient d'une remise. »

— « Merton College. »

— « Ce sera deux livres. »

Vandaleur plaça deux livres sur le bureau et y joignit les notes de Blenheim.

— « Il y a une corrélation, » déclara-t-il, « entre les crises de l'androïde et la température. Vous remarquerez que chaque délit a été commis sous plus de 30°. Existe-t-il à cela une explication psychométrique? »

Nan Webb étudia un moment les notes en hochant la tête, puis, reposant les feuilles de papier : « La synesthésie, de toute évidence. »

— « Comment? »

— « La synesthésie, » répéta-t-elle. « Quand une sensation est traduite en termes dépendant d'un autre organe sensoriel que l'organe stimulé, le phénomène est appelé synesthésie. Par exemple, un stimulus sonore provoquera une sensation simultanée de couleur. Ou un stimulus coloré une sensation gustative. Ou encore un stimulus lumineux une sensation auditive. Il peut y avoir confusion ou court-circuit entre chaque sensation de goût, d'odeur, de douleur, de pression, de température. Est-ce que vous me comprenez? »

— « Je le pense. »

— « D'après ce que vos recherches ont mis à jour, il est plus que probable que l'androïde réagit synesthésiquement à un stimulus de température au-dessus de 30°. Il doit y avoir à cela une réponse endocrine. Sans doute la température est-elle liée chez lui à la production d'adrénaline. Une température élevée engendre une réaction de peur, de

colère, d'excitation et de violente activité physique... Tout ceci conditionné par le fonctionnement des glandes surrénales. »

— « Je vois. Alors, si l'androïde était tenu sous climat froid... »

— « Il n'y aurait ni stimulus ni réaction. Il n'y aurait pas de crimes. »

— « Je comprends. Et qu'est-ce qu'un transfert ? »

— « Comment l'entendez-vous? »

— « Y a-t-il danger de transfert de l'androïde à son propriétaire ? »

— « Très intéressant. Le transfert est le processus consistant à extérioser sur quelqu'un d'autre les idées ou impulsions qu'on ressent soi-même. Ainsi le paranoïaque se libère de ses conflits et de ses troubles internes en les projetant sur les autres. Il les accuse, directement ou implicitement, d'avoir le mal même avec lequel il est précisément aux prises. »

— « Et le danger? »

— « C'est celui de voir l'implication devenir réelle. Si vous vivez avec un psychotique ou un neurotique qui projette sur vous sa maladie, vous risquez de tomber dans le schéma mental où il vous enferme, de vous y conformer et de devenir vous-même virtuellement psychotique ou neurotique... Ce qui, sans doute aucun, est en train actuellement de vous arriver, Mr. *Vandaleur.* »

Vandaleur bondit sur ses pieds

« Vous êtes un imbécile, » poursuivit froidement Nan Webb. Elle agita les feuillets de notes. « Ceci n'est pas l'œuvre d'un quelconque étudiant. C'est un spécimen de l'unique écriture cursive du fameux Blenheim. Le monde scientifique entier la connaît. Et il n'y a pas de Merton College à l'Université de Londres. Votre approximation était fantaisiste. Merton est l'un des collèges d'Oxford. Quant à vous, Mr. Vandaleur, vous êtes si visiblement contaminé par vos relations avec votre androïde détraqué... par transfert, si vous préférez... que j'hésite entre appeler la Police Métropolitaine et l'Hôpital des Fous Criminels. »

Vandaleur sortit son revolver et tira sur elle à bout portant.



— « Antarès II, Alpha Aurigae, Acrux IV, Pollux IX, Rotel Centaurus, » énuméra Vandaleur. « Tous des mondes froids. Plus froids que le baiser d'une sorcière ! Température moyenne : 5° au-dessus de zéro. Et des maxima qui ne dépassent jamais 20°. Nous voilà de nouveau dans le coup... Attention à ce tournant. »

L'androïde à aptitudes multiples fit pivoter le volant entre ses mains à la perfection accomplie. La voiture braqua souplement et poursuivit sa route au milieu des marais du Nord, entre les étendues illimitées des roseaux, bruns et secs sous le ciel froid. Le soleil pâle s'enfonçait à l'horizon. Au-dessus de leurs têtes, un vol d'outardes stria le gris du ciel

en direction de l'est. Plus haut, un hélicoptère isolé planait vers quelque refuge, vers la chaleur.

Vandaleur continua :

« Plus de chaleur pour nous. Notre salut, c'est le froid. Nous nous cacherons en Ecosse pour l'hiver, nous ferons un peu d'argent et, de là, nous passerons en Norvège pour prendre un astronef. Nous nous fixerons sur Pollux. Nous sommes sauvés. Cette fois, nous avons gagné la partie. Nous pouvons recommencer à vivre. »

Un crissement amplifié dans le ciel le fit alors sursauter. Une voix rugissante résonna . « ATTENTION JAMES VANDALEUR ET ANDROIDE. ATTENTION JAMES VANDALEUR ET ANDROIDE ! »

Vandaleur sursauta et regarda en l'air. L'hélicoptère flottait au-dessus d'eux. C'était de ses entrailles que sortait la voix du haut-parleur : « VOUS ETES ENCERCLES. LA ROUTE EST BLOQUEE. VOUS DEVEZ VOUS ARRETER IMMEDIATEMENT ET VOUS LAISSER APPREHENDER. ARRETEZ-VOUS ! »

J'ai regardé Vandaleur, attendant mes ordres.
— « Continue à rouler, » a-t-il crié.
J'ai obéi...

L'hélicoptère perdit de la hauteur.

« ATTENTION ANDROIDE. VOUS ETES AUX COMMANDES DU VEHICULE. VOUS DEVEZ VOUS ARRETER IMMEDIATEMENT. C'EST UNE DIRECTIVE D'ETAT SUSPENDANT TOUT ORDRE PRIVE. »

— « Qu'est-ce qui te prend? » hurla Vandaleur.

— « Une directive d'Etat suspend tout ordre privé, » répondit l'androïde. « Je dois vous faire remarquer que... »

— « Va-t'en du volant, » ordonna Vandaleur. Il frappa l'androïde du poing, le poussa de côté et prit sa place. La voiture vira hors de la route et s'élança en cahotant à travers les roseaux, sur la boue gelée des marais. Vandaleur avait repris son sang-froid et fonçait vers la route parallèle, à dix kilomètres à l'ouest.

« Nous sortirons de leur saleté d'encerclement, » grogna-t-il.

L'hélicoptère s'abaissa encore davantage. Le faisceau étincelant d'un projecteur le rattacha au sol.

« ATTENTION JAMES VANDALEUR ET ANDROIDE. SOUMETTEZ-VOUS A L'ARRESTATION. C'EST UNE DIRECTIVE D'ETAT SUSPENDANT TOUT ORDRE PRIVE. »

— « Il ne se soumettra à rien, » s'écria violemment Vandaleur. « Il ne peut pas se soumettre ! Il ne le peut pas et je ne le veux pas. »

« Dieu! » a-t-il murmuré. « Nous nous en sortirons encore une fois. Nous nous sortirons de l'encerclement. Nous nous sortirons de la chaleur. Nous... »

— « Je dois vous faire remarquer, » ai-je dit, « que mes directives fondamentales me commandent d'obéir aux directives d'Etat suspendant tout ordre privé. Je dois me laisser appréhender. »

— « Qui te dit que c'est une directive d'Etat? » a répondu Vandaleur. « Les hommes de l'hélicoptère? Il faut qu'ils montrent leurs ordres de mission. Ils doivent prouver qu'ils appartiennent à l'autorité d'Etat avant de t'arrêter. Comment peux-tu savoir si ce ne sont pas des escrocs en train de nous tendre un piège? »

Lâchant le volant d'une main, il s'assura que son revolver était bien en place. La voiture dérapa. Les pneus geignirent sur la surface gelée. Le volant s'arracha à son étreinte ; l'engin gravit un monticule dans une embardée et se retourna. Le moteur gronda et les roues hurlèrent. Vandaleur sortit en rampant, entraînant l'androïde à sa suite...

Pour le moment, nous étions hors de l'aire de lumière qui tombait de l'hélicoptère. Nous avons couru à tâtons à travers le marais obscur, Vandaleur me tirant derrière lui. Nous glissions sur le sol rugueux, nous nous heurtions aux roseaux qui craquaient...

L'hélicoptère s'éleva au-dessus de l'auto abandonnée en décrivant des cercles, projecteur aux aguets, haut-parleur bourdonnant. Aux deux extrémités de la route, apparurent les phares des voitures d'encerclement qui accouraient à l'alerte donnée par la radio de l'hélicoptère. Vandaleur et l'androïde continuaient à s'enfoncer à l'intérieur du marais, vers la route parallèle, vers le salut lointain. La nuit était tombée maintenant. Le ciel noir ne montrait aucune étoile. La température baissait encore. Un vent coupant s'éleva, qui les perçait jusqu'à l'os.

...Un choc sourd retentit loin derrière eux. Vandaleur se retourna, haletant. Le moteur de l'auto venait d'exploser. Un geyser ardent s'épanouit comme un énorme feu follet blafard. Il s'affaissa au milieu des roseaux, y élargissant un cratère enflammé. Attisée par le vent, la bordure lointaine de l'incendie s'érigea en un mur haut de trois mètres. Et ce mur mouvant se précipitait vers les fuyards, en crépitant comme une armée de brandons. Un voile ondoyant de fumée le surmontait. Et derrière les flammes, Vandaleur put deviner les silhouettes en marche des hommes disposés en rabatteurs...

Il s'est remis à courir, continuant à m'entraîner. Nous avons senti craquer sous nos pieds la glace d'un étang. Il a piétiné furieusement la surface de la glace jusqu'à la briser. Puis il s'est plongé dans l'eau en m'y poussant avec lui. Le mur de flammes approchait. J'entendais son grésillement. Je sentais venir la chaleur...

Vandaleur apercevait nettement maintenant leurs poursuivants. Il fouilla dans sa poche... elle était vide. Il avait perdu le revolver. Il jura

et resta là, ébloui par l'incendie, pantelant de froid et de terreur. L'hélicoptère se balançait inutile en l'air, sans pouvoir franchir la limite de la fumée pour venir en aide aux rabatteurs qui déviaient trop à droite.

— « Ils vont nous rater, » chuchota Vandaleur. « Reste tranquille. C'est un ordre. Ils vont nous rater. Nous nous en sortirons. Nous nous sortirons du feu. Nous... »

...Trois détonations claquèrent à trente mètres en avant de lui. Les trois dernières balles de son revolver perdu, que venaient d'atteindre les flammes. Les poursuivants, guidés par le bruit, obliquèrent vers l'étang. Vandaleur blasphéma d'une voix hystérique et s'enfonça plus encore dans l'eau, pour échapper à l'intolérable chaleur qui se répandait en sa direction. A ses côtés, le corps de l'androïde commença à tressauter et se contracter.

Le mur de flammes surgit devant eux. Vandaleur inspira profondément et s'apprêta à plonger la tête dans l'étang. L'androïde fut secoué d'un tremblement. Il émit des sons inarticulés qui éclatèrent en hurlements assourdissants.

— « Oh! chaud le jour!... Brûle la chaux! » ai-je crié.

— « Tais-toi, ordure! » a dit Vandaleur.

Il m'a agrippé, essayant de me submerger. Je me suis débattu. Je l'ai injurié. J'ai écrasé son visage. Brûle la chaux! Le feu. Le feu...

L'androïde frappa à coups répétés Vandaleur qui se défendait, puis il fit irruption hors de la vase, se redressant en vacillant. Avant qu'il eût pu retourner à l'attaque, les flammes l'avaient saisi, s'étaient emparées de lui comme si elles l'avaient hypnotisé. Il cabriola et dansa d'extravagantes figures devant le mur de feu. Ses jambes se tordirent. Ses bras ondulèrent. Ses doigts se contorsionnèrent comme indépendants du reste du corps. Il poussa des clameurs perçantes et chanta, tout en menant une valse difforme, le corps courbé dans l'étreinte de la chaleur, monstre fangeux silhouetté sur le rougoiement étincelant des flammes.

Les hommes jetèrent des cris. Il y eut des coups de feu. L'androïde tourna deux fois sur lui-même, avant de continuer sa danse atroce à la face du feu. Une bouffée de vent se leva. Les flammes entourèrent la silhouette gambadante et en rugissant l'enveloppèrent. Le temps d'une fugitive attente — et elles étaient passées, laissant derrière elles une masse de chair synthétique agitée de soubresauts, et d'où suintait un sang écarlate qui jamais ne se coagulerait...

Le thermomètre aurait enregistré, splendidement, 500° centigrades.

*
* *

Vandaleur ne mourut pas. Il s'enfuit. Il put s'évader tandis que les hommes regardaient l'androïde agoniser en se cabrant dans les flammes...

Maintenant je ne sais pas qui de nous deux il est réellement : lui — ou moi. Transfert, ont dit les autres. A vivre avec une machine détra-

quée, un homme le devient. Et à vivre avec un homme détraqué, une machine le devient aussi. Brûle la chaux !...

Mais moi ou lui savons une chose. Nous savons que rien n'est fini...

Vandaleur et son nouveau robot savent ceci parce que le nouveau robot a commencé à avoir lui aussi des contractions et des spasmes. Ici, dans le froid de Pollux, le robot chante et se contorsionne. Pas de chaleur, mais ses doigts se crispent. Pas de chaleur, mais il a emmené cette petite fille pour une promenade solitaire. Un robot domestique à prix réduit. Un simple servo-mécanisme... tout ce que Vandaleur a pu s'offrir... mais il s'agite et fredonne, et il est parti avec l'enfant quelque part où Vandaleur ne peut les trouver...

Vandaleur ne pourra pas me trouver à temps. Il sera trop tard. Froide la rive, ma chérie, dans la neige et le givre, tandis que le thermomètre enregistre, délicieusement, 12° en dessous de zéro...



Transports de colère!

(*The angry Peter Brindle*)

par JOHN NOVOTNY

« Science-fiction » et fantastique peuvent être humoristiques, vous l'avez déjà souvent vu. Ils peuvent aussi aller plus loin et devenir franchement loufoques. « Le soulier qui trouva chaussure à son pied « (« Fiction », *n*° 9), *était de la S. F. loufoque. Voici maintenant un conte fantastique du même genre, dont l'auteur — que vous retrouverez dans l'avenir — est un réputé expert en loufoquerie! Que les têtes cartésiennes ne nous en veuillent pas trop, mais il y a là un grand vent de fraîcheur... Beaucoup de lecteurs ne nous contrediront pas!*



LE Principal Malloy agita au visage de Mr. Peter Brindle les feuillets des devoirs de classe :

— « Je répète, Monsieur, » dit-il sévèrement, « que ceci est absolument ridicule! »

— « Je suis bien d'accord, » lança hargneusement Mr. Brindle. « Donner à ma fille, ou à n'importe quel enfant, une telle quantité de devoirs à faire à la maison, c'est tout ce qu'il y a de plus ridicule ! »

— « La quantité n'importe pas, » affirma le Principal Malloy. « Je faisais allusion au contenu de ces devoirs. »

— « Cela aussi est parfaitement ridicule! Une enfant de onze ans ne devrait pas avoir à se mesurer avec des règles à calcul, » dit Peter Brindle.

Le Principal Malloy prit une longue aspiration.

— « Les problèmes peuvent être résolus par substitution, division ou simple addition. Des simples d'esprit en ont trouvé exactement les réponses. »

Mr. Brindle repoussa de côté les papiers sur le bureau et tendit le cou.

— « Insinueriez-vous par hasard que ma Dorothy est une simple d'esprit? »

— « Au contraire, votre Dorothy est une excellente élève. *Notamment en géographie.* Or, Hoboken n'est *pas* la capitale du New Jersey. Ce n'est pas votre Dorothy qui a fait ces devoirs! »

Tapotant la poitrine de Mr. Brindle avec les papiers qu'il tenait à la main, Mr. Malloy déclara :

« C'est plutôt vous qui seriez un peu simple d'esprit. »

Les sourcils de Mr. Brindle s'élevèrent en flèche et son cou devint rouge vif. Il tendit presque jusqu'au nez de Malloy un index frémissant.

— « Espèce de sale... »

Le Principal ferma les yeux et attendit. Après une longue seconde de silence, il les rouvrit : son bureau était vide.

. . . .

Peter Brindle regarda son doigt, puis le nez du Sergent Mulvaney que ce doigt touchait presque.

— « Et alors? » questionna Mulvaney. Peter Brindle avala sa salive.

» Si ça ne vous fait rien, » continua Mulvaney, « je suis ici pour régler la circulation au carrefour. »

— « Oui... euh... bien sûr, » bredouilla Mr. Brindle.

— « Alors, si vous vouliez bien me retirer votre doigt de sous le nez? » Mulvaney continua avec un sourire suave : « Il me coupe la vue! »

Peter Brindle examina le doigt et le ramena à son côté. Il fronça les sourcils en regardant le sergent, tandis que les autos se précipitaient autour d'eux en tous sens.

— « Où avez-vous mis Malloy? » s'enquit-il.

Mulvaney pencha la tête de côté et se tritura le menton.

— « Si c'est les Burlesques que vous cherchez, vous vous êtes trompé de ville, » dit-il cordialement. « Mais je serais plutôt disposé à croire que vous êtes à l'endroit qu'il vous faut : Hoboken possède assez de bars pour faire le bonheur d'un homme. »

Mr. Brindle se frotta nerveusement les pieds l'un contre l'autre. Il regarda le panorama que lui offrait Hoboken. Il reprit misérablement :

— « Je n'ai pas fini ma conversation avec Malloy! »

Le policeman se frappa le front.

— « Le bar de *Chez Malloy!* » dit-il, souriant d'avoir trouvé. « Vous prenez par là, ensuite la deuxième rue à droite, en direction du môle, et c'est tout de suite sur votre gauche. Je n'ai eu l'occasion d'y aller qu'une fois. C'était pour une raison de service. »

— « Merci! » fit Brindle. « Merci beaucoup. Je n'ai plus qu'à me dépêcher. »

— « C'était pour une descente, » lui cria Mulvaney. « Je n'ai pas eu le temps de goûter à son approvisionnement. »

— « Il est excellent, » cria Peter Brindle en réponse. « Merci! »

Mr. Brindle essaya de ne penser à rien pendant qu'il marchait le long de la rue, en route vers le bar. Le fait de s'être trouvé transporté à la vitesse de l'éclair de l'Ecole Communale n° 74 au quartier d'affaires de Hoboken, ne suscitait aucune pensée raisonnable. Mr. Brindle tourna sur la droite selon les instructions de Mulvaney, et arriva au bar de *Chez Malloy,* où il s'enquit aussitôt du téléphone. Il forma le numéro de l'école et attendit.

— « Le Principal Malloy? » s'informa-t-il.
— « Lui-même. »
— « ... de sale pète-sec ! » conclut Peter Brindle. « J'aimerais savoir ce que dirait le Conseil de Direction de l'école si on leur apprenait que votre établissement a subi une descente de police, hein? »

Il plaqua violemment le cornet dans son crochet, se frotta triomphalement les mains et s'arrêta au comptoir.

— « Servez-moi un triple scotch ! » dit-il.

*
* *

— « Impossible de t'expliquer comment ça s'est produit, Margaret ! A un moment j'étais en train de parler à cet âne bâté de Malloy, et l'instant d'après j'étais à Hoboken. »

Margaret Brindle s'assit en face de lui à la table de cuisine et prit une de ses mains.

— « Ecoute, Pete, » dit-elle doucement, « je sais que tu as bu. Je le sens d'ici. Et ce n'est pas dans tes habitudes. Peut-être as-tu simplement cru que tu étais à Hoboken? »

— « Je reconnaîtrais tout de même la capitale du New Jersey, (1) je suppose? » questionna Peter d'une voix indignée.

— « Je n'en suis pas tellement sûre, » dit sa femme, en haussant les épaules. « Est-ce que Dorothy et toi ne vous êtes pas accrochés à ce sujet la semaine dernière? Je crois qu'il aurait mieux valu que ce soit *moi* qui aille à l'école ! »

— « Je suis bien sûr que cela t'aurait enchantée de rencontrer ce flic irlandais, » fit sèchement Peter. « Je me suis trouvé là, le bout de mon index contre le bout de son nez ! »

— « Allons nous coucher, Pete, » suggéra Margaret. « Une bonne nuit de sommeil te retapera. »

— « Il faut que j'aide Dorothy pour ses maths. »

Margaret secoua la tête.

— « Je l'ai aidée. Elle dort déjà. Sans doute n'avait-elle pas grand-chose aujourd'hui. Il n'y en a pas eu pour plus d'un quart d'heure. »

Peter fronça les sourcils sans mot dire et se dirigea vers la chambre à coucher.

*
* *

Ce fut trois semaines plus tard, un samedi matin, que la colère de Peter Brindle se déchaîna de nouveau. Il jouait au golf à Merrybrier. Peter appréciait une placide tournée de golf, acceptant sans humeur les coups ratés et débordant de joie pour ceux — rares — qui étaient réussis. Il était jamais parvenu à établir un score au dessus de cent.

(1) La capitale du New Jersey est en réalité Trenton. Les pères de famille français, qui ont parfois les mêmes mésaventures que Peter Brindle quand ils s'attaquent aux devoirs de leurs enfants, verront avec satisfaction qu'il n'y a pas que leur nation qui ignore la géographie...

Comme ils s'approchaient du départ du dix-sept (1), Eddie Lake jeta un coup d'œil sur la carte (2) et hocha la tête.

— « Ça va, Pete. Tu as quatre-vingt-neuf et tu n'as plus que deux trous à faire. Tu tiens la pleine forme ! »

Peter Brindle eut un sourire désapprobateur.

— « A moi de jouer? »

— « Vas-y ! » lui dit Eddie.

Mr. Brindle plaça sa balle sur le *tee* et ajusta son fer cinq (3).

— « Cent trente mètres, » murmura-t-il, se mettant en position. Il attaqua la balle d'un vigoureux swing. Ils suivirent des yeux sa longue trajectoire. Elle dévia vers la droite en tombant.

— « Oh ! là, là ! »

Peter jeta un regard furibond sur le petit nuage de sable qui s'élevait au-dessus de son point de chute.

Eddie le consola :

— « Ça arrive aux meilleurs joueurs. »

Il joua à son tour et eut un hochement de tête approbateur lorsqu'il vit sa balle s'arrêter en bordure du *green* (4).

— « J'ai pris mon fer trois pour ce trou, » expliqua Eddie. « Il donne toujours une excellente approche. »

— « Hmm ! »

Ils tirèrent les chariots porte-sacs et Peter se dirigea vers le *bunker* (5) où était tombée sa balle.

— « Je vais « dynamiter, » annonça-t-il.

Eddie cligna des yeux quand un nuage de sable aspergea le green. Il regarda de tous côtés, puis se tourna interrogativement vers le bunker.

— « J'ai pris la balle trop bas, » déclara Peter. « Prends le drapeau en main (6), veux-tu ? »

Eddie prit le drapeau et protégea son visage avec son bras, car un nouveau nuage de sable était projeté du *bunker*.

— « On va bientôt se croire à Jones Beach (7), » lança-t-il. « Pourquoi n'y vas-tu pas plus en douceur? »

Peter se força à sourire.

« Les manuels disent que, dans ce cas, il faut « dynamiter », annonça-t-il.

Eddie se recroquevilla et attendit. Un coup sec se fit entendre au niveau du *bunker* et cette fois la balle sortit. Elle survola le *green,* dépassa un autre *bunker,* franchit la limite du terrain et retombait dans une rue pavée, quand Eddie se retourna.

« Un peu plus elle allait jusqu'à Peekskill, » ironisa-t-il. « Joli coup

(1) Le dix-septième trou. Le parcours normal complet comporte dix-huit trous.

(2) Carte officielle remise à chaque joueur avant chaque partie. Les joueurs doivent y marquer les points de l'adversaire, trou par trou.

(3) « Fer » : Club à tête de métal.

(4) Surface d'herbe rigoureusement rase entourant le trou visé.

(5) Obstacle de sable placé dans un creux sur le parcours pour le rendre plus difficile.

(6) Un drapeau est enfoncé au centre de chaque trou et permet au joueur de viser.

(7) Plage connue des environs de New York.

pour un fer neuf ! Ce coup-ci, on ne peut pas dire que tu l'aies prise trop bas. » Il s'éloigna du drapeau comme Peter sortait du *bunker.*

« Et le dix-huit a quatre cents mètres de long ! » éclata Peter. Il brandit son fer neuf vers la direction où la balle avait disparu et l'agita furieusement.

Et soudain, Eddie se trouva seul.

. . . .

Max Grogowski était en train de nouer les lacets de ses bottes de chasse, quand son œil enregistra la présence dans son champ visuel de coûteuses chaussures de golf et de chaussettes écossaises. Il leva lentement les yeux et aussitôt leva les bras pour se protéger la tête. Peter le regarda et, lentement, abaissa son club de golf.

— « Sam ! Harry ! Sortez de la tente ! Il nous arrive du monde. »

Sam se faufila dehors et siffla :

— « Mince, vieux frère ! Vous avez dû frapper fort ! »

— « Pourquoi n'avez-vous pas gueulé : *Attention là devant* ? » demanda Harry. « Vous auriez pu nous tuer ! »

Peter étudia les chasseurs, leur tente et les alentours dénudés et sauvages.

— « Vous chassez ? »

Max renifla.

— « Non. On joue au badminton. Vous ne voyez pas qu'on est en train de construire un court ! »

Dédaignant le sarcasme, Pete risqua, avec un timide espoir, un ballon d'essai :

— « Est-ce que la chasse est bonne à... à Long Island?... »

— « Pour sûr ! » affirma Max.

Pete eut un soupir de soulagement.

— « Mais elle est tout de même meilleure ici, à *Peekskill,* » précisa Sam.

Pete ferma les yeux et enfonça la tête dans ses épaules.

— « Peekskill? » répéta-t-il comme un homme frappé par l'adversité.

— « Ouais, à trois kilomètres d'ici, plus bas sur la route, » affirma Sam.

— « Merci, » dit Peter, se mettant lourdement en marche dans la direction indiquée. « Oh ! à propos... s'il vous arrivait de retrouver la balle que j'ai perdue, vous pouvez la garder. »

— « Merci ! » cria Max. « Et la prochaine fois, criez : *Attention devant !* »

Peter se traîna sur la route, en proie à ses méditations. Une fois à la gare de Peekskill, il était arrivé à la conclusion qu'il y avait un rapport direct entre ses accès de colère et ses voyages subits. A ce moment-là, il préféra s'arrêter de réfléchir.

*
* *

Margaret posa son livre sur la table de chevet et, comme il se laissait choir sur le lit, se pencha sur lui pour flairer son haleine.

— « Où es-tu allé, Pete? Je me suis fait du souci. »

— « A Peekskill. »

— « Tu es allé *à Peekskill* pour jouer au golf? » Margaret n'en croyait pas ses oreilles.

— « Je suis allé *à Merrybrier* pour jouer au golf avec Eddie Lake, » dit Pete, posant soigneusement son fer neuf contre la table de toilette.

— « Où sont tous tes autres clubs? »

— « Je présume qu'Eddie Lake doit les avoir vendus, à l'heure qu'il est! C'est un gars qui sait tirer parti de toutes les situations. »

— « Pete! Qu'est-ce qui se passe? » interrogea Margaret. Peter Brindle regarda sa femme.

— « Un phénomène pour lequel je n'ai aucune explication, Margaret. Je me suis mis en colère au dix-septième trou, dans le *bunker*. Et en moins d'une seconde, je me suis retrouvé à Peekskill. A trois kilomètres de la gare. Et quand je m'étais fâché dans le bureau de Malloy, je m'étais retrouvé à Hoboken. »

— « Quand tu... oh! Pete! Tu es sûr? »

— « Dieu du ciel, Margaret! ... »

— « Bien, bien, Pete. Reste calme, » conseilla prudemment Margaret. « Raconte-moi ce qui est arrivé. »

Peter commença par ses performances jusqu'au seizième trou, puis conta ses déboires au dix-septième.

Margaret l'écouta attentivement comme il répétait la réflexion de Eddie Lake.

— « La balle aurait-elle pu atteindre Peekskill, Pete? »

Il la regarda, ébahi.

— « Lake faisait de l'esprit. C'est une de ses caractéristiques les plus exaspérantes et dont il n'est pas peu fier. »

— « Je ne savais pas. Je me disais que peut-être tu avais supposé que la balle était allée à Peekskill et que, poussé par ton subconscient, tu avais voulu la suivre. »

— « Je savais très bien qu'elle ne pouvait pas atteindre Peekskill, » rétorqua Peter en élevant la voix. « Je ne suis tout de même pas crétin à ce point! »

— « Ne t'énerve pas, chéri ! » fit Margaret d'un ton pressant.

— « Bien sûr! » acquiesça Peter. « Je pourrais aussi finir par me retrouver au cœur de l'Afrique noire! Alors là, vraiment, j'aurais un voyage de retour qui compterait. »

Margaret réfléchit à ces choses cependant que Peter prenait sa douche et se préparait à se coucher.

Elle se pencha vers lui et l'embrassa.

— « Les vacances approchent, Pete. Deux semaines de repos complet arrangeront peut-être tout cela. »

Peter sourit et éteignit la lumière.

— « Tu es chic ! » dit-il. « La plupart des femmes auraient piqué une crise de nerfs pour moins que ça. »

— « J'aimerais assez, » confessa Margaret. « Mais j'aurais peur de te mettre *en colère !* »

Peter ne releva pas la réplique.

*
* *

Le mardi soir, ils descendaient en ville pour tâcher d'avoir des places à une première séance au cinéma, quand Peter se trouva ralenti par une longue décapotable jaune qui le précédait.

Comme la voiture jaune ralentissait à trente à l'heure pour prendre un tournant, Peter remarqua :

— « Conduit comme une vieille dame ! »

— « *C'est* une vieille dame, mon chéri, » répondit Margaret. « Elle est prudente, c'est tout. »

— « Mince alors ! Elle a une plaque de Californie. Si elle a traversé tout le continent à cette allure, elle a dû partir au moins l'été dernier ! »

— « Oh ! Peter, dépasse-la si tu veux. Mais je trouve qu'elle conduit très bien. »

Peter Brindle vira à gauche pour doubler. La décapotable jaune quitta la piste où elle se trouvait et vint se placer sur celle de gauche, devant lui. Peter roula des yeux furibonds.

Margaret expliqua rapidement :

— « Simple mesure de prudence. Il y avait des travaux par là, j'ai vu une lanterne rouge. »

— « Ils étaient sur la chaussée ! » fit Peter farouchement, en suivant de nouveau la vieille dame qui revenait sur la droite comme la route se rétrécissait. « Les automobilistes de Californie devraient rester en Californie ! Tiens, regarde ! Il y a des pigeons sur la route. Je parie... »

Les feux arrière de la décapotable lancèrent leur éclat rouge comme la vieille dame s'arrêtait. La voiture des Brindle grinça derrière.

— « J'en étais sûr ! » rugit Peter, saisissant la poignée de la portière.

Margaret regarda la plaque de la vieille dame et une horrible pensée la traversa.

— « Coney Island ! (1) » se hâta-t-elle de crier de toute sa voix.

Peter avait disparu.

Margaret croisa ses doigts en signe de conjuration et se glissa au volant, cependant que, les pigeons envolés, la vieille dame repartait.

. . . .

Le matelot et la blonde furent extrêmement surpris quand Peter Brindle se trouva serré contre eux sur le siège.

— « Hé ! M'sieur ! Dites donc ! » protesta le marin. « Y a place que pour deux ! »

(1) Rappelons que c'est à Coney Island que se situe un grand parc d'attractions.

— « Je vais descendre tout de suite, » gémit lamentablement Brindle. « Où suis-je, pour l'instant? »

— « Sur le *Cyclone,* » dit la blonde. « Et il est trop tard pour descendre. On vient juste de partir. »

— « Le *Cyclone?...* »

— « Montagnes russes, » expliqua le marin. « Saviez pas? »

— « Je ne regardais pas, » expliqua Peter.

— « Eh ben ! vous êtes un drôle de corps, vous ! » s'extasia la blonde. « Montez comme ça, d'assaut, dans tout ce qui roule ! »

— « C'est à peu près ça, » soupira Pete.

— « Enfin, » dit le marin, « puisque vous y êtes, autant que nous nous arrangions pour être à l'aise. »

Ils se serrèrent au mieux sur le siège étroit et Peter regarda autour de lui. La chaîne des wagonnets gravissait une pente fort escarpée.

— « Montagnes russes ! » dit Peter, soudain éclairé. « Nous montons ! »

— « On dirait ! » murmura la blonde en s'accrochant à la barre.

— « Là-haut? » questionna-t-il, incrédule.

Ses compagnons hochèrent la tête, sans un mot. Le marin regardait le sommet. Peter suivit son regard.

— « Et après, on redescend, » ajouta la blonde.

— « Je vais passer un bras autour de vous, » offrit galamment le marin.

— « Si ça ne vous ennuie pas, » suggéra Peter Brindle, « vous pourriez passer l'autre autour de *moi.* »

— « Et à quoi est-ce que je *me* tiendrais? » s'informa le marin.

— « Evidemment, » admit Peter, en hochant mélancoliquement la tête.

— « On y va ! » dit la blonde.

Ils s'accrochèrent à la barre, serrèrent les dents et plongèrent. En remontant la pente suivante, Peter s'enfonça vers le plancher du wagonnet. Le marin y était déjà.

— « Qu'est-ce que vous faites là? » questionna Peter.

— « Oh ! punaise ! » fit le matelot. « J'avais jamais mis le pied sur un de ces trucs-là ! Ça tangue salement. »

Il y eut un grincement comme le wagonnet arrivait en haut de la pente et la chute recommença.

— « Et qui c'est qui va passer son bras autour de moi? » glapit la blonde.

— « Çui-là ! » dit le marin en désignant Peter. Peter ferma les yeux et n'eut pas d'autre réaction.

A la fin de la dernière descente, ils aboutirent à la plate-forme de débarquement. Peter et le marin inspirèrent de profondes bouffées d'air. Ils s'aidèrent mutuellement à s'extirper du siège, puis se tournèrent vers la blonde.

— « Je remets ça ! » fit-elle souriante.

— « *Toute seule?* » demanda Peter avec incrédulité. La blonde sourit encore, mais cette fois à un soldat qui passait.

Peter et le marin se serrèrent la main et s'en allèrent chacun de son côté.

Quand Peter arriva chez lui, Margaret l'attendait.

— « Où as-tu été? » s'enquit-elle.

— « Coney Island. »

— « Tu me soulages, » soupira-t-elle. « J'avais eu peur que ce soit la Californie ! »

— « La Californie? Et pourquoi... oh ! à propos, et cette décapotable jaune ? Je me rappelle seulement maintenant ce qui m'avait fichu en rogne. »

— « Rien arrivé, » dit Margaret. « Les pigeons sont partis, elle aussi, et moi je suis allée au cinéma. »

— « Ah ! C'était bien? »

— « Stupide. Une de ces histoires où il n'y a que des choses invraisemblables, qu'on ne voit jamais dans la vie. Ça commençait... »

*
**

— « Ta mère t'a expliqué, Dorothy? »

— « Oui, papa. Elle m'a tout raconté. »

Peter tapota la tête de sa fille avec une affectueuse approbation.

— « C'est plutôt inaccoutumé, mais il faudra bien nous y faire. Les dernières semaines se sont passées assez tranquillement. Je regrette que ta mère et toi ayez eu envie d'aller à la plage, mais j'ai un réel besoin de la montagne. La chasse, tu comprends. »

— « Oui, papa. »

Le chauffeur du taxi se pencha par la portière.

— « Si vous voulez vraiment prendre le train de 10 h. 12, vous feriez bien d'y penser ! » dit-il.

— « Margaret ! » s'impatienta Peter. Puis, tourné vers Dorothy : « Qu'est-ce qu'elle peut bien fabriquer encore? Il n'y a presque pas de bagages. Je pense qu'elle a tout envoyé d'avance, en dehors de ces deux petites valises? »

— « Oui, papa. Nous avons tout envoyé mardi. »

— « Me voici ! » fit Margaret, bouclant derrière elle la porte d'entrée. « Mon Dieu, le compteur à gaz... » Elle se prépara à rouvrir.

— « Fermé ! » jeta Peter qui piaffait. « Allons, vite ! »

Ils arrivèrent à la gare en un temps record et Peter, regardant sa montre, les y fit s'engouffrer.

— « Nous l'aurons ! » dit-il.

Dorothy s'arrêta.

— « Il y a du chewing-gum collé sous ma semelle, » annonça-t-elle.

— « Je te l'enlèverai dans le train, » promit Peter.

— « Fais voir, ma chérie. » Margaret, déposant une valise, se pencha vers le soulier de sa fille. Peter tapa fébrilement du pied.

« Ça me fait penser, » dit Margaret sur un ton d'excuse, « j'ai oublié le chewing-gum ! Je suis *sûre* d'avoir mal au cœur dans le train si je n'ai pas de chewing-gum ! »

— « Margaret ! » gémit Peter. « Le train ! »

— « Oh ! nous l'aurons ! Nous l'aurons ! Cours vite en acheter. »

Peter se rua vers la boutique de confiserie. Margaret eut une rapide conférence avec sa fille :

— « Souviens-toi ! Tu t'accroches de toutes tes forces. »

Dorothy hocha la tête avec conviction. Peter revenait au galop.

— « Dépêchons-nous ! » fit-il haletant. « Quai sept. »

— « Oh ! non, » protesta Margaret. « Quai onze. »

Peter s'épongea le front.

— « Quai sept ! » cria-t-il. « Je suis certain que c'est le quai sept ! »

Margaret s'approcha de lui et lui prit le bras. Dorothy s'agrippa à son autre main.

— « J'ai oublié ma poupée ! » geignit Dorothy.

Peter devint blême. Il regarda autour de lui, les yeux fous, jusqu'à ce qu'il aperçût un contrôleur.

— « Le *Mountain King ?* » cria-t-il.

— « Vient de partir au quai sept, » dit l'homme en s'éloignant.

— « Accroche-toi ! » murmura Margaret à sa fille, cependant que la nuque et le cou de Peter passaient au rouge ponceau.

— « Le quai sept ! » s'exclama-t-il.

— « Mais c'est bien ce que je te disais, » fit Margaret avec douceur.

— « *Comment ?* » hurla Peter.

— « Lavalette ! » cria encore plus fort Margaret. « Lavalette ! »

Les gens, dans la gare, regardèrent ce qui se passait. Mais il n'y avait rien à voir.

. . . .

Margaret respira profondément l'air marin, cependant que Dorothy examinait les boutiques de la rue.

— « Regarde, maman ! C'est l'épicerie. Ça a marché ! »

« Où sommes-nous ? » questionna Peter, d'une voix entrecoupée.

— « A Lavalette, » répondit Margaret, toute souriante. « Tu t'imagines ? »

— « Mais je désirais aller à la montagne, » protesta faiblement Peter.

— « Tu aimeras nager, Pete. Viens. Il y a un gentil petit coin à louer dans le bloc suivant. »

Margaret et Dorothy entraînèrent doucement Peter Brindle le long de la rue principale de la petite station balnéaire de Lavalette.

La petite fille questionna doucement :

— « Et si papa se remet en colère ? »

Margaret haussa les épaules.

— « Alors, peut-être visiterons-nous également la montagne. »

Elle regarda son mari tout hébété.

— « Je crois tout de même que nous passerons un petit moment ici, » ajouta-t-elle. « Tu as vu, papa a besoin qu'on *l'aide* pour qu'il se mette *vraiment* en colère. Toi et moi nous nous en garderons bien. »

— « Maman, » fit Dorothy, méditative. « Pourquoi est-ce que ça lui arrive à papa ? »

— « Tu sais, ton père a toujours aimé voyager, » répondit Margaret.



Le tournoi

(*The tournament*)

par WILLIAM SANSOM

William Sansom, que les critiques de langue anglaise sont unanimes à reconnaître comme un des plus remarquables jeunes auteurs d'Angleterre, a servi pendant la guerre dans les services de défense contre les incendies. Et le thème du feu se retrouve, souvent dans un but symbolique, à travers tous ses écrits, depuis son premier recueil de nouvelles, « Fireman flower », *jusqu'à celle que vous allez lire, qui est sa première œuvre traduite en France. C'est la peinture suggestive d'une scène de mœurs sociales dans le futur. Le goût moderne des sports de compétition a abouti à des résultats baroques et impressionnants. La pâture est à l'échelle d'un futur spectaculaire : dans des arènes gigantesques, une foule en état d'hypnose collective, privée de toute liberté de réaction, assiste à un combat sacrificateur dont la cruauté rejoint celle des jeux romains, et qui est le symbole de la lutte éternelle des éléments.*



SUSPENDUS à une grande hauteur au-dessus de l'arène, d'immenses étendards de bronze oscillaient dans le vent léger. Par moments, ils frissonnaient sous l'effet des vibrations que les sept haut-parleurs faisaient courir le long de leurs côtés et l'on eût dit la réaction de défense de membranes vivantes à des millions d'attouchements électriques.

Les membres de tous les peuples du monde emplissaient les rangées de sièges chromés, disposées en gradins jusqu'à une telle hauteur que ceux qui occupaient les étages supérieurs ne pouvaient avoir qu'une vue plongeante du combat à travers des écrans amplificateurs. Les spectateurs étaient groupés par races, par nationalités et par communautés. Ceux qui étaient placés près de la piste s'interrogeaient avec anxiété sur l'issue du combat qui allait se dérouler, mais plus on montait dans les travées, plus les visages étaient souriants, et quand on atteignait le sommet — où s'étaient glissés bon nombre des chefs du peuple assis en bas — c'étaient des scènes de pique-niques tournant à l'orgie et une cacophonie de chants bruyants.

Ces spectateurs éloignés entendaient à peine le bruit furieux déversé par un réseau de gigantesques mégaphones dressés comme des champignons d'ébène parmi la foule assise au bord de l'arène. La puissance de ces géants était telle qu'ils avaient déjà happé et englouti plusieurs

personnes sur une inspiration trop forte de l'annonceur. Maintenant, ils hurlaient :

« ... EN UN COMBAT INTERNATIONAL POUR LE CHAMPIONNAT DE LA PLANÈTE... A MA DROITE, LE TANK NOIR ! »

A ce moment, les portes ouest de l'arène s'ouvrirent pour livrer passage à un énorme tank qui s'avança à vive allure sur la piste. Parvenu au quart de la longueur de celle-ci, il freina et s'immobilisa, soulevant des nuages formés de la poussière métallique qui tenait lieu de sable. Le tank était recouvert d'une couche de peinture d'un noir profond et mat. Par la porte de l'arène s'élançaient à présent dix personnages noirs comme la nuit. Ils portaient des vêtements en caoutchouc noir et de hautes bottes montant à mi-cuisses, noires également. Leurs amples casques protecteurs leur donnaient l'aspect de fourmis à grosse tête caracolant dans la position verticale. Ils vinrent se ranger en formation serrée derrière le tank.

Quand ils parurent, une longue acclamation monta de l'assistance ; cependant, peu de gens souriaient. La rumeur enfin apaisée, les mégaphones poursuivirent :

« ... ET A MA GAUCHE, l'auto rouge ! »

Chose curieuse, les derniers mots rendirent un son faible et lointain, comme si le courant avait été subitement diminué. Néanmoins, la foule répondit par un grand cri d'enthousiasme. Mais celui-ci fut aussitôt stoppé, car les mégaphones se hâtaient de reprendre l'annonce des détails de la rencontre.

Aux mots *auto rouge,* la porte située à l'est s'était ouverte et une voiture de pompiers écarlate était entrée dans l'arène en faisant retentir avec vigueur son timbre métallique. C'était une machine peu ordinaire, revêtue d'un blindage léger, avec un grand réservoir d'eau reposant sur une tourelle centrale. Quand elle s'arrêta — elle aussi après avoir parcouru le quart de la longueur de la piste — son équipe de dix hommes fit à son tour irruption au pas de course. Huit de ces hommes portaient des casques en cuivre poli, des vareuses bleues et de hautes bottes cuissardes. Les deux autres, appelés à prendre place à l'extérieur de la voiture, disparaissaient dans des vêtements d'amiante. Avec leurs larges casques carrés et leurs grandes et lourdes bottes, on aurait pu les prendre pour des scaphandriers — des scaphandriers équipés pour des plongées sous la neige. Ils se placèrent en file indienne derrière l'auto-pompe.

Pendant ce temps, les mégaphones continuaient : « LE DUEL DES ÉLÉMENTS, L'EAU CONTRE LE FEU ! LE TANK NOIR, LANCEUR DE FLAMMES — L'AUTO ROUGE ET SON JET D'ÉCUME. AVEC CES DEUX SEULES ARMES LES COMBATTANTS VONT S'AFFRONTER. AUCUNE TACTIQUE AUTRE QUE LA SIMPLE OPPOSITION DU FEU ET DE L'EAU NE SERA TOLÉRÉE. TELLE EST LA RÈGLE.

» LE COMBAT COMMENCE AU COUP DE SIRÈNE. IL N'Y AURA NI REPRISES NI RÉPIT. C'EST UNE LUTTE A MORT.

LE TANK NOIR, LE TANK NOIR CONTRE L'AUTO ROUGE. »

En bas, dans l'arène, les équipes venaient de monter dans leurs véhicules respectifs. Il n'y avait plus maintenant que le tank et l'auto pompe blindée face à face, tels des insectes ennemis, sur le vaste terrain recouvert de poussière métallique. Plus un être humain n'était visible autour d'eux, à l'exception des deux pompiers d'escorte, assis immobiles comme des gargouilles de chaque côté de l'Auto Rouge. Les puissants haut-parleurs lançaient des sanglots de musique en un crescendo qui tendait encore davantage l'atmosphère d'attente anxieuse. Des hymnes retentirent. Des chants nationaux montèrent des loges en ciment. Hommes et femmes chantaient avec gravité, mais bientôt une lueur hystérique commença à briller dans leurs prunelles. L'attente et le bruit ne pouvaient plus être supportés longtemps. Là-haut, comme s'ils avaient subi les reproches d'un vent violent, les étendards de bronze claquèrent. Puis, dominant ce magma sonore, une note élevée déchira soudain l'air — le hululement des sirènes, acéré comme une rapière. Le combat commençait.

La symphonie des haut-parleurs et des mégaphones cessa et le silence se fit comme les deux machines entraient en action. Alors le tank fit gronder son moteur et emplit l'air du cliquetis et du grincement de ses lourdes chenilles d'acier. L'auto-pompe était moins bruyante, roulant sur ses pneus épais : seul son timbre retentissait.

Les deux engins ressemblaient étonnamment à des insectes se précipitant l'un sur l'autre. Avec ses chenilles, le tank semblait avancer fiévreusement, en un mouvement dangereux et comme irréel. L'auto-pompe progressait davantage à la manière d'un coléoptère pourvu d'organes antérieurs de direction. Le tank prit l'initiative. C'était lui qui avait le caractère le plus offensif. Il se rapprocha vivement de l'auto-pompe, s'arrêta, vira sur place en une fraction de seconde et chargea l'ennemi de flanc dans un grondement de tonnerre. Quand il fut à portée de tir, une longue lame de feu sortit de sa tourelle. Elle avait l'apparence d'un jet de liquide qui s'épanouissait graduellement en perdant de la force. La flamme se jetait sur l'Auto Rouge avec la violence d'une balle de fusil. Mais simultanément on vit jaillir du réservoir de l'auto une lame tout aussi impétueuse. A première vue, on eût dit une flamme blanche ; pourtant elle présentait une subtile différence de consistance. Il s'agissait d'une matière aqueuse, moutonneuse, lourde, qui se désagrégeait en flocons, comme une rafale de neige. C'était de la mousse chimique qui sortait sous pression de l'orifice du réservoir.

Les deux jets se rencontrèrent à mi-chemin, s'opposèrent et moururent dans un champignon de fumée noire. Quelques flocons blancs retombèrent comme de la poussière d'eau sur la carapace noire du tank ; une ou deux gouttes de liquide enflammé provoquèrent des boursouflures de la peinture rouge de l'auto. Les deux engins se croisèrent dans un ronflement de moteurs et s'éloignèrent chacun de son côté.

Le tank fit un demi-tour sur lui-même et repartit à l'attaque. Mais cette fois il s'approcha en décrivant des zigzags. L'Auto Rouge ne bou-

geait pas d'un centimètre. La lance qui émergeait de son réservoir suivait le tank dans sa course comme si elle avait été commandée magnétiquement. Et la flamme jaillit de nouveau. Cette fois-ci, elle monta en chandelle, comme un obus tiré d'un mortier de tranchée. Mais le jet neigeux la frappa en plein vol et les deux éléments restèrent un instant aux prises dans une boule de fumée tandis que les deux véhicules tournaient en rond. Leur mouvement était si uniforme et les jets lancés si rigides que la fumée noire semblait un pivot entraînant un manège.

En haut, dans les gradins, les mégaphones avaient commencé un commentaire. Pour un observateur impartial, ils semblaient avoir d'étranges préventions en faveur du Tank Noir. En même temps, ils mentionnaient avec insistance la ténacité de l'Auto Rouge. Mais ils claironnaient avec un enthousiasme à peine dissimulé l'audace déployée par le grand Tank Noir dans ses voltes, manœuvres de flanc, feintes et assauts fougueux. Une fois, le mégaphone suggéra, non sans habileté, que la foule ferait bien d'acclamer le Tank Noir. Hypnotisée, la foule obéit. Ses applaudissements devinrent rythmiques. Comme un piston de machine à vapeur qui prend de la vitesse, un triple hurrah s'éleva, scandé avec une ardeur de collégiens : « Rah ! Rah ! Rah ! » Les collèges des nations rassemblées se balançaient et hurlaient en cadence.

Dans l'assistance se trouvait un homme du nom de Leftbridge. Rien, dans son attitude ni son aspect, ne le distinguait spécialement des autres. Il était debout au second rang. Son feutre gris passablement fatigué montait et descendait au rythme des hurrahs ; ses chaussures bien astiquées martelaient le ciment ; ses yeux, normalement embués et pâles, brillaient d'un éclat batailleur ; sa moustache filasse elle-même, tombante et lasse, prenait une forme régulière quand la bouche qu'elle surmontait lançait ses « rahs ! » d'une voix fluette mais énergique. Mr. Leftbridge s'amusait. Il était venu à l'arène sans avoir de préférence pour l'un ou l'autre des deux adversaires. En vérité, personne ne lui avait jamais demandé de penser à de telles choses. Il avait toujours estimé que les championnats du monde étaient l'affaire des gouvernants. « Ils » savaient ce qu'ils faisaient. Quelque part, au fond de sa conscience, il nourrissait bien une vague partialité en faveur de la voiture de pompiers ; elle symbolisait ses principes confus, ses traditions. Mais maintenant, sous l'effet des flots de louanges échappés des mégaphones, il commençait à préférer le Tank Noir. Il était ébloui par l'habileté et la constante efficacité de sa technique. « Ils savent ce qu'ils veulent, ces gars-là, » se disait-il. « J'aime l'homme qui a de la suite dans les idées. » Mr. Leftbridge n'avait jamais, dans la vie, tendu ses efforts à la fin de satisfaire ses désirs. Il n'en avait jamais eu le courage. Mais il en avait fait un doux rêve, un rêve qui durait depuis le temps où, écolier, il dévorait les exploits des surhommes et les histoires de pirates et d'îles désertes. Parvenu à l'âge mûr, il réalisait ces ambitions en les projetant dans d'autres hommes, qu'il admirait de loin, éprouvant la satisfaction de soi-même par personne interposée. Il entretenait la conviction qu'il aurait pu faire de même s'il en avait eu le loisir. Et Mr. Left-

bridge tapait des pieds en criant : « Rah ! Rah ! Rah ! Voilà la bonne façon de les traiter ! »

En bas, dans l'arène, le tank se dégagea et gagna rapidement la porte ouest. L'Auto Rouge le suivit, mais elle ralentit en voyant la tourelle du tank s'ouvrir pour laisser sauter à terre deux hommes qui se dirigèrent en boitant vers la porte. L'Auto Rouge freina, prête à laisser au tank un instant de répit jusqu'à ce que les blessés soient remplacés. Mais à ce moment précis, la tourelle se referma avec un bruit sec et le tank, traîtreusement, chargea à pleine vitesse. L'auto fut prise au dépourvu. La flamme l'atteignit en plein flanc, écaillant sa peinture en larges bandes, pénétrant dans chaque ouverture offerte à son souffle mortel. La manœuvre n'avait pas pris plus d'une seconde ; le tank était déjà passé et s'éloignait. Un côté de la voiture rouge dégagea une fumée noire et se boursoufla. L'un des deux hommes assis à l'extérieur était tombé, recroquevillé sous l'action de la chaleur. Dedans, il devait y avoir des blessés ; néanmoins, la voiture fit demi-tour et s'élança à la poursuite du tank. L'auto-pompe était essentiellement un engin défensif, mais si elle parvenait à introduire suffisamment de mousse chimique dans le tank, l'équipage de celui-ci devrait l'évacuer pour ne pas périr noyé.

« Rah ! Rah ! Rah ! » hurlait la foule, et Mr. Leftbridge agitait son feutre avec une joie sans bornes. Vraiment, c'était un beau spectacle ! Quelle manœuvre splendide ! Quelle ruse et quelle fermeté dans l'action ! Sur le moment, il avait éprouvé quelque gêne à l'idée qu'il y avait dans cette feinte quelque chose d'assez peu honorable. Mais l'enthousiasme des mégaphones avait eu tôt fait de le rassurer. Avec une ferveur accrue, il lança ses « rahs ! » d'une voix aiguë. Le rythme lui communiquait une exaltation joyeuse. Il savourait le plaisir de se laisser guider. C'était un repos pour l'esprit ; il n'avait pas à montrer d'initiative. Ainsi dirigé, il était protégé contre sa propre conscience.

Il regarda autour de lui et vit la foule immense qui agitait les bras, trépignait et hurlait. Il rit tout haut. Ils étaient là, des milliers de spectateurs, poussant des hurrahs pour le Tank Noir. Magnifique ! Et il était l'un d'entre eux ! Il communiait avec eux dans le même délire. Il était réconfortant de savoir que chacun de ceux qui composaient cette multitude, sans aucune exception, approuverait sa façon de penser. Un lien commun... Pour la première fois, il avait l'impression qu'il aurait pu aller trouver n'importe lequel de ces hommes et lui serrer la main sans craindre comme d'habitude la réaction d'un étranger. C'était enfin une certitude. Maintenant les haut-parleurs jouaient une marche. Mr. Leftbridge se mit à chanter à tue-tête.

Le tank et l'auto-pompe étaient de nouveau aux prises. Les deux jets enlacés, le rouge et le blanc, oscillaient et se tortillaient pour prendre l'avantage. Tantôt les deux engins parcouraient l'arène dans toute sa longueur, flanc contre flanc, tantôt l'un ou l'autre stoppait net et dirigeait son tir sur l'arrière de l'ennemi. D'autres fois, ils s'approchaient et freinaient brusquement et leurs tourelles pivotantes continuaient seules

le duel. C'était alors le spectacle le plus terrible, rappelant le mouvement de fourmis hostiles se livrant un combat silencieux avec des antennes qui ondulaient lentement.

La lutte dura ainsi pendant près d'une heure — jusqu'à ce que le tank s'avisât soudain de passer à une nouvelle tactique. Ayant pris du large, il chargea de toute la puissance de son moteur contre la voiture rouge. Son lance-flammes était rentré, tous ses panneaux hermétiquement clos. Il semblait décidé à culbuter l'adversaire d'un coup de bélier. Ce n'est qu'à cinq mètres environ du but qu'il freina, alors qu'il était lancé à toute vitesse. Pivotant brusquement sur place, il repartit aussitôt, légèrement de flanc, jusqu'à ce que sa coque noire vînt presque effleurer l'armure roussie de l'auto-pompe. Alors il stoppa, se mit en marche arrière, repartit en avant, puis en arrière, et encore en avant, le tout sur une distance de deux fois sa longueur. Ses lourdes chenilles labouraient et déchiraient le sol, soulevant un énorme nuage de poussière de métal qui retombait sur l'Auto Rouge. Pendant quelques secondes, les deux engins disparurent sous le nuage. Puis on vit le tank s'en dégager en toute hâte, couvert d'écume et de poussière. S'arrêtant à un endroit dégagé de l'arène, il leva ses volets, fit volte-face et sortit l'extrémité de son lance-flammes pour passer à l'attaque.

Le nuage de poussière métallique se dissipa. L'auto-pompe était devenue grise, recouverte d'une épaisse couche de poudre abrasive. Cette poudre avait pénétré par toutes les ouvertures, s'accumulant à l'orifice de la lance, aveuglant l'équipage, bloquant le mécanisme bien huilé. Le moteur toussota, essayant en vain de démarrer. Le Tank Noir chargea. Et c'est alors qu'il fit une faute... Il freina et se prépara à anéantir la voiture rouge en toute tranquillité. Le survivant des deux pompiers d'escorte, protégé de la poussière par son vêtement d'amiante blanche, sauta alors de sa plate-forme et courut à la rencontre du tank. Au moment où la flamme jaillit, il sauta sur la tourelle noire, pressa sa poitrine sur la bouche du lance-flammes et, entourant celui-ci de ses bras, il attendit la mort. L'Auto Rouge avait le temps de dégager ses organes de la poussière.

En haut, dans les travées, les mégaphones semblaient avoir perdu de vue les règles qu'ils avaient si récemment proclamées : « AUCUNE TACTIQUE AUTRE QUE LA SIMPLE OPPOSITION DU FEU ET DE L'EAU NE SERA AUTORISÉE. » Telles avaient été leurs paroles. Mais maintenant... maintenant, par un effet magique, le ton avait changé ! « MANŒUVRE DES PLUS BRILLANTES DE LA PART DU NOIR !... L'AVEZ-VOUS REMARQUÉE ? QUELLE AUDACE, QUELLE SCIENCE CHEZ CES TANKISTES ! PAR PURE CHANCE, L'ENNEMI A PU PARER LE COUP... MAIS A QUEL PRIX ! TROIS HURRAHS POUR L'INVINCIBLE NOIR ! »

Mr. Leftbridge ouvrit la bouche pour acclamer. Ses premiers « rahs » furent lancés d'une voix ferme, puis ils se firent de plus en plus hésitants, de plus en plus étouffés, comme le son d'un phonographe sur le point de s'arrêter. A cet instant, Mr. Leftbridge se prit à douter. Cette

fois, il était plus que tourmenté par la possibilité d'une ruse déloyale. Cette fois, Mr. Leftbridge, debout là, dans ses chaussures bien cirées, comprenait que le tank ne jouait pas le jeu. La magie des mégaphones pâlissait. Incertain de l'attitude de ses voisins, il continua à former des « rahs » avec sa bouche et se tourna pour jeter un coup d'œil le long de la travée. Il remarqua que plusieurs autres personnes semblaient embarrassées — elles toussaient, tourmentaient nerveusement leurs chapeaux, regardaient furtivement leurs pieds. Le volume des acclamations diminua. Mr. Leftbridge commença à ressentir de l'indignation.

Les mégaphones tonnèrent à pleine puissance. Ils abandonnaient toute retenue :

« ... EH BIEN ! QUE SE PASSE-T-IL ?... ON N'APPLAUDIT PAS ? ALLONS, VOUS POUVEZ FAIRE MIEUX ! S'IL VOUS PLAIT, MESDAMES ET MESSIEURS, UN EFFORT. TOUS ENSEMBLE, UN CRI A TOUT FAIRE CROULER... PRÊTS ? ALLONS-Y, RAH ! RAH ! RAH !... »

Peu à peu, l'assistance se remit à pousser des vivats. Un surcroît de voltage dans le circuit des mégaphones et une rhétorique facile suffisaient à faire taire leurs sentiments intimes. Leur petite indignation cessa. Bientôt, Mr. Leftbridge sentit l'enthousiasme du début faire jouer de nouveau les muscles de son visage.

Dans l'arène, une courte pause avait été accordée aux adversaires pour se ravitailler. L'opération était exécutée à la vitesse de l'éclair par des fourgons automobiles. Mais du fait que la pompe devait se charger d'une grande quantité d'eau, le tank eut fait le plein et se trouva prêt à reprendre le combat bien plus tôt.

L'incroyable, alors, se produisit. Violant toutes les règles des jeux internationaux, faisant délibérément fi d'un des principes moraux les plus élémentaires de la société, le tank passa à l'attaque alors que l'Auto Rouge était encore désarmée. Reliée au fourgon de ravitaillement par des tuyaux flexibles, son blindage relevé, l'auto-pompe était immobilisée et exceptionnellement vulnérable. Il n'y avait aucune nervosité dans les mouvements du tank maintenant. Il marchait sur l'ennemi, traversant l'arène comme un taureau. Des tribunes, c'était un taureau noir minuscule chargeant tête baissée dans une rage aveugle, faisant voler derrière lui des gerbes de sable métallique. Comme il arrivait à portée de tir, la longue lame vermillon jaillit de sa tourelle, léchant l'auto toujours à l'arrêt. L'équipage de celle-ci n'avait aucun moyen d'agir.

Cependant, en haut, sur les gradins, les vivats avaient soudain cessé : un moment de silence leur avait succédé, puis on entendit monter un long sanglot d'horreur. En vain les mégaphones s'égosillèrent. Cette fois, les spectateurs avaient repris leur liberté. Ils avaient toléré, ils s'étaient laissés duper par toutes les ruses jusqu'à cette ultime traîtrise. Mais cette fois la scène était trop révoltante pour des cœurs humains. La propagande la plus habile, les sophismes les plus éhontés, les discours sortis des haut-parleurs les plus puissants du monde, n'auraient pu

ébranler leur conviction profonde qu'ils venaient d'être témoins d'une crapulerie.

Mr. Leftbridge sauta de son siège, franchit une barrière, descendit en courant l'escalier de l'arène. Il n'avait pas de plan en tête ; il était simplement poussé par un besoin intuitif de « s'expliquer » avec le Tank Noir. D'autres le suivirent. Une multitude luttait dans l'escalier pour parvenir plus vite en bas.

La flamme brûlait les flancs de la voiture rouge. L'équipage était parvenu à abaisser la plaque de blindage qui protégeait la partie principale du mécanisme, mais le feu pénétrait par toutes les ouvertures. Les hommes abandonnèrent leur machine. Mais en sautant à terre, ils tenaient en main chacun une lance. Et comme ils s'éloignaient au pas de course, des serpents blancs s'étiraient derrière eux. Ils n'étaient plus que dix. Courant avec leurs lances, ils formèrent un large cercle autour du tank. Les conduites flexibles sortaient de la voiture comme les tentacules d'une pieuvre. Et alors l'écume jaillit. Six barres blanches allèrent frapper le tank.

Il y eut une riposte. Le lance-flammes pivota et balaya le terrain de son jet. Il atteignit les membres de l'équipe adverse en un mouvement circulaire comme celui d'un balai écartant des feuilles mortes dans un jardin. Un par un ils s'écroulèrent, carbonisés.

Mais maintenant la foule était dans l'arène. Et à mesure que ceux de l'auto tombaient, des hommes et des femmes empoignaient les lances et maintenaient le jet d'écume braqué sur l'ennemi. Sans relâche, la tourelle pivotait, brûlant et calcinant les assaillants. Mais dès que l'un s'affaissait, de nouvelles mains prenaient la suite. Et ces mains étaient innombrables.

Et le cercle se resserrait inexorablement.

Le tank était devenu une petite montagne d'écume. Le lance-flammes avait peine à percer le voile d'épaisse mousse. Bientôt la flamme vacilla et s'éteignit. Quelque part, à l'intérieur de la montagne blanche, un panneau s'ouvrit et l'équipage vêtu de noir sauta à terre. C'était à qui sortirait le plus vite de crainte de périr noyé. Ils furent agrippés et entraînés de force.

Quant au tank, on le laissa au centre de l'arène, à rouiller pour l'éternité...



Les nouveaux jours

(Lot's daughter)

par WARD MOORE

Vous avez lu le mois dernier « L'aube des nouveaux jours », *évocation de l'exode californien au début d'une guerre atomique future, et avez vu finalement Mr. Jimmon, le héros du récit, se débarrasser sans scrupules de sa famille exactement comme on jette du lest, en ne gardant à ses côtés que sa jeune fille Erika, jugée par lui la seule digne de survivre à l'anéantissement de la civilisation. Gageons que certains lecteurs auront été choqués de ce dénouement assez extraordinaire en son genre. Mais nous les avions prévenus à l'avance que la moralité de l'histoire n'était pas conventionnelle. La particularité de Ward Moore est qu'il ne cherche pas à* plaire. *Il nous a présenté une nouvelle dont aucun personnage en définitive n'était sympathique (car, qui aura trouvé* vraiment *sympathique Mr. Jimmon?). Maintenant, le voici aux prises avec ses deux survivants, le père et la fille, et il n'a pas plus cherché que précédemment à polir les contours et adoucir les angles... Son tableau des « nouveaux jours » ne flatte pas la sensibilité ni les préjugés de son public éventuel. Il y a là un total refus de la facilité. Comme le dit précisément une phrase de ce récit (forcément placée là à dessein) :* « Les romanciers qui avaient décrit par anticipation le triste sort de l'humanité s'étaient toujours trouvés instinctivement d'accord dans leur empressement à imaginer des perspectives consolantes. » *Ward Moore n'envisage pas de perspectives consolantes. Jusqu'à la dernière ligne, son histoire reste ancrée dans un réel où ne luit aucun espoir, quel qu'il soit.*

Et cette fois nulle morale pour fournir à ladite histoire même le semblant d'un prolongement. Une morale est une assurance de confort intellectuel. Celle dont Mr. Jimmon se faisait le porte-parole, dans le précédent récit, pouvait apparaître révoltante, cruelle ou nécessaire — en tout cas elle donnait à l'œuvre son horizon et ses limites, elle la définissait à notre esprit. Ici, on reste décontenancé (et peut-être secrètement déçu) par l'impossibilité de « situer » la pensée de l'auteur et de lui donner un sens. Tout d'abord, par une équivoque singulière, après avoir matériellement donné raison à Mr. Jimmon dans sa première nouvelle, Ward Moore semble ici vouloir enregistrer son échec et lui donner tort — et pourtant Mr. Jimmon, s'il a évolué, n'a pas foncièrement changé : il symbolise bien toujours le même individualisme farouche. En face de lui, s'affirme la personnalité d'Erika, mais si son attitude est l'opposée de celle de son père, l'écrivain se garde bien de lui donner par antithèse la faveur. Jus-

qu'à la fin, nous ignorerons si la foi d'Erika était après tout *justifiée — et peut-être Mr. Jimmon est-il et demeure-t-il au fond le plus sage... Qui sait?*

Si l'œuvre a une signification, celle-ci, en dehors de toute moralité, est la suivante : il n'y a pas de civilisation qui tienne. Ward Moore nous donne avant tout, toujours avec ce même réalisme à base d'introspection, le tableau de la désagrégation sociale d'un homme. Le « retour à la vie sauvage » a rarement été évoqué avec autant de profondeur que dans cette simple narration prosaïque, aux dimensions resserrées (la nouvelle est bâtie sur le même « plan » que la précédente : la chronique d'une seule journée). On pourra épiloguer sur le cas de Mr. Jimmon, dire que son individualisme — plus à base de faiblesse que de force — s'est transformé en agoraphobie, que la vie primitive a fait de lui un être asocial. On étudiera son comportement comme l'auteur l'a fait : avec un détachement entomologique.

Nulle émotion dans tout cela ; nul attrait extérieur non plus. Une fois de plus, les amateurs de spectaculaire ne trouveront pas leur compte : pas plus que le thème de la destruction atomique, celui de la survie n'a été l'occasion pour l'auteur de verser dans les poncifs en usage. Et on lui saura gré de nous avoir épargné le lyrisme du « recommencement » — le héros et l'héroïne souche d'une nouvelle race d'hommes forts... (Tout en admirant en même temps la façon peu orthodoxe avec laquelle, sur ce dernier point, il a violé les règles établies.) Quant à la marche de la narration, même le côté de péripétie qui, dans « L'aube des nouveaux jours », *découlait naturellement du contexte, en est absent ici. Ce récit intelligent et difficile trouve son accès en nous par d'autres voies. Sans doute celles du cerveau, auquel s'adresse directement son style à la rare vertu de concentration. Mais il est comme ces œuvres d'art qu'il faut aborder à deux reprises pour mieux en être touché.*



MR. JIMMON porta un doigt à sa bouche et exerça une légère pression sur une molaire supérieure. Elle ne lui faisait pas encore mal, mais il connaissait les signes précurseurs et captait la présence d'ondes douloureuses d'une fréquence encore trop haute pour être traduites en sensations. Demain, il souffrirait atrocement, et pendant de longs jours ensuite. Puis la douleur disparaîtrait; au bout de six mois ou un an, la couronne, devenue grise et poreuse, prendrait du jeu et tomberait. La chose lui était arrivée plusieurs fois au cours de ces six années — Mr. Jimmon était à peu près sûr que cela faisait six ans et non sept — depuis que... Mr. Jimmon ne tenait pas à finir la phrase, même mentalement, car c'était un homme qui reculait devant les effets dramatiques

trop poussés et les excès du romantisme. Et si on ne s'interrompait pas, il fallait bien conclure par : « depuis la Fin de la Civilisation », ou « depuis l'Holocauste », ou « depuis le Suicide de l'Humanité ». Tout cela avec des majuscules. Effet théâtral, même si c'était parfaitement exact.

« J'aurais dû les faire toutes arracher, » se dit-il comme il lui était arrivé de le penser si souvent. « Et l'appendice. » L'appréhension imprima dans son cerveau l'image détaillée d'une souffrance intolérable, impossible à être soulagée par Erika debout près de lui. Comme il avait été debout près d'elle quand...

Mais c'était naturel, dans l'ordre des choses, objecta-t-il intérieurement. Tu enfanteras dans la douleur ; déduction rationnelle née de l'observation, traduite sous forme de commandement surnaturel. Et aucun prophète n'avait jamais reçu cette révélation : *Tu mourras misérablement d'un boyau enflammé.*

— « Si tu tiens à manger, tu ferais bien de te lever maintenant. »

Erika lui parlait d'une voix prosaïque, dénuée d'émotion. Elle ne lui cherchait pas querelle pour le moment ; elle ne blâmait pas son oisiveté, elle énonçait une vérité incontestable. Qui ne travaille pas ne mange pas. Dans un monde mort, cette sentence était éternellement valable.

— « Tu m'entends, papa? »

— « J'ai entendu, » dit Mr. Jimmon.

Il tenta de soustraire son ouïe aux bruits — les allées et venues d'Erika, la voix de l'enfant criant : « Je veux manger » — sous l'effet d'une réaction semblable à celle qui lui faisait fermer les yeux à la lumière matinale. Il n'avait pas sommeil, il n'était même pas fatigué ; il ne voulait pas quitter son lit, voilà tout. Il n'avait pas voulu le quitter depuis quelques jours, en fait ; son énergie et sa détermination habituelles semblaient l'avoir abandonné. Il y avait peut-être longtemps qu'elles faiblissaient.

Assurément, le tas d'herbes sèches sur lequel il reposait ne constituait pas un lit très douillet. Il y avait des tiges raides et épaisses et l'herbe elle-même faisait des paquets comme si l'humidité ne s'en était pas suffisamment évaporée. Une fois de plus, Erika ne l'avait pas fait sécher avec tout le soin désirable.

— « J'ai entendu, » répéta-t-il.

Depuis longtemps il avait décidé qu'ils ne garderaient pas de vivres à proximité de la cabane, de peur d'attirer des pillards. Chaque jour, il était donc obligé de se mettre en quête de nourriture, sauf dans les rares occasions où il parvenait à tuer un gros animal. Alors ils couraient le risque ; ils faisaient bombance, consommant la viande plus vite qu'ils n'en avaient envie, tendant l'oreille pour saisir le bruit de pas feutrés ou le reniflement de carnivores inquisiteurs.

— « Papa ! »

Elle allait bougonner maintenant.

— « J'ai encore une dent qui se gâte, » annonça-t-il, regardant fixement en l'air. Aucun doute : la lumière filtrait en plusieurs endroits à travers le toit. La prochaine pluie entrerait à flots comme s'il n'y avait rien pour l'arrêter. Pour la centième fois — ou la cinq centième — il se dit qu'il devrait faire enfin quelque chose pour munir leur cabane d'un vrai toit. En finir avec cette installation de fortune faite de branches, de chaume et de terre. Aller chercher des planches. De vraies planches, dans la maison la plus proche. Huit kilomètres. Dix voyages, vingt voyages... cent soixante kilomètres. Il se sentait parfaitement capable de faire cent soixante kilomètres, dont quatre-vingts avec un chargement de bois. Mais pour servir à quoi? Cent soixante kilomètres à parcourir pour avoir un toit étanche ; est-ce que cela en valait la peine, alors que tous leurs biens craignant la pluie avaient déjà été irrémédiablement trempés?

— « Eh bien, cette fois-ci, j'espère que tu me laisseras te faire sauter cette dent avec un clou avant de perdre des semaines à geindre sur ton mal. »

Mr. Jimmon secoua la tête sans rien dire. Il ne redoutait pas la douleur. Il ne s'insurgeait pas non plus contre ce procédé barbare consistant à appliquer un gros clou contre la dent malade et à donner dessus un vigoureux coup de marteau. Mais il s'imaginait mourant étouffé par une dent énorme, ou encore la mâchoire horriblement fracassée, et il ne pouvait s'empêcher de frissonner.

— « C'est ce régime, » murmura-t-il. « Pas d'os ni de cartilages. Pas même de croûte de pain. »

Cent soixante kilomètres. S'il pouvait sauter dans la limousine, explorer les environs jusqu'à ce qu'il trouve exactement ce qu'il désirait, charger et rentrer. Si... Inutile de s'attarder sur l'immobilisation tragique de la voiture.

— « Si seulement tu te levais de bonne heure comme tu en avais pris l'habitude, tu pourrais tuer un chevreuil ou un lapin ; ils sortent brouter à l'aube. Et si tu faisais quelques kilomètres, tu pourrais encore tuer une vache. »

Il se couvrit les yeux de ses mains.

— « Plus de bétail. Ou bien les bêtes ont émigré peu à peu ou bien elles ne se sont pas adaptées. »

— « Il est plus probable que quelqu'un les a rassemblées. »

Mr. Jimmon soupira : c'était le vieux sujet de discussion.

— « Ne crois-tu pas que nous aurions découvert quelque trace de ce personnage entreprenant et fabuleux? Celui qui non seulement rassemblerait les bestiaux, mais construirait des ustensiles et ferait marcher des machines. Et les chiens qu'il devrait avoir apprivoisés? Comment se fait-il que nous n'ayons pas entendu d'aboiements et n'en ayons vu aucun rôder? »

— « Tu es trop occupé à te cacher pour voir quoi que ce soit. »

— « Un homme intelligent se cache des sauvages jusqu'à ce que les sauvages s'exterminent entre eux ou jusqu'à ce qu'il dispose d'un moyen de les soumettre. »

— « Tu ne peux pas savoir si ce que tu tenais pour probable avant notre départ de Malibu s'est vraiment réalisé. »

— « J'avais raison sur d'autres points : la panique, les routes bloquées, l'essence vendue à prix d'or, la destruction. Pourquoi aurais-je tort tout d'un coup ? »

— « Mais tu ne sais pas vraiment. Et tu ne veux pas chercher à savoir. »

Cette idée fixe qu'il pouvait y avoir des gens continuant de vivre et de travailler, comme si l'Evénement ne s'était jamais produit, devenait irritante. Probablement encouragée par le souci qu'Erika portait à l'enfant ; il n'avait pas souvenir d'une telle obstination chez elle avant la naissance de celui-ci. Pendant ces mois épouvantables, son besoin de société avait été suffisamment impérieux pour lui inspirer une croyance inébranlable en l'existence de survivants. De survivants civilisés comme eux, faisant tout en leur pouvoir pour ne pas retomber au niveau du primitif. Une croyance contre toute raison.

— « Sois logique, Erika. Envisage les probabilités. D'abord la destruction des villes. Combien de morts sur le coup ? Dix millions ? Vingt ? Trente ? » Il commença à trouver du plaisir à discuter avec elle, à lui exposer son raisonnement clair et solide, bien qu'il ne fît que ressasser les mêmes arguments. « Restons dans des limites raisonnables et disons vingt millions. »

— « C'est une simple supposition. La radio n'a jamais donné de chiffres. »

— « C'est une supposition logique et les réticences de la radio sont un des éléments qui permettent de l'avancer. Mais la destruction proprement dite n'a été qu'un commencement. Ensuite, l'empoisonnement par les radiations, les épidémies propagées par les réfugiés, les maladies dues au manque d'hygiène, les eaux polluées et, par-dessus tout, la sous-alimentation. Encore trente millions de toute façon. Cinquante millions en tout, un tiers de la population, succombant aux premiers effets seulement. Puis, les récoltes insuffisantes. L'exploitation industrielle des terres n'a pas pu se poursuivre ; pénurie d'essence, manque de main-d'œuvre, pannes de matériel. Marchés de moins en moins approvisionnés ; disparition des moyens de transports. Dans l'Ouest, plus d'irrigation. De nouveau sous-alimentation, seconde vague d'épidémies. Morts causées par la famine, par les bagarres entre les derniers citadins et les paysans. Meurtres. Batailles pour la possession des femmes. Guerres entre gangs. Inondations et désastres dus à la disparition des services publics, et une troisième vague d'épidémie par là-dessus. Que te reste-t-il ? Deux ou trois millions de personnes, errant en bandes inorganisées à travers le pays. »

— « C'est ta façon de voir les choses. Les gens ne deviennent pas des sauvages du jour au lendemain pour cadrer avec une théorie. »

— « Non. » Mr. Jimmon ne voulut pas laisser passer l'occasion d'affirmer son point de vue favori. « Ce sont déjà des sauvages. Les bouleversements font craquer le vernis superficiel qui dissimule la sauvagerie. »

Elle secoua la tête.

— « L'homme possède l'instinct de coopération ; je suis sûre qu'il est plus fort que la sauvagerie à laquelle tu t'attends toujours. Parce que la sauvagerie signifie moins de nourriture et moins de confort à brève échéance, quoi qu'elle puisse rapporter sur le moment. Les gens ne sont pas si stupides que tu le penses ; ils ont dû s'organiser contre les épidémies, amener des récoltes même s'il leur a fallu se servir de bêches et de socs, faire toutes sortes de choses pour recommencer à vivre. »

Il enleva la peau de bœuf qui lui servait de couverture et fit une moue de dégoût. Elle dégageait chaque jour une odeur plus nauséabonde. Il serait bientôt obligé de la jeter, bien qu'il n'eût jamais mieux réussi en fait de tannage.

— « Pure croyance, » dit-il. « Croyance aveugle. Sans fondement. »

— « Nous avons survécu, n'est-ce pas? Alors il y en a d'autres. »

— « Nous ne reconstituons pas de troupeaux, » fit-il observer. « Et nous avons cependant des avantages que les autres n'ont pas. »

— « Vraiment? Est-ce à cause de ces avantages que nous vivons ainsi? »

— « Mieux vaut vivre ainsi que pas du tout. » Il se leva de sa litière. Erika lui avait transformé en caleçon son dernier pyjama. Le vêtement était déjà usé jusqu'à la trame ; quand ce ne serait plus qu'une loque, il devrait endurer sur la peau le frottement irritant du cuir sommairement tanné.

— « Nous n'avons pas besoin de vivre comme cela, » dit-elle tout net. « Quelque part — pas très loin d'ici, peut-être — des gens doivent vivre d'une façon convenable. »

— « Croyance, » répéta-t-il. « Croyance. Du bois dans le feu? Pas être obligé de le rallumer. »

— « Il y a du bois dans le feu, » dit Erika. « Et de l'eau chaude. »

Sur son caleçon, il mettait un pantalon et une veste en peau de chèvre, taillés grossièrement. Des plaques d'aspect galeux apparaissaient là où le poil était tombé ; par-dessous, la peau était raide et rugueuse, et non souple et douce comme il eût fallu. Seules les sandales étaient à la rigueur acceptables. Mr. Jimmon ignorait ce qui avait donné de la souplesse aux lanières en peau de daim et les avait empêchées de se corrompre ; la peau dans laquelle il les avait coupées pourrissait comme toutes les autres. Les semelles, faites d'un morceau de pneu — le pneu perforé au cours des derniers kilomètres du voyage et remplacé hâtivement par la roue de secours — étaient fermement et confortablement maintenues à ses pieds par les lanières, si bien qu'il pouvait courir, le cas échéant, aussi facilement qu'avec ses chaussures ou ses bottes, maintenant usées et mises au rebut.

Quand il se fut habillé, il se frotta la joue du revers de la main.

— « Encore le jour de me raser, » murmura-t-il.

— « Je veux à manger, » pleurnicha l'enfant.

— « Papa va s'en occuper, » dit Erika. « Quand ce sera le moment. »

— « Je me demande, » fit Mr. Jimmon pensif, « s'il serait vraiment trop tard pour faire une sorte de calendrier. Deviner la date. Mai ou juin. Et le tenir à partir de maintenant. »

Erika interrompit son activité. « Où trouve-t-elle toujours des tâches à remplir? » se demanda-t-il. « Les travaux des femmes n'ont pas de fin, mais que peuvent-elles bien faire sans aspirateurs ou autres appareils économisateurs de travail pour les tenir occupées? »

— « A quoi bon, » dit-elle. « Dès que nous rencontrerons des gens qui ne soient pas retombés à l'état sauvage, nous connaîtrons la date exacte. »

Il prit son rasoir à main. Prévoyance. Les lames de sûreté auraient été depuis longtemps inutilisables. Il le repassa avec précaution d'une main malhabile.

— « Qu'est-ce qu'une « date exacte »? Une convention formulée par les sociétés civilisées. Que reste-t-il comme sociétés civilisées pour formuler des conventions? »

— « Il en reste suffisamment, » répondit-elle. « A condition de les chercher. »

— « Je veux à manger, » répéta l'enfant.

Le rasoir aux doigts, Mr. Jimmon sortit de la cabane pour s'approcher des pierres plates qui, à quelques pas de là, servaient de foyer. Soulevant la bouilloire noircie par la fumée, il rassembla du bout du pied les bûches en partie consumées avant de la reposer. Il trempa un chiffon raidi dans l'eau chaude, le regarda se ramollir, puis se l'appliqua sur les joues.

— « Aaaah ! » murmura-t-il avec contentement. « Hmmmm. »

Du savon. Pas difficile à fabriquer; il avait expliqué assez souvent à Erika la théorie de la saponification. On fait fondre de la graisse ou du suif que l'on mélange à des cendres de bois tamisées. Il y avait toujours des cendres en abondance et il lui arrivait de temps à autre de tuer un animal. Pourtant ils n'avaient pas de savon. La notion du respect humain se dégradait peu à peu. Réagir avant qu'elle se perde tout à fait.

Il se rasa lentement et avec soin devant le rétroviseur pris sur la limousine. L'eau chaude ramollissait suffisamment sa barbe poivre et sel pour que le rasoir pût trancher les poils sans lui arracher la peau; néanmoins l'opération était douloureuse.

— « Devrais faire du savon, » murmura-t-il.

L'enfant l'avait suivi dehors et le regardait avec attention.

— « Papa, » dit-il, moins pour demander quelque chose que pour le seul plaisir de se faire entendre. Mr. Jimmon se sentit obligé de répondre, mais les mots ne lui vinrent pas tout de suite à l'esprit. Il détourna légèrement son visage pour regarder en direction du ruisseau qui serpentait paresseusement entre les arbres. Il était si peu profond en temps normal qu'on ne parvenait qu'avec difficulté à y puiser de l'eau. Un peu plus loin, en remontant le courant, il y avait un bassin naturel. Mr. Jimmon s'était proposé de l'endiguer depuis le jour même de leur arrivée en cet endroit, au terme de leur fuite.

Il essuya longuement le rasoir sur la manche de sa veste et le déposa sur une pierre.

— « Tu as encore besoin de cette eau chaude? » cria-t-il à Erika.

Elle apparut à l'entrée de la cabane, ses cheveux blonds, inégalement décolorés par le soleil, tirés fortement en arrière pour laisser le front dégagé. La ligne de sa mâchoire, de l'oreille au menton, était ferme et d'un dessin délicat. Pris à l'improviste, Mr. Jimmon la fixa longuement avant de baisser les yeux.

Son costume se composait de la partie supérieure d'une robe de Molly et d'un pantalon de coutil qui avait appartenu à Molly également. Elle était mince — svelte eût été sans doute plus exact — mais non pas sèche comme sa mère. Bien nourrie, elle aurait même pu combler les légères dépressions de ses joues. Mais ce n'était pas sûr; il y avait en Erika une intensité de vie, soulignée par son regard, qui indiquait une tendance à la maigreur.

Six ans, sept ans; il ne pouvait lui demander : « Quel âge as-tu maintenant, Erika? Vingt ans, vingt et un ans? » Le temps avait été plus long pour elle que pour lui, beaucoup plus long. Une des raisons pour lesquelles elle se raccrochait à cet espoir utopique qu'il y avait des survivants civilisés. Situation sans issue, sinistre sans cela. Et lui, à quoi se raccrochait-il? A la perspective de dénicher la pitance quotidienne. De tenir bon.

— « Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse? Laver les assiettes que nous n'avons pas apportées parce que tu ne voulais pas t'embarrasser d'ustensiles de ménage? Laver les vêtements que nous n'avons plus? Nettoyer le plancher en terre battue? Stériliser quelque chose? »

Il avait stérilisé le couteau avec lequel elle avait elle-même coupé le cordon.

— « Bon, bon. Je te posais la question, c'est tout. »

Il saisit la bouilloire par l'anse et en vida le contenu. L'aluminium, même la fonte d'aluminium épaisse comme celle-ci, serait vite hors d'usage. Il se souvint d'avoir hésité longtemps entre cette bouilloire et une autre en fonte d'acier. Un simple accident avec la fonte d'acier, on la laisse tomber sur une pierre pointue et... L'aluminium, même percé d'un ou deux trous, pouvait encore servir. En dépit de ses reproches injustes au sujet des assiettes et du sol en terre battue (comment espérer cimenter le sol si l'on ne pouvait se procurer de ciment?) il avait prévu intelligemment.

(« Doit être près de sept heures déjà. ») Si seulement sa montre ne s'était pas arrêtée pour de bon. Garantie étanche; renvoyer à la fabrique. Celle d'Erika avait duré presque un an de plus, bien qu'elle n'eût jamais été beaucoup plus qu'un ornement. Sa seule utilité maintenant; elle la portait parfois comme bijou. Son unique colifichet. (Molly n'avait jamais été de ces femmes à ne rêver que bijoux, il fallait lui rendre cette justice.) Lui rappeler de ne pas la laisser accrochée comme cela en évidence.

L'heure de manger; avait-il vraiment faim? Ou rien que l'habitude? S'il avait été possible de prendre un *breakfast* à cette heure-ci, au lieu de

ce qui était simplement le premier repas de la journée. Un véritable *breakfast*. Pamplemousse glacé orné d'une cerise au milieu. Flocons de maïs avec de la crème et du sucre. Du sucre. Œufs au bacon ; des œufs frais pondus par une poule dans un élevage, et non des œufs de mouettes comme Erika en trouvait parfois. Et...

Six ans que l'odeur du café ne lui avait chatouillé les narines. Néanmoins ses papilles gustatives répondirent au souvenir et l'eau lui vint à la bouche.

— « Je me demande... » dit-il tout haut.

— « Quoi ? »

Elle était restée debout à la porte. Au trou d'accès, plutôt ; on ne pouvait appeler cela une porte puisque c'était simplement l'espace où il n'avait pas bâti de mur. Avant les pluies, il faudrait qu'il en fasse une entrée normale, peut-être même qu'il fabrique une porte plus ou moins rudimentaire. Aucune raison en vérité de se reprocher d'avoir été trop occupé pour le faire auparavant, plutôt se féliciter de ce qu'il avait accompli. Pas de raison d'avoir honte de l'exiguïté de la hutte, de son aspect misérable, de ses défectuosités ; combien d'autres hommes civilisés n'ayant ni l'aptitude, ni la préparation, ni l'expérience — ni même, après tout, du goût pour ce genre de travail (il se rappela la réflexion méprisante de Molly : « Tu n'étais guère le type de garçon endurci par la vie au grand air, David ») — s'en seraient tirés aussi bien ?

— « Pas beaucoup, » murmura-t-il.

Il s'aperçut qu'elle le regardait.

— « Est-ce que tu vas chercher à manger, ou rester là à parler tout seul ? Ça devient une habitude. »

— « Hmm. Pourrais aller aux lapins. »

Le coup d'œil ironique qu'elle lui jetait n'était pas totalement dépourvu de bienveillance.

— « Dans ce cas, je vais descendre jusqu'à la mer pour voir ce que je peux trouver. »

Il entra derrière elle par la brèche du mur. Sur un des côtés de l'unique pièce, les sièges de la limousine commerciale servaient de lits pour elle et pour l'enfant. Son propre grabat d'herbes sèches était du côté opposé. D'une cachette ingénieusement faite d'un long morceau d'écorce fixé au mur, il sortit le rifle emmailloté de chiffons.

— « Je croyais que tu avais parlé de lapins. »

— « Hmmmm. » Tenant le fût d'une main, le canon de l'autre, il s'imagina un instant surprenant un chevreuil et l'abattant d'une balle tirée avec calme et précision. Trop tard dans la journée, encore qu'un coup de chance fût toujours possible, évidemment. Il remit le rifle en place avec un froid sourire.

« Oui. » Il fouilla sous le siège et tira un autre paquet.

Il ouvrit le fusil de chasse pour l'examiner. Le canon paraissait propre ; néanmoins, il y passa un chiffon. Les munitions étaient dissimulées en divers endroits ; même au cas où deux ou trois de ces cachettes seraient découvertes, il ne resterait pas désarmé. Les balles et les car-

touches n'étaient pas ensemble ; si un voleur trouvait une cachette contenant les unes ou les autres, il ne soupçonnerait pas l'existence d'une deuxième arme. Toujours garder l'avantage sur les pillards. Nécessité absolue.

— « Nous partons, papa. »

— « Très bien. Peut-être que je tuerai quelque chose de mon côté. »

Faisait-il simplement montre d'obstination en partant à la chasse alors que l'expérience avait prouvé que seule la mer pouvait leur fournir leur subsistance? Il choisit six cartouches, goûta pendant quelques secondes le plaisir de les palper et en introduisit une dans la culasse du fusil. Puis il alla à une autre cachette et y prit la serviette en cuir. Elle était déjà vénérable quand il avait cessé de s'en servir, bien des années auparavant ; c'était une serviette comme on en faisait autrefois, sans fermeture « éclair », mais avec une poignée, des courroies et une mauvaise serrure. Comment s'était-elle trouvée emballée parmi des objets choisis avec tant de soin? La chose était mystérieuse et ironique à la fois. Ironique parce que l'antique sacoche s'était révélée beaucoup plus utile que bien des objets qu'il avait jugés alors essentiels, comme les brochures du gouvernement, complètement détériorées par la pluie, ou encore les graines qu'il n'avait jamais semées.

Il passa sur son épaule la bretelle de peau brute fixée à la poignée, mit les cinq cartouches restantes, son couteau et son briquet à silex dans la sacoche et boucla les courroies. Le Survivant partait à la chasse avec une serviette de bureaucrate qui lui battait les flancs.

*
* *

Le brouillard, triste et lourd, le glaçait jusqu'aux os. S'il avait su comment faire du mortier sans ciment, il aurait pu construire un foyer à l'intérieur de la cabane. Chaleur. Confort. Faire la cuisine malgré la pluie. « La cabane », ainsi appelaient-ils honnêtement leur gîte ; ni l'un ni l'autre n'eût osé le considérer comme plus que cela.

Le tas de rondins de grosseur à peu près identique, dont la présence était demeurée inexpliquée, avait déterminé arbitrairement leur lieu de séjour quand Erika et lui l'avaient découvert au terme de leur voyage. S'ils avaient été l'un ou l'autre un tant soit peu superstitieux (un restant de son orgueil paternel s'enflamma un instant) ils auraient pu interpréter cela comme un présage. Il avait abattu, coupé et dressé non sans peine un nombre égal de billes de bois pour monter ses trois murs et demi. Ni polies, ni étanches, ni taillées d'équerre. Les rondins paraissaient si droits qu'il n'aurait pas cru possible qu'ils pussent manquer de s'adapter aussi facilement que les bois d'un jeu de constructions. Cependant, chaque fois qu'il en ajoutait un après en avoir taillé les extrémités de manière à l'emboîter dans ses voisins, les renflements des nœuds, passés inaperçus jusque-là, les courbes ou les gauchissements, si légers fussent-ils, déterminaient de larges brèches inégales.

Il savait comment y remédier : boucher les fentes avec de la mousse et

enduire l'endroit d'une couche de boue très consistante pour obtenir une surface imperméable. Malheureusement, la mousse se desséchait toujours et était emportée par le vent, la boue sablonneuse ne voulait pas adhérer et persistait à se détacher aussitôt appliquée. A la fin, Erika avait bourré les crevasses d'herbe sèche et elle employait de plus en plus d'herbe à mesure que le bois se rétrécissait en vieillissant.

Il remonta le ruisseau jusqu'à quelque distance de la cabane, puis obliqua en direction de l'est à travers la forêt de sequoias. Les romanciers qui avaient décrit par anticipation le triste sort de l'humanité s'étaient toujours trouvés instinctivement d'accord avec Erika dans leur empressement à imaginer des perspectives consolantes. Telles que vivre dans de riches demeures désertées, profiter des stocks inépuisables de conserves prises sur les marchés abandonnés, s'associer avec des survivants partageant les mêmes idées — parmi lesquels il y en avait invariablement un qui possédait un trésor de connaissances ésotériques sur la vie économique des Indiens d'Amérique, la chimie agronomique, la fabrication des textiles — pour rebâtir la civilisation. Imagination bornée, incapable d'embrasser la réalité.

Les premiers temps après leur arrivée (« Plus loin, nous serions trop près de Monterey... »), une fois cachée la limousine et effacées les traces de pneus sur un kilomètre depuis la grand-route, ils écoutaient tous les jours le poste de radio de la voiture. Des mois auparavant, Mr. Jimmon avait mis sa famille en garde contre ce qui ne pouvait manquer de se passer après l'Evénement. Molly — il s'arrêta juste comme il allait penser : « cette pauvre Molly » — était restée obstinément incrédule, même lorsqu'ils luttaient désespérément pour passer en tête de la colonne de fugitifs motorisés, mais on eût dit que les speakers répétaient ce que Mr. Jimmon leur avait annoncé quand ils étaient encore assis tranquillement dans leur salon. Erika maintenant ne se rappelait jamais l'exactitude de ses prévisions d'alors.

Les sequoias faisaient place aux chênes, aux pins et à des arbres qu'il n'avait pu identifier. Puis la forêt s'arrêtait brusquement en bordure d'ondulations de terrain où l'herbe commençait à peine à se faner. Avait-il eu tort de ne pas chercher à mettre en enclos quelques-unes des bêtes à cornes qui erraient par là au début ? Il se représenta de nouveau les difficultés écrasantes qu'il y aurait eu à les attraper, les grouper, les parquer, les soigner. Il avait fait la seule chose possible : tuer celles qu'il pouvait tuer, une à la fois. (Le mépris manifesté par Erika pour les trappeurs tuant des vaches était injuste ; elle mangeait sa part de viande.) Maintenant elles avaient disparu. Toutes.

Emmenées en troupeau, pour penser comme Erika, par quelqu'un qui voyait plus loin que le pillage renouvelé chaque jour et les besoins quotidiens en nourriture? Les informations qu'ils avaient écoutées avec tant d'attention n'avaient pas laissé de place à cette éventualité. La carcasse calcinée et inhabitable qui avait été Los Angeles était devenue un piège ; non seulement l'empoisonnement par la radio-activité, mais aussi la typhoïde, la méningite, des fléaux dont on ne donnait pas le nom —

Mr. Jimmon n'eût pas été surpris qu'un de ceux-ci eût été le choléra — causaient des ravages parmi l'arrière-garde des fuyards. Talonnant ceux qui les précédaient, ils apportaient leurs plaies et leurs lésions à une population périphérique déjà désorganisée et affamée. On avait renoncé à créer des camps d'isolement depuis le massacre des soldats de la garde territoriale par les victimes forcenées.

La radio avait donné d'abondants commentaires sur les destructions causées en Europe et en Asie. (« *Onze bombes d'un type nouveau ont détruit Léningrad la nuit dernière...* » « *Rien ne subsiste de Marseille à l'exception de..* » « *Tandis que Copenhague et Bristol étaient réduits en cendres, Archangelsk et Varsovie...* ») Les nouvelles du désastre sur le territoire national devaient être déduites d'allusions réticentes. Chicago et Detroit avaient été frappées le même jour ; la destruction de New York avait duré un temps interminable. Il fallait assembler les bribes de nouvelles données avec circonspection pour se faire idée des dommages.

Cela devait faire deux ans qu'il n'avait vu du bétail. A des kilomètres de là, combien de kilomètres il ne savait au juste, il y avait des ranches, avec des écuries, des corrals, des dépendances. Au-delà s'étendaient des milliers d'hectares d'autres pâturages. Le héros de romans (*homo gernsbacchae*) (1) aurait trouvé la ferme, rassemblé le bétail et recommencé sa vie en partant du bon pied.

Et fait une jolie cible pour les premiers pillards venant à passer.

Quand San Francisco ne s'était plus fait entendre, il y avait eu des moyens d'estimer l'étendue du désastre. Normalement déserte, la route nationale numéro 1 avait été soudain embouteillée par le trafic qui se dirigeait vers le sud. Il était persuadé que leur retraite serait découverte et envahie, mais les automobilistes ne se souciaient apparemment que de fuir le plus loin possible. Que feraient-ils quand, ayant parcouru encore une centaine de kilomètres, ils entreraient dans la zone dévastée par ceux qui s'étaient échappés de Los Angeles? Se précipiteraient-ils en direction du Pacifique comme une colonie de mulots?

Leur appareil de radio ne leur avait plus donné qu'une seule station après cela. Pendant un mois environ, Monterey avait annoncé que les autorités s'employaient à réparer le désastre : les services publics allaient être rétablis à bref délai ; d'ici là, la population civile ne devait pas se laisser aller à la panique ni prêter attention aux rumeurs répandues par l'ennemi. Le recensement des réfugiés se poursuivait rapidement ; on dressait les listes de ceux dont les parents et amis étaient sans nouvelles ; le regroupement serait plus vite réalisé si la population faisait preuve de calme et gardait bon moral.

Quelque chose remua dans l'herbe sur sa droite. Un lapin? Un chat sauvage? La brise? Il s'arrêta et leva le fusil à hauteur de sa hanche. Plus rien ne bougeait. Méfiance? Illusion?

Le fusil tenu d'une main ferme, prêt à tirer, il porta un pied en avant. L'herbe était haute ; il était après tout possible que quelque animal dan-

(1) Ce néologisme fait-il allusion à Hugo Gernsback « parrain » de la S. F. aux U. S. A. ?

gereux s'y tînt accroupi, se disposant à bondir. Il écarquilla les yeux pour découvrir l'endroit exact et faire feu sur quoi que ce fût qui se trahirait par un mouvement. Il leva le pied gauche, le posa sans bruit, leva le pied droit.

Il resta en équilibre instable une fraction de seconde et ce fut précisément l'instant que choisit le plus gros lapin de garenne qu'il eût jamais vu pour lui filer dans les jambes et disparaître en quelques bonds désordonnés. Au moment même où il portait le fusil à son épaule, il comprit qu'il ne pourrait jamais atteindre la bête bondissante. Il se sentit alors trébucher, commanda instinctivement à son index de se dégager de la détente, mais il était trop tard. Il tomba lourdement de tout son long ; le coup de fusil partit avec un bruit de tonnerre à côté de son oreille tandis que la sacoche se tordait sous lui et s'ouvrait à même le sol.

L'herbe n'était pas encore assez sèche pour l'irriter de ses piquants; pendant un long moment il resta couché où il était tombé, répugnant à faire l'effort nécessaire pour se relever. Encore une cartouche de gâchée, une cartouche qu'il ne pourrait pas remplacer; encore une tâche facile qu'il venait de saboter.

Mr. Jimmon resta tranquillement allongé, triturant ses pensées. La civilisation, quelle que fût la définition qu'on en donnait, était une machine aux rouages délicats et interdépendants. A supposer qu'il eût été, non un modeste courtier d'assurances, mais un homme universel : tireur d'élite, trappeur, mécanicien, inventeur, chimiste, physicien, cultivateur et éleveur incomparable sous ces divers aspects, la moindre différence qualitative en aurait-elle découlé? N'était-ce pas un impératif absolu que la nécessité pour tous les hommes de retomber au même niveau avant de pouvoir prendre un nouvel essor? Croire comme il l'avait fait, ou se l'était imaginé, à la possibilité de conserver chez Erika et lui — et chez l'enfant? belle question! — un vestige isolé des convenances, des commodités, des modes de pensée et des techniques de la vie moderne, une fois anéanti le réseau complexe de mines et d'usines, de services et de bien-être qui en constituait la base, était une chimère. Un reste de la foi primitive en des esprits ou un Dieu vigilant pour aider à surmonter les obstacles, comme si l'homme pouvait compter sur autre chose que l'humanité. Si l'humanité sombrait, l'homme sombrait avec elle; les variations en profondeur étaient insignifiantes.

Il savait cela depuis toujours; ils le savaient tous depuis toujours. Wendell s'était empressé de demander : « Tu veux dire qu'on peut voler des autos et tout? » Tout effondrement était un effondrement total. Le fait de se cacher des pillards et de ceux qui violaient les femmes — les reconstructeurs de demain — n'était pas préserver une enclave d'un monde enfui, mais simplement ajouter un peu, dans une proportion infinitésimale, à la barbarie du monde présent.

Il soupira et se remit debout. Encore une cartouche de perdue, encore un pas de plus vers le moment où il n'aurait plus de fusil, plus d'arme sinon les deux arcs et les flèches. Il avait eu beau limiter son ambition au minimum, il ne réussissait même pas à sauver Erika et à se sauver

lui-même ; chaque projectile gaspillé rétrécissait la marge qui séparait leur sort de celui des autres survivants.

La sacoche... ? Il regarda par terre ; elle était sur l'herbe, bretelle et courroies cassées. Il la ramassa ; le couteau et le briquet étaient à l'intérieur, les cartouches s'étaient échappées.

Une, deux, trois, quatre. La cinquième avait dû sauter et rebondir dans l'herbe, elle ne pouvait pas être loin. Méthodiquement, délicatement, il remit le tout dans la sacoche ; prenant grand soin de ne pas bouger les pieds, il chercha la cartouche manquante. Il ne pouvait pas se permettre de la perdre.

Inestimable produit de laiton, de cuivre et de papier, de plomb et de poudre. Un faible d'esprit, un idiot aussi incapable de comprendre une table actuarielle que la deuxième loi de la thermodynamique ou la tactique de la bataille de Salamine, pouvait remplir les douilles éjectées avec quelque combinaison de remplacement (qu'était-ce que la poudre ? Du salpêtre et puis... ?), acquérant ainsi un avantage certain sur ceux qui ne disposaient que d'arcs et de flèches. Le faible d'esprit le ferait afin de faire sauter la cervelle à quelque autre sauvage possédant une fourrure ou un quartier de viande ou une femme qu'il convoitait. Tandis que l'homme qui tournait ses regards vers l'avenir était impuissant à sauvegarder l'héritage du passé.

Il s'accroupit sur les talons et ratissa l'herbe de ses doigts écartés. Abandonner ? Etre démuni de deux cartouches à cause de ce lapin de garenne ? Accepter cette double, non, cette triple perte ?

« Il faut que je la trouve. »

Des boîtes de cartouches alignées en quantité innombrable sur les rayons de quincailleries dans des centaines de villes et de villages. A cela près qu'il n'y en avait plus. S'il n'avait pas été si prudent, si prévoyant, lui aussi aurait pu avoir toutes les armes et toutes les munitions qui lui faisaient défaut ; il lui eût suffi d'allonger la main. Mais il avait été *trop* fin, *trop* intelligent pour survivre.

Fixant l'herbe des yeux, il revoyait le passé. La vitalité qu'il avait montrée quand il avait pris la route dans la limousine, avec Molly, Jir, Erika et Wendell, vitalité encore accrue quand il s'était défait de Molly et des deux garçons et qui avait atteint son apogée avec l'installation dans la retraite et le caractère presque mystique de ses rapports avec Erika, avait réellement paru opérer une transformation dans sa nature, le banlieusard et le contribuable qui étaient en lui disparaissant pour faire place au chercheur de gîte, au bâtisseur d'habitation, au pourvoyeur de nourriture. Combien de temps cet élan avait-il duré ? Quelques mois ? Moins d'un an certainement ; il était déjà enrayé depuis longtemps quand Erika s'était trouvée enceinte.

Cette vitalité avait commencé à faiblir quand la station de Monterey avait cessé d'émettre ; peut-être parce qu'il se rendait finalement compte qu'il n'y avait plus le moindre espoir que quelque chose fût épargné et qu'il se trouvait désormais véritablement livré à lui-même. Que s'était-il passé à Monterey ? Et aussi à Salins, Carmel, Fort Ord ? Il n'y avait pas

eu de bombardement ; ils étaient assez près, ils auraient aperçu les lueurs. Et puis, longtemps avant que la station devînt muette, il avait eu l'étrange impression que l'émission était, comment dire... *creuse*. Peut-être était-elle assurée par un seul homme (était-ce faisable?) à partir d'une ville fantôme. Un fou qui faisait comme si la petite ville existait toujours, comme si des gens circulaient dans ses rues, s'approvisionnaient dans ses magasins, voyageaient dans ses autobus, dormaient dans ses lits, recevaient des navires dans ses bassins. Les nouvelles locales pouvaient être véridiques ; elles pouvaient tout aussi bien être imaginaires. Il n'était pas fait allusion à un exode et on n'entendait d'autre voix que celle du speaker lisant les nouvelles internationales (comment parvenaient-elles? Étaient-elles vraies? Leur imprécision pouvait être aussi bien la marque de leur authenticité que de leur fausseté), ainsi que des directives du gouvernement, dont quelques-unes dataient manifestement de plusieurs mois. Puis un beau jour aucun indicatif n'avait été émis ; ils n'avaient pas entendu le disque éraillé de l'hymne national, ni de nouvelles, ni de bonsoir cordial. Rien que le silence ce jour-là. De même que le jour d'après. Et tous les jours qui avaient suivi.

L'électricité était-elle coupée? Ou le technicien de la station avait-il mis un terme à sa mystification — si c'en était une? Ou avait-il succombé à la maladie? Sans se donner la peine de réfléchir, Erika avait insisté pour que Mr. Jimmon prît la voiture et les conduisît là-bas, dans le nord, pour voir ce qui s'y passait. Son obstination enfantine n'avait pas désarmé devant le raisonnement d'homme de bon sens qu'il lui avait opposé ; pour la première fois, il découvrait en elle la même tendance que chez sa mère à refuser d'envisager les faits. Elle ne pouvait pas nier les dangers qu'il lui dépeignait, elle se contentait de répéter qu'ils devaient prendre la voiture et aller voir sur place.

Quand il lui fit remarquer qu'ils n'avaient plus de pneu de secours, elle fit habilement valoir ce fait en faveur de sa thèse : raison de plus, ils pourraient trouver un moyen de le réparer là-bas. Il avait été épouvanté — pas d'autre mot — épouvanté devant son manque de jugement.

Ce fut seulement en découvrant qu'elle branchait le poste de radio quatre ou cinq fois par jour qu'il comprit à quel point elle était obsédée par l'idée qu'un semblant de civilisation subsistait quelque part.

— « Tu ne comprends pas que tu mets les accus à plat? »

Elle avait répondu avec insouciance :

— « Oh ! on pourra toujours faire tourner le moteur pour les recharger. »

Il avait essayé de la raisonner, de lui faire comprendre le tragique de la situation. Il restait environ dix litres d'essence dans le réservoir. Denrée vitale et irremplaçable, à conserver en cas d'absolue nécessité. (Quand bien même le rêve qu'elle faisait tout éveillée eût correspondu à la réalité, il n'avait pas d'argent pour acheter de l'essence ; il avait donné à Molly, dans un geste définitif, tout le contenu de son portefeuille, deux cents billets de cent dollars. Et comme son rêve n'était qu'un rêve et rien de plus, il n'y avait pas d'essence à acheter de toute manière.)

Il avait connu un triomphe amer quand, la batterie épuisée, le poste n'avait même plus fait entendre le bruit de fond. La limousine était devenue une relique dépourvue de toute utilité.

— « Mais nous pouvons la pousser et faire démarrer le moteur de cette façon. Evidemment, si tu avais fait ce que je te demandais... »

Pousser ce mastodonte inerte sur un kilomètre de terrain bosselé, sans chemins, jonché de branches mortes et obstrué de souches pourries. Impossible. Difficile même pour cinq ou six hommes vigoureux. Hors de question.

— « Et d'ailleurs les pneus sont à plat. »

Sa réponse fut qu'il n'y avait qu'à les gonfler tous les quatre avec la pompe à main. Il ressentit de l'admiration et de l'irritation à la fois ; persévérance à soutenir une cause stupide. Naturellement, ils ne purent faire franchir à la voiture la première bosse de terrain qui se présenta (il n'avait pas économisé une once d'effort, sachant pourtant qu'il se dépensait en pure perte). Quant à elle, l'échec ne l'avait pas découragée ; elle avait entendu dire qu'on pouvait faire démarrer une voiture en mettant l'essieu arrière sur le cric et en faisant tourner une roue en prise.

Pendant des mois, la voiture était restée figée dans cette position grotesque. Il avait abandonné la partie dès qu'il s'était rendu compte qu'il perdait son temps, mais elle passait des heures à faire tourner la roue sans le moindre résultat. Il fallut longtemps avant qu'elle se résignât à ne plus faire qu'un seul essai par jour au lieu de trois, et finalement un seul par semaine. S'il se souvenait bien, elle était déjà dans un état de grossesse avancée quand elle y avait renoncé tout à fait.

— « Pas de salut par des moyens mécaniques, » murmura-t-il. Seule le sauverait une confiance inébranlable en sa propre volonté. C'est pourquoi il ne pouvait abandonner la recherche de la cartouche égarée. Celle-ci n'avait pas seulement une valeur intrinsèque inappréciable, elle était aussi le symbole de sa détermination à résister le plus longtemps possible aux forces qui tendaient à le ramener au niveau de l'homme primitif.

Qu'avait-il donc espéré? La maisonnette construite en un temps record, nette comme un prototype d'exposition, le ruisseau endigué, le jardin potager ensemencé et graduellement agrandi, les troupeaux sans propriétaires regroupés et redomestiqués par simple persuasion, la défense contre les maraudeurs organisée de main de maître, la découverte d'autres survivants refusant de retomber dans la barbarie, l'union des forces — couples et jeunes enfants seulement, aucun homme seul sous aucun prétexte — sous son autorité (laquelle ne pouvait manquer d'être reconnue, compte tenu de l'adresse avec laquelle il aurait surmonté seul tous les obstacles), le triomphe final quand le groupe sortirait finalement de sa cachette et s'établirait au grand jour dans quelque ville ou village abandonnés? Rêverie romantique.

Ses doigts rencontrèrent la base saillante d'une cartouche. De la chance, fut sa première pensée ; une chance incroyable, inespérée. Trouver

la cartouche qui aurait pu rouler au diable. Pas tout à fait l'aiguille dans la botte de foin, mais la cartouche dans l'herbe.

Non. Pas la chance. Pas en cette circonstance. La persévérance.

Son doigt s'enfonça dans le vide à l'autre extrémité. La douille de la cartouche déjà tirée, éjectée du fusil.

Mr. Jimmon s'assit dans l'herbe. Ce n'était pas un malheur irréparable ; il n'y avait pas de raison de sombrer dans le désespoir. Deux projectiles gaspillés au lieu d'un ; le coût de cette vaine expédition se trouvait doublé. Il en avait encore... combien? Assez pour une année encore, peut-être, en faisant très attention. Non pas le désespoir : le découragement.

Il avait été ridicule et imprudent de partir si tard à la chasse ; ç'avait été un geste pour montrer à Erika — ou pour se montrer à lui-même — qu'il était bien tout compte fait Mr. Jimmon, l'homme universel. L'orgueil passe avant un ventre creux

Quelle différence y avait-il entre x cartouches et $x - 1$ cartouche? Pourquoi un pompier porte-t-il des bretelles rouges? « On n'apprend que par l'expérience, » murmura-t-il, glissant la sacoche endommagée sous un bras et le fusil sous l'autre.

Revenu au bord du ruisseau, il s'arrêta pour le considérer d'un œil expert. C'était un travail pour lequel il avait un plan tout tracé. En déplaçant la terre molle — il serait préférable de construire d'abord une sorte de contrefort avec des branchages et des pierres pour étayer la face inférieure de l'ouvrage — il pourrait élever des parois latérales d'une hauteur et d'une épaisseur appropriées avant de détourner le cours lui-même. En creusant sur le côté en amont, il obtiendrait un réservoir où l'eau pourrait se déverser une fois qu'il aurait endigué le lit du ruisseau. Alors il pourrait devancer la montée du niveau jusqu'à ce que le barrage eût atteint la hauteur désirée.

C'était un projet excellent ; il n'en retarderait pas plus longtemps l'exécution. Commencer demain à l'aube, se lever sans se faire prier et se mettre au travail avec enthousiasme. Quand le barrage serait terminé, il transformerait la cabane en une maisonnette convenable. Ils ne tomberaient pas plus bas ; dorénavant — insensiblement peut-être, mais sûrement — ils remonteraient la pente. Recivilisation.

Son ouïe, qui percevait les sons les plus légers — grattements d'insectes, froissements d'ailes et cris des oiseaux, coassements des grenouilles, rumeur sourde et lointaine de la mer, murmure du ruisseau — surprit les voix d'Erika et de l'enfant. Il ne dirait rien de sa détermination. Opposer à son rêve à elle d'une société civilisée de survivants la réalité de leur propre survie.

Au lieu de sauter délicatement de pierre en pierre, il franchit le ruisseau d'un bond et se dirigea d'un pas rapide vers la cabane. Erika avait allumé un bon feu et mettait justement la bouilloire à chauffer. Pour la noircir encore davantage. (« Je lui ai pourtant dit assez souvent d'attendre que le bois soit calciné. »)

— « Tu rapportes quelque chose, papa? »

Une résonance un peu anormale dans sa voix. La question aurait dû être posée sur un ton vif et légèrement méprisant, avec une nuance d'irritation indulgente. Et non avec ce fond de... quoi au juste? Il se sentit momentanément contrarié de ne pouvoir le déceler.

— « Hmm, non. » Il remit le fusil en place avec soin. « Les courroies de la sacoche ont encore cassé, » dit-il par-dessus son épaule, enlevant les cartouches, le couteau et le briquet. « Essaye de les coudre plus solidement cette fois-ci, hein? »

— « Si j'en ai l'occasion. Je t'ai apporté quelques oreilles de mer. »

(« Si elle ne laisse pas aux plus petites le temps de grossir, il n'y en aura bientôt plus. Obligé d'aller les chercher au loin, plonger pour les attraper. Je ne pourrais pas. Univalves ; tout le muscle sert à maintenir la coquille collée au rocher. Se dilatent, s'ouvrent pour aspirer la nourriture ; couteau qui glisse, doigts coincés, la bête s'agrippe au rocher pour se protéger ; noyade. »)

La contrariété et la peur s'insinuaient dans sa gratitude. Fille dévouée ; j'ai nourri mon père. Lénore? Electre? Personnalité. Les seins d'Erika étaient petits ; cela avait-il quelque chose à voir avec le retard de l'enfant? Probablement pas ; Molly n'avait jamais pu nourrir longtemps. Pédiatres ; suralimentation ; dosages. Erika avait bien été obligée ; pas le choix.

Il prit les coquillages en forme de soucoupes, remarquant avec surprise et plaisir qu'elle les lui avait fait cuire. Il huma l'odeur forte qui s'en dégageait, détacha la chair caoutchouteuse et se mit à mâcher pensivement. (« Meilleur écrasés ; trop gros pour ça... Attention à ma dent ; pas de ce côté-là. »)

— « Vais à la pêche tout de suite après, » annonça-t-il, la bouche pleine.

— « Pourquoi? »

Surpris, il s'arrêta de mâcher. Pourquoi? C'était une question stupide. Pourquoi je vais pêcher? Pour attraper du poisson.

— « C'est mon devoir de vous ravitailler, » marmonna-t-il d'un ton plaisant.

Elle plongea un doigt dans la bouilloire pour éprouver la température de l'eau.

— « C'est ton devoir, » répéta-t-elle machinalement en enlevant la bouilloire du feu. Elle s'agenouilla et courba la tête pour faire tremper ses cheveux dans l'eau. Mr. Jimmon et l'enfant l'observaient tous les deux.

Elle imbiba ses cheveux, les tordit, les baigna de nouveau, prit de l'eau dans ses mains incurvées et se la versa sur la tête tout en se frictionnant le cuir chevelu. Elle n'en finissait pas. « Comment peut-elle espérer se nettoyer sans savon? » pensa Mr. Jimmon. « Et pourquoi faire? Pour la même raison que je me fais la barbe ; sauvegarder les convenances. Pourtant. Drôle d'idée, au milieu de la journée.

Elle se releva et se mit à masser ses cheveux défaits dans ses paumes.

— « Devoir, » dit-elle. « Pourquoi? »

— « Hein? » Il ne comprit pas aussitôt à quoi se rapportait la question. « Oh ! Responsabilité. Biologique. Sociale. »

Elle écarta de sá figure une poignée de cheveux ruisselants pour le regarder par en dessous.

— « Et M'man? » demanda-t-elle d'un ton égal. « Wendy, Jir et M'man? »

Impulsion. Mouvement spontané au moment précis où l'occasion se présente, à la fin d'une journée où la volonté, depuis longtemps paralysée, a pu s'exercer de nouveau. Il n'aurait jamais pu forcer Molly et les garçons à quitter la voiture, jamais pu démarrer avec une Erika affolée assise à côté de lui, s'il avait dû expliquer quoi que ce fût, se justifier, discuter. Il n'aurait pu le faire s'ils s'étaient simplement trouvés sous ses yeux, s'ils avaient été à même de comprendre instantanément qu'il les abandonnait, qu'il les trahissait, au lieu de ne le comprendre que trop tard, une fois le geste accompli.

Pourquoi revenir sur tout cela maintenant? Si Erika n'avait pas deviné ces choses, comment aurait-il eu la possibilité de les lui communiquer? Il n'avait assurément aucun moyen de recréer, même s'il l'avait voulu, l'atmosphère émotionnelle particulière du jour de son évasion.

Ce n'était pas tellement l'accusation qui l'étonnait, mais bien le « M'man ». Depuis cet instant chargé d'électricité où, dans la voiture, elle avait prouvé qu'elle s'éveillait à une nouvelle conscience, Erika avait parlé avec froideur de « Maman ». Ce soudain retour à une habitude d'enfance devait signifier... quoi? Le mot de culpabilité était si souvent employé dans les livres que lisait Molly qu'il était complètement dévalué.

— « Il aurait été impossible de survivre, » dit-il, pesant ses mots avec soin. « Et puis j'étais tenu à ce devoir envers toi et envers moi. » Un instant, il eut le sentiment étrange que c'était l'homme d'il y avait huit ans qui parlait par sa bouche; D. A. Jimmon, qui avait une maison à Malibu et un bureau dans Spring Street. « D'ailleurs, » ajouta-t-il faiblement, « je lui ai donné tout notre argent. Vingt mille dollars. »

— « Tu pensais que cet argent ne servirait plus à rien, » commença-t-elle d'une voix neutre, pétrissant vigoureusement ses cheveux.

— « Et je le pense toujours. J'en suis sûr, pour tout dire. La question n'est pas là. Ta mère n'a jamais pu comprendre que je pouvais avoir raison ; elle était convaincue que l'argent avait de la valeur et qu'il en aurait toujours. »

Elle divisa ses cheveux encore humides avec des gestes rapides et précis et commença à les tresser d'un côté.

— « Ils auraient été tout à fait insupportables, » admit-elle calmement. « Mais là n'est pas la question non plus. Si tu n'avais pas agi avec cruauté.. »

— « Avec insensibilité, » rectifia Mr. Jimmon.

— « Insensibilité, soit. Il le fallait puisque tu voulais survivre. »

— « Puisque je voulais que nous survivions. » Mais il éprouvait du plaisir à voir qu'elle comprenait.

Elle finit de tresser un côté et s'attaqua à l'autre. Il la regardait faire,

attendant la suite de ses observations. Elle prit ses deux nattes et les enroula autour de sa tête, puis les attacha avec un lambeau d'étoffe de coton bleu.

— « Je ne vois vraiment pas... » commença-t-il enfin, perplexe.

— « Emmène le petit avec toi, veux-tu ? »

— « Quoi faire ? » questionna-t-il, de plus en plus déconcerté.

— « Pêcher. Tu n'as pas dit que tu allais pêcher tout de suite ? »

— « Oh ! oui. Mais... » Il considéra le coquillage qu'il tenait dans sa main, le retourna et regarda d'un air absent les orifices respiratoires délicatement disposés comme une rangée de points de suture. « Tu veux que je l'emmène ? »

Elle ne le lui avait jamais demandé auparavant. Porter l'enfant une partie du chemin. Ennuyeux. Mais elle avait raison, bien sûr. Grand temps de commencer à lui apprendre. Il se leva.

— « Eh bien, allons-y. »

— « Je ne veux pas retourner à la pêche. »

— « Mais on n'a pas pêché tout à l'heure, mon chéri. On cherchait simplement des coquillages et des crabes échoués. Papa va t'emmener à la pêche pour de bon. »

— « Je ne veux pas y aller. »

Trop petit pour ses quatre ans. S'il avait quatre ans. Quel point de comparaison avait-il ? Souvenirs vagues de Jir et de Wendell et de gamins aperçus dans la rue et auxquels il n'avait jamais prêté attention. Après tout, l'enfant était peut-être exactement dans la moyenne. Sa santé aussi, étant donné le régime. « *Maladif* » exprimait seulement une réaction ou l'expression du regret qu'il n'eût pas été plus fort, plus intelligent que la plupart des autres. Les contes de bonne femme du siècle dernier opposés à la connaissance historique. Les Ptolémées et les Incas. Peut-être pas les Incas ? « Crois que si. »

Erika se baissa et appliqua un baiser furtif sur la joue de l'enfant. Personne, chez les Jimmon, n'était démonstratif.

— « Va avec papa, » dit-elle. « C'est moi qui te le demande. »

— « Viens, » suggéra Mr. Jimmon avec douceur. « Viens, si tu te décides à venir. »

— « Il lui faudrait des œufs, » dit Erika. « Du lait certainement, mais il n'y a pas de lait. Et des légumes verts ; la saison des pissenlits est presque finie, mais il pousse d'autres herbes par ici. En les mâchant crues on peut se rendre compte si elles sont comestibles. Et aussi des couvertures chaudes la nuit. »

— « Tu ne t'es pas mal débrouillée pour l'élever, Erika, » dit Mr. Jimmon. « Je dirais même que tu t'en es fort bien tirée. »

Il regrettait de ne pas pouvoir prendre la sacoche. Il serait obligé de garder le couteau, le briquet et la ficelle dans son autre main et de laisser à la cabane les crins, les hameçons et les plombs de rechange.

— « Viens, » répéta-t-il, « je vais te porter sur mon dos. »

Les bras passés autour de son cou lui semblaient bien frêles ; il ne pesait assurément pas lourd. (« Si j'avais pu domestiquer une vache, le lait

en aurait fait un tout autre enfant. ») Peut-être encore maintenant... Était-ce à cela qu'elle voulait en venir ? On pourrait voir une fois le barrage fini. Le bétail avait pu ne pas trop s'éloigner ou ne pas être devenu trop méfiant.

— « Bonne chance, papa, » cria Erika avec la même nuance étrange dans la voix. « Prends garde qu'il n'attrape pas froid. »

— « Hmmmm. » L'enfant le serrait fortement, l'étranglant à demi. Il descendit la pente sans se presser, l'air pensif. Malgré ses efforts et ses avertissements, un sentier très apparent s'était formé entre la cabane et la route. Il serait obligé de le dissimuler de son mieux encore une fois, avec des aiguilles de pins et des débris. Lui rappeler encore le danger qu'il y avait à se signaler de la sorte. Si seulement il pouvait retrouver le moyen de se faire entendre d'elle.

— « Pourquoi est-ce qu'on me force à retourner à la pêche? »

— « On ne te force pas exactement. Erika pense que tu deviens grand ; il est temps d'apprendre des choses. »

— « Je ne veux pas apprendre. »

— « C'est bon, » fit-il, absent. Une odeur bizarre lui monta aux narines. Familière, mais qu'il n'avait pas sentie depuis longtemps. Acre, légère, douceâtre presque ; pas celle d'une mouffette à quelque distance, cependant. « Personne ne te force. Tu n'as qu'à me regarder attraper du poisson pour nous tous. »

— « Je ne veux pas regarder. »

Petite peste... Pas étonnant qu'Erika ait voulu se débarrasser de lui pour l'après-midi. Il essaya de changer la position de l'enfant sur son dos pour pouvoir le porter un peu plus facilement, mais ses mains pleines d'objets ne le lui permirent pas.

— « Essaye de ne pas me tirer le cou en arrière, » lui recommanda-t-il.

Avant même de déboucher d'entre les arbres pour traverser l'épaisse broussaille qui recouvrait ce qui avait été autrefois les bas-côtés et les fossés de l'autoroute, il comprit que quelque chose n'était pas naturel. L'odeur familière et inaccoutumée à la fois était-elle plus forte ici?

— « Chut ! Tais-toi ! » murmura-t-il.

— « Pour... »

— « Ch... ! » siffla-t-il.

Il attendit en silence pour voir si la présence étrangère, si c'était bien cela, se manifesterait avant qu'il poursuivît son chemin à découvert. Imagination? Flair? Valait-il mieux rentrer prendre le rifle?

— « Je... »

— « Tais-toi, je t'ai dit. Obéis ! »

Les arbres étaient tels qu'ils devaient être : débonnaires, imperturbables, neutres. Ce qu'il y avait d'anormal — s'il y avait vraiment quelque chose d'anormal et si son trouble n'était pas complètement injustifié — n'avait pas influencé les sequoias.

Ni la broussaille, pensa-t-il en se frayant un chemin au travers, évitant à dessein le sentier qu'Erika avait imprudemment tracé. La végétation parasite le défiait avec arrogance.

— « Personne n'est venu ici, » fit-il à mi-voix.
— « Qu'est-ce que tu dis, papa? »
— « Ch... ch... Tais-toi ! »
— « Mais... »
— « Reste tran... »

C'était la route elle-même qui disait tout. Avant même d'avoir mis le pied sur la chaussée, avant d'avoir pu lire ce qui était si évident, Mr. Jimmon sentit dans sa poitrine la contraction de la peur.

La route n'était plus telle que six ans auparavant, le soir où il avait grogné à Erika, effarée et accablée de sommeil : « Je crois que voilà l'endroit. » Ce n'était plus une longue bande de ciment presque blanche, agrémentée de traces de goudron filiformes. Le vent qui soufflait constamment de l'océan avait poussé en travers de la chaussée des feuilles mortes et du sable qui, trouvant un obstacle sur le bord, avaient fini par former une dune retenant la terre que la pluie y faisait filtrer. Le revêtement routier n'avait pas souffert ; mais le ciment était maintenant enfoui sous un humus dont l'épaisseur ne cessait d'augmenter et dans lequel une herbe rare et des plantes chétives poussaient péniblement mais obstinément, leurs racines stoppées dans leur croissance par la couche de ciment. La route était encore nettement définie, mais toute différente de ce qu'elle avait été ; ce n'était plus à présent qu'un long ruban de couleur malsaine tendu au milieu des broussailles vigoureuses et des bois.

Mais ce ruban ne ressemblait pas à ce qu'il était la veille, ou l'avant-veille, ou la semaine d'avant, ou l'année précédente. La trace laissée par l'intrus était là qui crevait les yeux, insolemment creusée dans la couche meuble de terreau, proclamant impérieusement son avance mécanique sur le sol vulnérable.

Il posa le pied sur la surface violée. Les marques étaient nettes, trop nettes. La signification finale en était obscure, obscure comme le destin qu'elles représentaient, mais le fait immédiat était clair comme le jour.

Sans aucun doute, ces traces renflées, en forme de chevrons, venant de nulle part, allant nulle part, étaient celles des pneus d'une jeep. Elles s'imprimaient sur la mince couche de terre : les marques de l'homme par-dessus la tentative futile de la nature d'effacer la marque de l'homme.

La jeep dont les pneus étaient encore assez épais pour laisser une trace si caractéristique était... quoi? Certainement pas l'indice d'une désorganisation complète. Même après six ans. Celui qui conduisait cette jeep pouvait être un maraudeur et un pillard, mais entre lui (ou eux) et Mr. Jimmon, c'était la jeep qui représentait la civilisation et Mr. Jimmon la barbarie.

— « Pourquoi tu ne continues pas, papa? »
— « Mmmmm, » fit Mr. Jimmon pour toute réponse.

Il avança avec précaution. L'homme de Néanderthal flairant la piste de celui de Cro-Magnon. Vendredi frappé d'étonnement par l'empreinte de Robinson. Qu'annonçait le message gravé dans la terre? Une jeep, soit; mais quoi d'autre? Qui? Homme ou femme? Trois ou quatre hommes? Des hommes bien intentionnés, cherchant leurs semblables? Ou

les fuyant? Quel était le passé de chacun des occupants de cette jeep? Qu'étaient-ils six ans auparavant et qu'avaient-ils fait pendant ces six années? Venaient-ils en amis ou en destructeurs?

Sortis de nulle part pour s'enfoncer dans le néant. Vraiment? Les traces n'étaient pas tout à fait au milieu de ce qui avait été autrefois une autoroute, la route nationale numéro 1, cimentée, célébrée par l'Etat souverain de Californie et entretenue aux frais des contribuables californiens. L'écart par rapport à la ligne médiane était insignifiant, mais constant. Par suite de l'habitude plutôt que d'une intention délibérée, les traces appuyaient sur le côté ouest.

Côté ouest. D'après le code de la route — sauf dans le cas improbable où le conducteur eût été un Anglais ou un Néo-Zélandais voyageant de façon inexplicable sur une route américaine — le côté ouest était celui sur lequel roulait normalement une voiture se dirigeant du nord au sud. Logique.

Toujours avec circonspection, comme si les traces elles-mêmes eussent été capables de matérialiser soudain le véhicule et ses occupants, il fit quelques pas sur la route, scrutant le sol. Brusquement, il tourna la tête et demanda à l'enfant :

— « Ces marques étaient-elles là quand tu es rentré à la maison avec Erika? »

— « Hein? »

Patiemment, il répéta la question.

— « Je veux rentrer à la maison maintenant. »

Lui avait-elle défendu de parler? Aurait-il compris une telle chose? Mr. Jimmon avait eu tort de ne pas observer le visage de l'enfant en l'interrogeant — mais aurait-il pu en déduire quelque chose? Et si elle avait voulu empêcher son père de voir les traces, n'aurait-elle pas tenté de le dissuader de descendre sur le rivage? L'enfant était-il assez intelligent pour jouer la comédie?

Il continua d'avancer délicatement sur le côté de la chaussée; le sol était trop dur pour avoir conservé l'empreinte des pas d'Erika. D'ailleurs, si ayant vu les traces de pneus, elle avait voulu lui cacher qu'elle savait, il lui était facile d'éviter de marcher dessus. Mais pourquoi la soupçonner de lui cacher quelque chose?

L'agitation mal dissimulée dont elle avait fait preuve. La demande qu'elle lui avait faite — pour la première fois — d'emmener l'enfant.

Pourquoi ? Il se serait attendu à la voir rentrer précipitamment, tout heureuse de lui annoncer la nouvelle. Prouver qu'elle avait eu raison de croire à la présence de survivants civilisés, et lui tort. Pourquoi n'avait-elle pas triomphé? Ou à supposer qu'elle eût douté des intentions amicales des intrus, aurait-elle voulu ne pas lui révéler leur existence ?

Il marcha à pas pesants dans les empreintes de pneus. Le passage de la voiture pouvait-il avoir eu lieu après le retour d'Erika? Non seulement une telle coïncidence était extrêmement douteuse, vu le peu de temps écoulé depuis ce retour, mais cela laissait son excitation inexpliquée. D'autre part, il n'était pas rationnel de penser que les traces avaient pu

être laissées avant qu'elle fût descendue au bord de la mer dans la matinée ; personne n'aurait conduit, pour la première fois, sur une route depuis si longtemps inutilisée, de nuit. La logique voulait donc que cette jeep se dirigeant vers le sud fût passée pendant qu'Erika explorait les rochers en quête de coquillages.

Ses occupants l'avaient-ils vue? Les empreintes ne fournissaient pas d'indication sur un arrêt suivi d'un départ. Il pouvait se risquer à conclure que leur retraite n'avait pas été découverte ; à moins d'un retour de la jeep, elle pourrait demeurer secrète.

Il réprima l'envie de rebrousser chemin. Si elle lui avait caché qu'elle savait, il ne ferait, en mentionnant la chose, qu'aggraver la réaction, si inattendue fût-elle, dont elle était capable. Et si, ce qui était improbable, elle n'avait pas connaissance du passage de la jeep, il ne gagnerait rien en le lui révélant. Pour le moment.

Il était inutile de rester plus longtemps à contempler ces empreintes. Il s'en détacha à regret pour s'enfoncer dans les fourrés qui aboutissaient à un bois de pins et de cyprès aux racines enfouies dans le sable.

— « Il faut que je te pose, » dit-il par-dessus son épaule, « donne-moi la main pour passer entre ces rochers. Nous arrivons bientôt. »

— « Peux pas. »

— « Tu ne peux pas? Pourquoi ça? »

— « Tu tiens ta canne à pêche dans cette main. »

Mr. Jimmon fit passer la canne dans son autre main, déjà encombrée par le couteau et le briquet et tendit les doigts à l'enfant. Jir — David Alonzo Jimmon junior — aurait vingt-trois ans maintenant.

La mer était déjà basse et continuait de se retirer. Entre les rochers spongieux, de l'écume clapotait ; le bruit, étouffé pour l'instant, deviendrait explosif à marée haute.

— « Tu vas t'asseoir ici, » dit-il, mettant son attirail en un endroit sûr, « et tu vas me regarder faire. »

Avec précaution, il avança sur le rivage rocheux jusqu'à un point avancé où, dans un mouvement alterné, l'eau se retirait avec un bruit de succion pour se précipiter ensuite sur des bancs de moules noires et ruisselantes. Un long ruban d'algue verte et gluante s'enflait et se rétrécissait comme de la laine humide. Mr. Jimmon choisit du regard un bel amoncellement de gros mollusques, se baissa pour les empoigner et tira dessus. Le Pacifique, furieux de cette impudence, se hâta de les recouvrir, mouillant le pêcheur jusqu'aux genoux. L'enfant éclata de rire.

Mr. Jimmon fit demi-tour et se munit de son couteau. Comme la vague suivante se retirait, il se mit à frapper, scier et hacher les fibres résistantes par lesquelles les moules adhéraient au rocher. Après s'être fait tremper plusieurs fois encore, il réussit, haletant, à s'emparer d'un bloc assez volumineux de moules agglutinées. Revenant sur ses pas, il ouvrit la plus grosse, coupa un morceau de chair orangée et molle et l'enfila soigneusement sur son hameçon. Il ajusta le flotteur et, s'avançant jusqu'au bord, lança le plus loin qu'il put sa ligne légèrement lestée. Le flotteur se mit à danser à trois ou quatre mètres devant lui.

Marchant à reculons jusqu'à l'endroit où l'enfant était occupé à jouer avec un crabe minuscule dans un trou de rocher, il déroula lentement sa ligne. Par petites secousses, le flotteur prenait du champ. Jetant un coup d'œil derrière lui, Mr. Jimmon se confirma dans sa conviction que ce lieu était invisible de n'importe quel point de la route.

Des courants tiraillaient avec humeur le bout de la canne, l'inclinant comme pour le faire saluer avec gravité, lui imprimant un mouvement de torsion, la tirant lentement vers le bas pour la laisser lentement remonter. Le degré de civilisation chez l'homme était inversement proportionnel à la préoccupation que lui causait la recherche de la nourriture. Pour lui, c'était une corvée qui durait toute la journée et qui était en rapport avec son existence même : il ne pouvait accomplir aucun acte qui ne se traduisît finalement en calories. Il y avait toujours un rapport étroit entre ce qu'il faisait et ce qu'il mangeait.

Pour les occupants de la jeep, le problème était immédiatement résolu ; la distance qui les séparait de l'homme à l'état sauvage qu'il était devenu se mesurait aisément si l'on considérait le peu de temps qu'ils devaient consacrer à se procurer leur nourriture. Ils étaient les chasseurs qui pouvaient découvrir le gibier et l'abattre tout en roulant ; ils étaient les seigneurs de la survie qui pouvaient trouver les dépôts de conserves encore intacts et se gaver de mets aussi rares et délicats que des tomates en boîtes ou du lait en poudre.

Soudain, une vive traction se fit sentir sur la canne ; le bout se courba, le flotteur plongea, émergea de nouveau et décrivit rapidement un arc de cercle. Mr. Jimmon tira suffisamment pour engager le fer de l'hameçon et commença à enrouler la ligne d'un mouvement uniforme. Cette lutte avec le poisson le stimulait un peu.

— « Un bar, » grogna-t-il avec satisfaction.

— « Oh ! Oh ! un gros poisson, » dit l'enfant, comme la ligne, enroulée jusqu'à ce que le flotteur vînt buter contre l'œilleton de la canne, lui passait au-dessus de la tête avec un grosse masse bigarrée grise et brune qui se tortillait à l'hameçon. Mr. Jimmon posa la canne d'un geste précis, détacha le poisson, le laissa se débattre sur le rocher, garnit de nouveau son hameçon, lança, donna du fil, coinça la canne entre ses genoux, saisit le poisson sous les ouïes, l'écailla malgré ses frétillements, le vida et le nettoya, coupa la tête et jeta les entrailles à l'eau.

— « Tu crois que tu pourrais en faire autant? »

— « Je ne veux pas. »

Mr. Jimmon prit un autre bar, un peu plus petit, et enfila ses deux prises sur le morceau de ficelle qu'il avait apporté. Puis il perdit son appât. La marée montait à présent ; le flotteur ne s'éloignait plus des rochers avec facilité, mais dansait en se maintenant à peu près à l'endroit où il avait été lancé.

— « Mais il faut que je prenne encore un poisson, » expliqua-t-il. « Un pour toi, un pour moi et un pour Erika. »

— « Je ne veux pas de poisson. Je veux rentrer à la maison. »

« La maison, » pensa Mr. Jimmon. « Voilà les aspirations de la génération montante. Il faudra que je fasse quelque chose pour améliorer la cabane. Les possesseurs de jeeps peuvent occuper les hôtels de luxe — toiles d'araignées et draps jaunis par le manque d'entretien y compris. Les hôtels qui, du moins, n'ont pas été contaminés par la radio-activité ou pris par d'autres possesseurs de jeeps. Quelle est la voie qui mène à la civilisation? »

— « Encore un autre et c'est tout, » dit-il.

La marée gagnait en rapidité. A contre cœur, il enroula sa ligne, enleva le flotteur, régla l'avançon pour pêcher au fond et lança une nouvelle fois. A défaut d'autre chose, il prendrait peut-être un petit *shovelnose,* dont la queue, bouillie, faisait un plat mangeable.

— « Plat mangeable? » répéta-t-il tout haut. « Ce que je peux en avoir assez du poisson. De tous les poissons. »

— « Qu'est-ce que tu dis, papa? »

— « Rien. Rien. »

Si la sacoche n'avait pas été cassée, il aurait apporté une ligne lestée d'un plomb plus lourd. Celle-ci était bien trop légère ; il la sentait rouler et s'agiter sur le fond avec chaque vague. (« L'appât probablement parti maintenant; devrais rebobiner et accrocher un morceau de cartilage. Les poissons en sont moins friands, mais ça tient mieux. »)

Il tourna lentement la manivelle de son moulinet ; la ligne se tendit. Avec mauvaise humeur, il redonna du mou, espérant que le reflux dégagerait l'hameçon, ou le plomb, accroché il ne savait dans quoi. Il laissa dérouler une bonne longueur de fil, puis se remit à bobiner doucement, sans à-coups. De nouveau la ligne se tendit.

L'envie de tirer dessus brusquement, d'en venir à bout en la cassant, était presque irrésistible, mais, comme pour les cartouches, la pensée que son stock de matériel fondait à vue d'œil l'incitait à une prudence extrême. (Les possesseurs de jeeps pouvaient se permettre d'être prodigues ; l'Esquimau solitaire était obligé de veiller à la conservation de ses biens irremplaçables.) S'il n'avait pas lancé de l'extrémité d'une presqu'île rocheuse, il aurait peut-être pu aller se placer du côté du large par rapport à sa ligne accrochée.

Une lame plus forte que les autres vint se briser sur le rocher et l'embrun lui piqua le visage. S'il ne parvenait pas à la décrocher bientôt, sa ligne resterait irrémédiablement prise. Ou bien elle se casserait par usure contre l'obstacle. Il donna largement du jeu encore une fois, dans l'espoir que l'énorme vague entraînerait le plomb en se retirant. Mais quand il enroula la ligne, elle se raidit de nouveau.

— « Encore une de fichue, » dit-il d'un ton lugubre. Il laissa dévider sa ligne une dernière fois, la regarda s'étaler mollement dans l'écume, rebobina contre le courant de reflux. La ligne tira sur la canne ; il amena à lui d'un coup sec. Puis il replia la ligne cassée, privée de son avançon, du plomb et de l'hameçon.

— « Viens, on rentre. »

Il ramassa son couteau, son briquet à silex, son flotteur, les deux bars et le bloc de moules. Cuites à l'étouffée, elles avaient assez de saveur.

— « Sur ton dos. Je veux rentrer sur ton dos. »

— « C'est bon, » dit Mr. Jimmon d'un ton las. « Grimpe. »

Quand il n'aurait plus de plombs pour lester sa ligne, il pourrait se servir des écrous de la voiture. Il en aurait pour toute sa vie s'il était capable de les dévisser ; ses lignes seraient usées bien avant. Il avait été prévoyant, mais il était évident qu'il n'avait pas encore prévu assez loin.

On pouvait presque s'abandonner à la croyance en quelque dessein malveillant. S'assurer l'irresponsabilité en rejetant causes et effets sur les épaules de démons ou de dieux. Ne plus être comptable de ses erreurs ni s'attendre à recevoir la récompense de ses traits d'intelligence. Le Seigneur est mon pasteur parce que j'ai une cervelle de brebis.

Il avança avec peine sur les rochers et le sable, l'enfant se faisant de plus en plus lourd et fatigant. Comme il arrivait à la route, il s'arrêta, méfiant, comme un chien aux aguets. Rien d'insolite ne frappa ses yeux ni ses oreilles. Une odeur subtile d'essence — était-ce son imagination? Les ornières parallèles fuyaient de part et d'autre, ininterrompues, intactes ; il n'y en avait pas d'autres. La voiture n'était pas revenue et aucune autre ne l'avait suivie.

En traversant de nouveau la chaussée, il regarda au loin vers le sud. Sauveur ou destructeur? Ignorer, c'est être en danger ; savoir, c'est pouvoir, comme le veut le vieux dicton. La présence des traces ne résolvait rien ; la preuve finale n'était pas faite qu'Erika ou lui eussent eu ou non raison. Mais quel que fût le caractère des occupants de la jeep, qu'ils fussent grossiers ou aimables, rustres ou raffinés, pour lui ils ne présageaient rien de bon. Ils représentaient une ligne d'évolution à laquelle il était complètement étranger.

Soudain, il se sentit moins abattu. L'homme de Cro-Magnon n'avait pas engendré l'homme moderne, tout compte fait. Il y avait la continuité de la vie et il y avait les impasses de l'évolution. Rien ne garantissait qu'à en juger par les normes qui comptaient en définitive, la jeep eût représenté la supériorité et lui l'infériorité. Ou plus précisément, l'aptitude et l'inaptitude. Demain, il travaillerait au barrage. Quand ce serait fini, il transformerait la cabane en une véritable maison. L'enfant avait quatre ans ; bientôt on pourrait lui apprendre à lire. De ce côté-là, il pouvait en remontrer à Erika.

Il avait été indolent, il le reconnaissait volontiers. Mais dorénavant les choses allaient changer. Peut-être avait-il eu besoin de l'émotion que lui avait causée la jeep pour lui redonner le goût de la lutte. L'obliger à apprendre à faire les choses pour lesquelles il ne se sentait pas de dispositions.

Il se montra plus encore que d'habitude soucieux de ne pas emprunter le sentier tracé par les passages répétés d'Erika. Une fois le barrage construit, il pourrait mettre en culture de petits espaces dégagés au milieu

du bois. Les graines avaient été endommagées, mais il pourrait encore se mettre à la recherche de plantes tombées à l'état sauvage et les réacclimater à force de soins.

Il s'était attendu à la venue de pillards et de ravisseurs ; c'était pour leur échapper qu'il avait tenu la limousine chargée et prête en cas de besoin. Mais n'était-il pas vrai qu'il avait également prévu, confusément peut-être, la jeep et la conception de la vie représentée par la jeep? Il n'avait pas construit d'abri souterrain monumental en béton ni essayé de se réfugier sur quelque île éloignée du Pacifique. Sa solution avait été la solution moyenne, raisonnable, celle qui convenait à un survivant et au prototype des survivants.

Avec le temps, la réserve et la méfiance réciproques qui s'étaient élevées entre lui et Erika ne finiraient-elles pas par disparaître? Qu'ils fussent homme et femme était de beaucoup moins important que le fait qu'ils étaient père et fille.

Elle n'était pas dehors et il n'y avait pas de feu.

— « Erika ! » appela-t-il, espérant qu'elle avait déjà réparé la sacoche. « Erika ! »

— « Erika ! » fit l'enfant comme un écho.

Mr. Jimmon l'aida à descendre de sur son dos et posa le poisson et les moules à côté du foyer. Il posa ensuite sa canne à pêche au bord du ruisseau et, déroulant toute la longueur de la ligne qui avait été mouillée, il frotta soigneusement le fil à l'eau douce pour en faire partir toute trace de sel. Puis il l'étendit sur les buissons pour la faire sécher. Ce ne fut qu'ensuite qu'il entra dans la hutte.

— « Erika? »

Il prit une poignée de mousse sèche gardée en réserve et revint vers le foyer. Insouciance de sa part de s'en aller ainsi, sachant pourtant par expérience tout le temps qu'il fallait pour rallumer un feu. A la quatrième tentative, l'étincelle jaillie du briquet à silex fit flamber un filament de mousse ; il souffla vivement dessus pour obtenir une flamme qu'il alimenta ensuite lentement avec des aiguilles de pins bien sèches. Pas trop laborieux pour une fois.

Quand le feu fut bien pris, il ajouta quelques brindilles et posa dessus trois branches de moyennes grosseur. Il puisa une petite quantité d'eau dans la bouilloire, de quoi en remplir le fond, et il y jeta les moules. Puis il disposa les deux poissons près du feu, aussi près qu'il était possible pour qu'ils cuisent sans se calciner.

— « Le retour du chasseur, » murmura-t-il, rentrant dans la cabane.

La montre d'Erika n'était pas à sa place habituelle. Pourquoi diable l'aurait-elle...? La sacoche gisait à terre ; elle n'était pas raccommodée.

L'enfant vint près de lui.

— « J'ai faim maintenant. Où est Erika ? »

— « Dans un instant, » répondit-il. « Dans un instant. »

— « J'ai faim, » répéta l'enfant.

A regret, Mr. Jimmon explora les lieux. La carabine et le fusil de chasse étaient intacts, dans leur niche respective. L'autre canne à pêche était là aussi, chose qu'aucun voleur n'aurait négligé d'emporter. Et les deux arcs en acier. Il hésita avant de poursuivre ses recherches.

Le revolver n'était plus dans sa cachette. Et les trois boîtes de balles dissimulées en trois endroits différents avaient été vidées. Il n'y avait pas de doute possible. En réalité il n'y en avait jamais eu. Devoir. La pitié dans sa voix, sous l'exaltation. Cruauté, insensibilité.

Mr. Jimmon s'adressa à l'enfant d'une voix douce :

— « Viens, Eric. Il y a un poisson pour toi et un pour moi ; quand on les aura mangés, les moules seront cuites. »

C'était la première fois, autant qu'il se souvînt, qu'il l'appelait par son nom ou même que son nom lui venait à l'esprit quand il pensait à lui. Besoin d'œufs et de légumes ; couvertures chaudes la nuit.

— « Où est Erika ? Je veux Erika. »

— « J'ai peur qu'Erika ne soit partie pour longtemps, » dit Mr. Jimmon d'un ton apaisant. « Partie à la recherche de quelque chose. Il faudra qu'on se débrouille de notre mieux sans elle, toi et moi. Viens, Eric, mange ton poisson. Demain nous irons chercher des œufs de mouettes. Et il y a peut-être des mûres pas trop loin. »

Mr. Jimmon considéra son poisson avec une moue de dégoût. Sa dent avait commencé à lui faire mal. Terriblement mal.



ENVOI DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés antérieurement, nous rappelons que nous sommes actuellement **dans l'impossibilité absolue** d'en examiner d'autres en vue d'une publication ultérieure. Nous prions donc nos lecteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de vouloir bien s'abstenir de tout envoi jusqu'à nouvel avis.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre aux auteurs qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Plusieurs lecteurs nous adressent aussi leurs manuscrits en nous demandant de vouloir bien leur en faire la critique et les conseiller. Malgré toute notre bonne volonté, il nous est malheureusement impossible de déférer à ce désir devant la multiplicité des envois.

Rêver un homme

par ALAIN DORÉMIEUX

Vous avez pu lire dans le passé les premiers récits d'Alain Dorémieux dans « Fiction » (1). *Depuis, nous lui avons confié ici la rubrique des livres fantastiques, qu'il tient avec une dose d'enthousiasme rafraîchissante... même si cet enthousiasme implique parfois des partis pris! (Mais il déclare ne concevoir d'autre critique que* 100 % *subjective...) Cependant la critique ne lui fait pas oublier son goût essentiel : celui d'écrire des histoires — fantastiques de préférence. Celle que vous allez lire aujourd'hui est néanmoins d'un tout autre caractère que les précédentes signées de lui (contes fantastiques à la technique assez hallucinatoire). C'est en effet, mis à part* « Le crâne » *qui ne rentrait qu'accessoirement dans cette catégorie, son premier essai dans la « science-fiction ».*

La genèse en est assez particulière et participe des inattendus de la création littéraire. Alain Dorémieux avait en tête l'idée entre autres de deux récits, fort différents : l'un mettant en scène une fillette dont tous les désirs engendreraient la réalité : l'autre étudiant une psychologie « martienne » irréductible à celle des hommes. Ces sujets restaient à l'état de projets vagues : manque d'inspiration! D'autre part, il s'exerçait un jour à une tentative qui l'amusait : faire un pastiche de Bradbury. Il avait donc commencé par jeu une histoire dans le style « Chroniques Martiennes », *avec comme héroïne une habitante de Mars — et s'aperçut soudain qu'il se prenait au jeu en question et s'intéressait à son personnage! De là à utiliser son idée d'introspection d'une psychologie non-humaine, il n'y avait qu'un pas. Il fallait ensuite une trame... et ce fut l'autre thème latent qui s'y prêta : après tout, pourquoi ne pas donner aux Martiens la faculté de créer la réalité sur le modèle de leurs désirs?... Ainsi naquit l'histoire.*

Ces détails servent à expliquer la tournure de celle-ci. Car Alain Dorémieux avoue sincèrement qu'il s'est trouvé incapable à la réflexion de renoncer à l'ambiance « bradburyenne » qu'il avait originellement établie. Impossible à son avis d'essayer simplement d'inventer une autre *planète Mars que celle codifiée une fois pour toutes par Bradbury! Il a donc écrit sa nouvelle un peu comme une gageure : faire quelque chose d'original sur des données traditionnelles. Ces données, qui sont bien fidèles à l'esprit de l'écrivain américain, se retrouvent facilement dans le contexte (surtout au cours des premiers paragraphes du récit, qui correspondent, un peu remaniés, au pastiche primitif). Quant à l'originalité, elle est évidente : c'est là une « chronique martienne » considérée entièrement* du point de vue martien *(chose que Bradbury*

(1) Voir n° 6 : « *Le chemin sur la route* » ; n° 14 : « *Le crâne* » ; n° 17 : « *Le ballet* ».

n'a faite que deux fois à notre connaissance, et d'une tout autre façon qu'Alain Dorémieux). Et ce point de vue a poussé l'auteur à concevoir un univers mental très particulier, prétexte à une intrigue mi-fantaisiste mi-moralisatrice (avec un grain de sel philosophique), le tout poussé à des extrémités assez surprenantes, absurdes, mais logiques si l'on s'en tient au postulat initial.

Le résultat est une histoire insolite et un peu déroutante, dans la lignée de Bradbury, certes, mais en même temps très personnelle, car l'auteur a pris soin d'adapter les éléments extérieurs dont il a pu s'inspirer, en y mêlant suffisamment d'inédit pour réduire cette parenté à un lointain cousinage. En définitive, c'est de la « science-fiction » bien peu... orthodoxe, ce qu'on pouvait attendre d'un « non-scientifique » comme Alain Dorémieux! Mais c'est en tout cas une description curieuse des fonctions de la pensée qui serait à la nôtre ce que la géométrie non euclidienne est à celle des manuels : la pensée créatrice. On pourrait lui fournir comme exergue ces phrases de Lewis Carroll dans « De l'autre côté du miroir » : « Si le roi s'éveillait, vous vous éteindriez. Exactement comme une chandelle! Car vous n'êtes qu'une espèce de chose dans son rêve. »



A Ray Bradbury, évidemment.

C'ÉTAIT la floraison rouge du printemps de Mars. Les arbres à épices penchaient au-dessus des canaux d'ambre les guirlandes jaunes de leurs branches. Dans les plaines ocre, les fleurs sauvages s'agrippaient au sol minéral, gonflaient et boursouflaient leurs tiges, libéraient le cœur triangulaire de leurs corolles dentelées. A la limite des plaines où commençait le désert, le sable orange se soulevait en nuages dont les tourbillons s'élargissaient comme une brume pourpre, dans le vent tiède et desséchant qui soufflait depuis les lointaines cités mortes. Les nuages de sable parcouraient le ciel en l'obscurcissant comme les invasions des insectes aux ailes vertes et crissantes. Et le désert se craquelait lentement sous les flammes perpendiculaires du soleil, sa surface balayée de frémissements légers et de friselis.

Plus loin vers le sud, les nuages enveloppaient les frontons des cités mortes et les entouraient de gaze rose et mouvante, déposant dans les interstices polis des pierres leurs milliers de parcelles de cristaux et de silice. Le soleil, à son déclin, allumait de feux ondulants les façades incrustées de tous les diamants du sable, comme de gigantesques écailles phosphorescentes. Le lichen rouge se rivait aux bas-reliefs et aux colonnes des temples écroulés, et seules vivaient encore les tours d'harmonie, dont les conduits acoustiques vibrants, sensibles au moindre

déplacement d'air, envoyaient se perdre aux quatre directions de l'espace leurs sons de verre filé aux modulations intermittentes, que nul écho ne recueillait.

Lornah la jeune fille martienne sortit de sa maison de fibres transparentes édifiée au bord du désert. C'était le soir, l'heure où le soleil faisait scintiller l'or immobile des canaux, sous les voûtes entrelacées des feuillages. Face au couchant, les deux lunes de Mars montaient rondes et claires dans le ciel de jade. Le vent du désert se calmait, levant à l'horizon une dernière langue de sable qui retomba comme une pluie de cendres roses.

Lornah fuyait sa maison musicale aux terrasses orientables et aux murs de cristal qui s'ouvraient comme des baies. Elle fuyait la confusion de la salle de pensée où les caquetages insupportables de sa mère et de ses sœurs cliquetaient dans sa tête, perturbant l'équilibre de ses connexions cérébrales. Leurs circuits mentaux n'étaient pas accordés au sien ; elle n'avait jamais pu s'y accoutumer. Les entendre penser toutes à la fois lui causait un immense désordre d'esprit. Il n'y avait qu'avec son père qu'elle pouvait penser harmonieusement. Tous deux avaient ensemble de longues conversations exquises dans la salle de délassement, installés au fond des niches malléables s'adaptant à votre corps, au creux des murs dont la surface bombée absorbait les ondes mentales parasites.

Elle s'éloigna sur les mousses artificielles aux spores élastiques, entre les haies de fleurs géantes suractivées par les prismes qui filtraient les impulsions de la pensée. La maison derrière elle la poursuivait des vibrations atmosphériques produites par ses machines en sous-sol, tandis que lentement, insensiblement, ses surfaces amovibles s'inclinaient, tournaient sur leur axe, décrivaient leurs orbites de rotation pour mieux recevoir, capter et réfracter les rayons allongés du soleil. Lornah atteignit la clôture de verre du jardin et, d'une distraite concentration de pensée, en dissocia la substance l'espace d'un instant, pour la traverser à son état fluide.

Elle voulait être seule, rêver à son aise des objets et des êtres. Il n'y avait pas longtemps qu'elle pouvait rêver des êtres vivants. Sa mère assurait jusqu'ici qu'elle était trop jeune. Lornah comptait treize printemps martiens, c'est-à-dire que son adolescence venait juste d'être révolue. Elle avait appris depuis des années à rêver les choses qu'elle désirait. Elle étonnait même son père qui l'avait déclarée exceptionnellement douée pour son âge. Mais sa mère était mécontente, disant qu'elle rêvait trop et que cela pouvait nuire à sa santé cérébrale. Lornah avait toujours soupçonné sa mère de ne pas savoir très bien rêver.

En marchant, elle cueillit un fruit à un arbre à baies et le mangea — c'était plus amusant et moins banal que de rêver l'arbre et le fruit. Sa chair sucrée et douce lui fit plaisir. Les ondes perturbatrices issues de la maison, maintenant, ne lui arrivaient plus. Lornah élargit les yeux, ce qui était sa façon de sourire. Elle rêva un oiseau. Elle le rêva petit, soyeux, beau, le modela avec un soin infini qui ressemblait

à de l'amour, façonna mentalement ses formes effilées, lui donna un plumage bleu, une gorge blanche et une huppe, caressa en esprit son encolure qui luisait avec un éclat métallique — et desserra ses doigts joints sur le petit être duveteux et tiède, qui s'ébrouait dans ses paumes comme au sortir de l'œuf, en lissant ses plumes lustrées. Lornah souffla dans ses mains et l'oiseau s'envola. Il était le plus réussi qu'elle eût encore rêvé, et elle en fut satisfaite.

Ensuite, elle rêva au lézard, qui la regarda avec de petits yeux gris qui clignaient, puis une fleur à l'odeur différente de toutes les autres. Quand elle eut fait cela, elle s'ennuya. Elle voulait rêver quelque chose de très difficile, depuis longtemps, quelque chose d'extraordinaire. Elle voulait rêver un homme. Mais elle savait que c'était impossible. On ne rêve pas un homme. Quelquefois un fantôme d'homme, une ombre d'homme vous apparaît quand on essaie de toutes ses forces d'en évoquer la présence, mais on ne peut rêver un homme *vivant*.

La mère et les sœurs de Lornah la raillaient quand elle leur communiquait son désir. Elles fronçaient leur nez et lui envoyaient de fausses pensées pour se moquer d'elle. Son père lui-même manifestait son déplaisir en fermant l'un de ses yeux et en barrant à Lornah l'accès de son esprit...

Rêver un homme ! Comment parvenir à rêver un homme ?

Lornah essaya une fois de plus. Elle *vit* l'homme qu'elle voulait concevoir, se le représenta intensément, l'édifia bribe à bribe, mais il n'y eut rien auprès d'elle qu'une légère variation de la lumière, un imperceptible frissonnement de l'air, une vague vapeur sans contours qui flotta et s'éparpilla aussitôt. Lornah acceptait d'avance son échec. Elle continua de marcher, goûta en les détaillant les odeurs composites qui émanaient des prairies de fleurs grenat, s'attarda à percevoir les volutes linéaires que traçait le chant suraigu d'un oiseau dans l'air, écouta le tressaillement doré du désert qui s'allongeait, là-bas, jusqu'aux...

...Et soudain, ce fut un éclair de douleur mentale, éparpillé en de multiples fragments simultanés qui la traversèrent, une étincelle pourpre qui retentit dans son cerveau en échos prolongés : elle reconnut cette désagrégation fugitive, cette *dispersion* physique creusant en elle des tourbillons... Puis tout fut aussitôt achevé. Elle venait de subir le processus de l'Acquisition. Le déclic avait joué : elle possédait désormais une connaissance nouvelle, jamais expérimentée dans le passé, infusée en elle dans sa totalité, par l'éveil immédiat d'un circuit cérébral auparavant en sommeil et brusquement connecté.

Les Acquisitions étaient un phénomène assez rare. Beaucoup des semblables de Lornah n'en bénéficiaient jamais, surtout lors de la jeunesse, mais Lornah n'était pas comme les autres : elle avait des dons exceptionnels, ainsi que son père le jugeait. Les Acquisitions concernaient toujours, soit des connaissances nouvelles, soit de nouveaux talents, des perfectionnements, des variations inédites des dons normaux et courants. Les Grands Penseurs, les Constructeurs Mentaux,

les Inventeurs de Lois, tous les grands esprits des anciens âges de la planète avaient connu les illuminations fulgurantes des Acquisitions, à un moment ou l'autre de leur existence...

Ce n'était pas la première Acquisition de Lornah, mais les siennes ne lui avaient apporté jusqu'ici que de *petites* connaissances : une meilleure mise au point du huitième sens ou la faculté de toucher du doigt ses souvenirs en les revivant. Mais cette fois, une connaissance immense doublée du plus passionnant, du plus désiré des pouvoirs, avait éclos en elle. Elle *savait*. Elle possédait désormais le plan, la trame sur laquelle bâtir l'impossible rêve. Elle savait comment rêver *vraiment* un homme.

Il suffisait de rêver un *autre* homme.

*
* *

Lornah n'avait jamais imaginé d'autre homme que ceux de sa race. Elle n'avait jamais eu l'idée d'en envisager seulement la possibilité. A présent, sa pensée douée de plasticité illimitée s'adaptait instantanément au concept nouveau qui venait d'y naître ; ses cellules cérébrales, organisées et sélectives, le classèrent, l'emmagasinèrent, en analysèrent toutes les implications ; ses relais nerveux en retransmirent la définition à chaque parcelle de son corps. Elle *sentit* l'homme inconnu par son corps, par ses membres, par ses doigts ; elle le captait, le devinait, déterminait son existence encore indéfinie et virtuelle. Elle l'inventait en le recréant sur le schéma dont l'informait au fur et à mesure son cerveau.

Elle le posséda. Il passa du rang d'idée à celui d'entité. Elle connut chacune de ses propriétés constitutives, éprouva chaque fibre de son être. Elle le considéra : il fut comme à portée de sa main, prêt à basculer dans le concret et à s'épanouir. En même temps, les ondes de sa pensée se transportaient à distance et localisaient un endroit précis, au loin dans le désert, à la lisière d'une des cités mortes. Elle sut que cet endroit était inhérent à la projection de son rêve. Elle sut qu'il lui fallait s'y rendre pour le rencontrer venu au monde.

Elle rêva un sablonef. Elle aurait pu se rêver directement parvenue là-bas, mais elle eut risqué une déviation ; elle ne contrôlait pas encore avec assez d'exactitude ses impulsions de translation. Elle rêva donc un sablonef, en parachevant sa structure, en polissant ses contours. Le sablonef brilla dans la lumière rose du soir. Puis elle déphasa son esprit, afin de le mettre en repos après l'activité qu'il avait subi.

Le sablonef glissa doucement dans le vent maintenant imperceptible. Le plus léger souffle le propulsait quand sa voilure était déployée. Lornah laissa fuir derrière elle la limite des plaines habitées. Les ondulations rectilignes du sable déroulèrent à ses côtés leurs scintillements de mica. Le sablonef buvait sans bruit la surface poncée du désert. Lornah sortit de sa léthargie consciente quand les tours avancées de la cité morte qui était son but se levèrent à l'horizon, tout contre le soleil. Elle fut alors rejointe par les vibrations sonores évadées de la tour d'harmonie, qu'elle sentit passer en ondoyant au-dessus d'elle. La cité se rapprochait. Les

squelettes des édifices et des temples se profilèrent sur le ciel et s'élargirent. Lornah abandonna le sablonef en bordure de la ville et attendit de voir l'homme étranger.

*
* *

Il vint à elle, surgi de derrière les ruines étagées d'une tour. Elle le contempla de loin, le flux de son sang se ralentissant dans son corps. Il était la réalisation de l'impossible rêve.

C'était un homme singulier. Il était plus grand que ceux de sa race. Elle vit, comme il s'approchait, sa peau si claire, ses yeux extraordinaires et bleus, ses cheveux couleur de feuille morte. Il était un rêve si beau qu'elle eut presque envie de le réintégrer — de le faire revenir en elle.

Il s'arrêta dans la clarté fauve du soleil couchant. Elle continua de le regarder...

L'homme dit : « Hello. »

— « Hello, » dit Lornah.

— « Ça alors ! » fit-il. « Vous parlez anglais? »

— « Oh ! je suppose que non. Et vous? »

— « J'y suis ! » Il se frappa le front. « Evidemment. Télépathie. Depuis le temps qu'ils le disaient, avec leurs histoires de « science-fiction »... Mais vous ne saisiriez pas. »

— « Vous dites : *télépathie* ? »

— « Ouais. Télépathie, ondes mentales, transmission de pensée, quoi ! »

— « Forcément. Et alors? »

— « C'est tout. Vous êtes une Martienne, donc vous êtes télépathe. »

— « Ne le seriez-vous pas? »

— « Bon Dieu, non ! Nous autres, on n'est pas des cinglés. »

L'homme pensait bizarrement. Lornah ne put coordonner les éléments qu'elle puisait en lui. Elle ne rencontrait en sondant son cerveau qu'un magma de sensations confuses, à un stade primitif, animal, tourbillonnant autour d'une étincelle d'intelligence aux ondes divergentes. Une étoile au faible éclat perdue au fond d'un ciel noir...

Elle se dit qu'après tout ce rêve-là n'était peut-être pas aussi réussi qu'il le paraissait. C'était là le risque pour une première fois.

Cependant, superposant l'image mentale reçue de l'homme au schéma de synthèse nouvellement inculqué en elle, elle obtint une coïncidence des deux définitions. Le rêve satisfaisait donc bien aux normes. Un autre homme ne pouvait qu'être *différent*. Il était seulement désagréable qu'il fût si peu évolué.

— « Dites donc, » fit l'homme, « il n'y a pas grand monde par ici. »

— « C'est normal : les gens sont morts. »

— « Morts? Alors, vous êtes la seule...? »

Elle ferma un œil dans son déplaisir. L'homme avait une vie mentale vraiment arriérée.

— « Non, bien sûr. Là-bas il y a les plaines habitées. »

— « Et ici... ? »

— « C'est une des cités mortes. »

Il laissa échapper un petit son curieux comme un oiseau.

— « Mais enfin, quoi... ça ne vous *étonne* pas de me voir?... »

Lornah fouilla dans le cerveau de l'homme, en quête d'une documentation sur le concept étranger *d'étonnement*. Ce qu'elle trouva ne la renseigna qu'imparfaitement : un mélange obscur de restrictions, de contradictions, d'incohérences, au sein de circuits mentaux inadaptés.

— « Je suis *venue* jusqu'ici pour vous voir, » émit-elle simplement.

— « Hein? Quoi? »

— « Je suis venue puisque c'est ici que vous deviez vous intégrer. » (Encore cet « étonnement » extraordinaire, mais directement ressenti par l'homme maintenant.)

— « Vous voulez dire que... que vous saviez que vous alliez me trouver ici? »

— « Certainement, puisque je vous ai rêvé. »

— « Je viens à l'instant d'arriver! »

— « En effet, je vous ai rêvé il y a un instant. »

— « Télescopes. Radars. Détecté ma fusée... »

— « Je ne sais de quoi vous parlez, votre esprit fait barrage. Mais je viens de vous rêver, vous dis-je. Je viens de vous amener à la vie. »

— « Ouais, ça va. Très rigolo. »

— « Vous êtes le premier homme jamais rêvé, comprenez-vous? Je suis la première à avoir intégré un tel rêve. »

— « Une idée fixe. Je pensais bien que les Martiens ne pouvaient pas être comme tout le monde. Mais, ni télescopes ni radars. Trop primitifs... Coïncidence, juste pour mon arrivée. »

— « Vous ne me suivez pas. Vous êtes mon rêve. Vous êtes *un autre homme.* »

L'homme découvrit ses dents en faisant des bruits de bouche.

— « Ça... et comment, ma petite! Je suis un *Terrien!*

— « Un Terrien? »

— « Oui. Un habitant de la Terre. »

Lornah attrapa au vol l'image d'un endroit où des êtres couraient sans but, comme des insectes fous. Des êtres pareils à son homme rêvé, avec cette même bizarre peau pâle. Ainsi, malgré sa pensée incohérente, l'homme s'était matérialisé avec en lui un instinct de race artificiel, le sentiment d'appartenir à un ordre donné de la nature. Il avait des souvenirs et même une sorte de bizarre mémoire pseudo-collective, comme s'il y avait eu *réellement* quelque part de ses congénères. Rien de comparable bien sûr à l'organisation mémorielle constructrice du cerveau de Lornah et de ses semblables ; mais des souvenirs à l'état rudimentaire, purement éidétiques, et entremêlés confusément, se brouillant à force de se superposer. Manque total de sélectivité.

Il fallait mesurer jusqu'à quel point était développée cette illusion de mémoire, cette réserve de faux souvenirs.

— « Parlez-moi de la Terre, » fit-elle.

L'homme agita les bras.

— « Quoi, une sacrée planète, la Terre! Troisième du système solaire, ça te dit quelque chose? Et c'est moi le pilote de la première fusée martienne. Jusqu'ici, on n'avait été que dans la Lune, et puis on s'est perfectionné. Je suis tout seul pour commencer. Pas assez de carburant pour un astronef, juste une fusée monoplace. Simple mission de reconnaissance. Prendre des photos, analyser l'air, le sol et tout le bastringue. Mais les autres viendront. Ils viendront de plus en plus nombreux. Nous entrons dans l'ère de la colonisation de Mars. Aujourd'hui, 9 février 1999. Ils arriveront tous sur Mars, poupée. Ils s'installeront et ils bâtiront des villes. Et après, d'autres iront encore ailleurs, encore plus loin. Et les tiens, kaput, ma jolie ; ou bien peut-être qu'ils serviront de domestiques aux colons. S'ils sont tous comme toi, on dirait que vous n'êtes pas très fortiches. Fusées, énergie nucléaire, est-ce que vous savez ce que c'est, hein? L'homme sera le maître de l'espace. Il partira à la conquête des étoiles... Vrai, j'ai l'air d'être tombé chez les sauvages. Ces vieux trucs croûlants, ces sculptures à la gomme... Où sont vos usines, vos centrales atomiques, vos chambres d'énergie? Zéro pour la question. Les savants l'avaient bien dit. Pas d'autre civilisation égale à la nôtre, calcul des probabilités.Mais je te parle hébreu...

» La Terre, tu dis? Une chouette planète, une vraie. Pas cette espèce de sable rouge qui n'en finit pas sous un ciel vert. Et des vraies villes avec des vrais gratte-ciel, pas comme ces bicoques en dentelles et en courants d'air. Du solide, du béton, du ciment armé. Qu'est-ce qui vous sert d'architectes ?... Mais dans quelques années, ça aura changé. New New York, New Washington et Mars City. Et alors, tu en auras plein la vue, ma petite. Ça, ce seront des villes ! Moi, je viens de Kilkenny, Massachusetts. Je m'appelle Sam Bilder et je suis citoyen américain. Et toi, tu as quelque chose qui ressemble à un nom? »

— « Je suis Lornah... »

— « Eh bien, à toi. Vas-y. Parle-moi un peu de Mars! »

De l'enchevêtrement mental qui avait dicté les paroles de l'homme, Lornah avait retenu un détail précis. « Mars », dans son esprit, désignait le monde — son monde à elle. Le reste, ce déluge fumeux de concepts, la déconcertait au point de lui inspirer un mécontentement croissant. Non, cet être, cet homme qu'elle avait rêvé, n'était pas — ne pouvait pas être — une créature *raisonnable*. Sa pensée était livrée à un trop grand désordre, une trop grande inharmonie. Il fallait se rendre à la réalité : cette première tentative n'était qu'une ébauche, le rêve était à refaire.

Elle essaya de contacter les cellules sensibles que pouvait comporter son cerveau, de s'adresser directement à celles-ci.

— « Tu ignores la beauté de ce monde? Ne sais-tu pas voir et entendre? Comprendre la voix du sol, deviner la vie des pierres, observer les gestes des fleurs? Ici, le monde est beauté, car la vie est beauté. Et tout ce qui a été vie ne meurt jamais. Les cités mortes vivent d'avoir

autrefois vécu. Leurs habitants en poussière continuent à vivre à travers les vivants d'aujourd'hui. La pensée vit indestructible et se transmet de cerveau à cerveau comme les étincelles diverses de la flamme unique. Le temps est un. Le passé est toujours présent, le futur éternellement créé. Le temps est vie. La vie est source de lumière comme la pensée. Et la lumière éclaire le monde et lui donne la chaleur. Et la chaleur est ce qui fait naître et renaître la vie. »

— « Je ne comprends rien à ton charabia. Parle-moi de Mars, des habitants, des coutumes. Où êtes-vous? Que faites-vous? Comment vivez-vous? »

— « Je croyais te l'avoir expliqué. Notre vie est notre pensée et notre pensée, notre vie. »

— « Est-ce que vous êtes nombreux? Etes-vous en clans, en tribus, en villes? »

— « Il y a eu des villes comme celle-ci, autrefois, quand les hommes n'avaient pas encore appris à rêver. Maintenant nous vivons où il nous plaît. Nous respirons l'air, nous jouissons des couleurs, des odeurs et des bruits de la terre. Et nous pensons. Nous rêvons des choses. Nous les rêvons de plus en plus belles, de plus en plus parfaites. Nous sommes nés pour penser et pour conformer le monde à notre pensée. Mais la pensée qui meut le monde est aussi la même que la nôtre. Il n'y a qu'une seule pensée, tout ce qui vit en est une émanation. Et tout est vie.

» Notre vie est donc identique à celle du monde. En chaque chose et en chaque être coule le même flux vital. Et rêver une chose, c'est *concevoir* cette harmonie totale entre le monde et nous, réaliser si parfaitement cette unité que la vie vient elle-même à notre portée. Il suffit de prendre conscience que cette vie est en nous et de l'extérioriser. Ainsi rêvons-nous. Ainsi t'ai-je rêvé. »

— « O. K., O. K. C'est assez comme ça. Viens plutôt voir la fusée... ça t'en bouchera un coin. »

— « Fusée? »

— « Ouais. C'est avec ça que je suis arrivé ici, figure-toi. Elle s'est posée là-bas, de l'autre côté de ta sacrée bon Dieu de ville. »

— « Mais tu n'es pas *arrivé* ici. Tu viens de t'y intégrer ! »

— « Ecoute, poupée. Finies les foutaises. Tu m'amuses, mais il y a des limites. Je te dis que je viens d'une autre planète — un autre monde, tu comprends? — je viens de la Terre. Là, très loin, dans le ciel. Les Terriens envoient des fusées sur les autres mondes comme le tien. Et je suis venu avec la première fusée martienne. Il y a cinq ans que ce projet a été lancé, deux ans qu'on fait des essais avec la fusée. Je suis parti il y a trois mois, en novembre 1998. Trois mois que je voyage à travers l'espace pour arriver sur ta planète à la noix. Tu entends? Des tas de jours et de nuits là où il n'y a ni jour ni nuit. Enfermé à tourner en rond comme un écureuil dans une cage — tu sais ce que c'est qu'un écureuil? A croire crever d'ennui. Avec rien que le vide aux alentours, et la Terre derrière moi comme un ballon de foot-

ball, et qui rapetissait — une balle de tennis, une balle de ping-pong — plus j'approchais d'ici. Trois mois sans personne à voir, à toucher, à qui parler sinon dans un micro. Trois mois à bouffer des tablettes et des pilules. Une vraie sinécure ! Et j'arrive ici, et tout ce que je trouve, c'est une fille martienne aux cheveux bleus et à la peau orange qui me tient des discours comme à l'école, et qui n'a même pas l'air de comprendre ce que j'ai fait ni ce que je suis ni d'où je viens ! Dis-moi au moins où sont les autres, mène-moi à eux. Il doit bien y avoir un chef quelconque. Que je puisse m'expliquer s'il le faut. Après tout, je ne viens pas en ennemi. Mais de là à cette réception de loufoques ! »

Les cheveux bleu acier de Lornah se hérissèrent. La peau jaune safran de son visage se plissa. Ses yeux pareils à des soucoupes d'or bruni se rétrécirent et contemplèrent l'homme.

— « Ecoute-moi. Tu n'es défini que dans le présent. Tu n'as pas de passé. Il n'y a que quelques instants que tu existes ici. Tu ne comprends donc pas ? Tu ne comprends pas que tu es une *vue de l'esprit* ? »

L'homme fit entendre de nouveau ses bruits de bouche en montrant ses dents. Lornah leva le bras.

« Tu es un rêve manqué. Tu ressembles à un arbre tordu. Tu ne vaux pas ton existence... »

Sa pensée devint froide comme du métal, dure comme de la pierre ; elle s'aiguisa, se concentra en un seul courant d'ondes tranchant comme un fil. Ce courant se projeta en avant, vint épouser l'existence de l'homme, se resserrer autour de cette existence, se confondre avec elle...

« Tu ne peux continuer à vivre, » dit encore Lornah. « Je dois t'annuler. Tu vas retourner dans ma pensée ; je vais te réintégrer. »

L'homme remua vers elle. Le temps d'un éclair, sa pensée resta en suspens au bord du rêve, prête à l'anéantir. Elle vit la figure pâle de l'homme, ses mains dressées. Puis l'équilibre bascula, la pensée referma son cercle sur l'existence de l'homme, elle absorba celle-ci comme le sable l'eau, elle se l'appropria.

L'homme disparut.

*
* *

Lornah le ramena doucement dans son esprit, l'y enfouit comme au milieu d'un cocon. Il fut là, rentré en elle à l'état de rêve interne, revenu au rang de simple concept. Elle le posséda de nouveau dans son essence, et non en tant que cette imparfaite apparence individuelle. Il reposa au fond d'elle.

Le soleil disparaissait à l'horizon, prolongeant une dernière coulée de rayons qui fit reluire la surface vitrifiée du désert. La silhouette solitaire de la jeune fille martienne, debout au seuil d'une cité morte, se gravait sur le ciel nébuleux. Vers les plaines, les deux lunes d'argent poursuivaient leur course immobile.

Lornah fit le tour de la ville sans savoir ce qu'elle cherchait — peut-être l'imaginaire « fusée » décrite par l'homme et qui bien entendu ne pouvait se trouver là.

Il faisait sombre quand son sablonef se retrouva au bord des plaines. Elle descendit et demeura, écoutant la nuit.

Ce rêve était si extraordinaire.

Elle savait qu'elle le recommencerait. Autant qu'il le faudrait. Et peut-être alors l'inculquerait-elle à ceux de sa race.

Elle ignorait encore quand, mais elle lui redonnerait la vie.

De nouveau, elle rêverait un homme — *des hommes.*

Une autre fois.

Un autre jour...

. . . .

Très loin dans l'espace, des radios branchées sur le ciel se taisaient.

Dans le désert de White Sands, la seconde fusée martienne prit son essor.

Ce dont Lornah ne se doutait pas, c'est qu'à force — depuis des années martiennes! — de désirer rêver un homme, elle avait... mis en branle la conquête interplanétaire! Joli sujet de conte de fées et de « science-fiction » poétique : l'homme partant à la conquête du ciel pour se conformer *aux désirs lointains d'une petite fille d'un autre monde.*

On pourrait penser que l'auteur est allé trop loin en admettant que Lornah puisse supprimer *le Terrien. Il a été simplement au bout de son idée : la corrélation entre la pensée de Lornah et l'existence* sur le plan martien *des humains ; ladite existence est strictement* conditionnée *par l'activité de cette pensée. « Si le roi s'éveillait, » écrit Lewis Carroll, « vous vous éteindriez. » « Si Lornah vous annulait... » paraphrase Alain Dorémieux. Et si Lornah ressent finalement la première impulsion cérébrale qui lui fera rêver d'autres hommes, cette impulsion coïncide avec le départ d'une nouvelle fusée!*

Les robots meurent aussi

(*The bone that seeks*)

par JOHN ANTHONY

Aucun de nos lecteurs n'a certainement oublié « L'hypnoglyphe *», la singulière et fascinante histoire qui fut la première dans «* Fiction *», de John Anthony* (1). *L'auteur, qui est en même temps poète, éditeur et professeur (avec éclectisme), n'écrit que rarement dans le domaine de la « science-fiction », mais il le fait de façon mémorable. Voici «* Les robots meurent aussi *», qui vous le fera retrouver. C'est une nouvelle qui nous prend de court et nous laisse incapables de la caractériser. Simplement dirons-nous qu'elle ne ressemble à aucune des histoires de S. F. que nous ayons jamais lues, ni vous non plus (et qu'elle ne pouvait effectivement avoir été conçue que par un poète). Elle risquera peut-être de laisser certains insensibles, mais nous savons que d'autres comme nous ne pourront résister à l'émotion, à la fois si touchante et si simple, qui imprègne ce tableau de la nostalgie infinie d'une humanité trop vieille. Mais auriez-vous cru qu'un* robot *pourrait un jour être émouvant?...*



« MAIS c'est inconcevable, » dit l'Inspecteur Aa. « Pourquoi refuserait-il? »

Le Surintendant Permanent Jonz se cala dans son fauteuil et agita la main dans la direction du dossier posé sur le bureau devant lui : « Je devine que... »

— « Vous devinez ! » gronda l'Inspecteur. « Etes-vous en fonctions pour jouer aux devinettes ou pour fournir des faits? »

Jonz répondit tout en ouvrant un tiroir et en en sortant une enveloppe : « Le fait que j'ai fourni, c'est qu'il refuse catégoriquement. On m'a entraîné à penser qu'après le fait venaient les questions d'interprétation et d'appréciation. » Il jeta l'enveloppe sur le bureau. « Voici ma démission. »

L'Inspecteur balaya l'air du bras comme pour chasser la démission dans l'oubli.

— « Nom de nom, Jonz, » dit-il d'un ton de comédien, « cessez donc de cabotiner. D'accord, j'ai un fichu caractère. D'accord, je me suis emballé. D'accord, vous saviez qu'il en serait ainsi et vous aviez rédigé à l'avance votre démission. Donc, à présent, je vous fais mes excuses... c'est cela que vous vouliez? »

---

(1) Voir n° 4.

Jonz sourit. « Vos actes seuls sont teintés d'atavisme, mais sûrement pas votre façon de penser. Je suppose que c'est à mon tour de m'excuser. »

— « Un de ces jours, Jonz, » reprit l'Inspecteur d'une voix égale, « je vous mettrai sûrement à la porte. »

Jonz contemplait l'enveloppe. « Vous savez, c'était sérieux. Cela me serait absolument indifférent. » D'un coup de poignet il fit glisser l'enveloppe dans le vide-ordures. « Nous sommes vieux, Aa. Terriblement vieux. »

L'Inspecteur s'arracha de son siège brutalement et s'approcha de la fenêtre.

— « Parlez pour vous-même, » fit-il, le dos à la pièce. « Quant à moi, j'ai beaucoup trop de travail pour me sentir vieillir. »

« Le travail, » poursuivit-il, en se retournant. « Toujours garder l'esprit en éveil. Se maintenir en vie. Prenez cela comme une ordonnance, Jonz : vous vous en trouverez mieux. » Il revint soudain s'asseoir dans son fauteuil. « Vous essayiez de deviner, quand je vous ai interrompu. »

— « Mon idée, c'est qu'il est fatigué. »

L'Inspecteur demanda d'une voix basse, mais incisive :

— « Vous me demandez de croire qu'un robot peut être fatigué? »

— « Pas *n'importe* quel robot, » dit Jonz, « Le Numéro Un, l'originel et éternel Numéro Un. »

— « C'est précisément pour cela que je suis ici. Vous avez peut-être oublié ce fait dans votre sénilité avouée, mais encore une dizaine d'années et le Gouv Centr sera vieux d'un million d'années. »

— « De neuf cent onze mille cent quarante-deux ans, » dit Jonz.

L'Inspecteur dont la main s'agitait encore la laissa suspendue sous l'effet de la surprise, puis la reposa lentement. « Comment êtes-vous arrivé à ce chiffre? »

— « C'est le Numéro Un qui me l'a fourni. »

— « Par le Ciel ! Sa mémoire remonterait-elle si loin ? Nos archives... »

— « ...Ont été rétablies en l'an 204366, après l'Ultime Destruction. Il était inévitable que des erreurs se produisent. »

La voix de l'Inspecteur n'était plus qu'un murmure : « C'est lui aussi qui vous a dit cela? »

Jonz approuva de la tête. « Nous vérifions en ce moment le rapport définitif pour vous le soumettre. »

L'Inspecteur reprit lentement :

— « Et votre rapport indique-t-il jusqu'à quand remontent les enregistrements de souvenirs du Numéro Un? »

— « En tenant compte de certaines lacunes provenant de méthodes d'étude primitives, ils remontent au Commencement, » dit Jonz, avec une emphase appliquée. « Le Numéro Un lui-même a été construit il y a neuf cent quatre-vingt mille sept cent deux ans. »

— « Mais c'est impossible. »

Jonz haussa les épaules. « Ses circuits s'adaptent parfaitement au Maître Calculateur. »

— « Par tous les dieux archaïques ! » hurla l'Inspecteur en se levant d'un bond. « Et vous allez me dire qu'aucun de ces renseignements n'est encore classé? »

— « Le dossier sera terminé dans quelques heures. »

— « Complet ou pas, » s'écria l'Inspecteur en agitant un bras, son geste favori qui semblait tout supprimer, « vous prétendez qu'avec la préparation déjà en cours de la cérémonie de la millionième année, ce ...ce phénomène, cette borne, ce symbole de la civilisation, cette réussite aussi ancienne que la Pierre Pyramidale... refuse de se laisser reconditionner? »

Jonz demeura calme.

— « Une chose à la fois. Comme je vous l'ai fait remarquer, cela ne fait pas encore exactement un million d'années. »

— « C'est un symbole, » aboya l'Inspecteur. « Pour l'imagination, cela revient au même. »

— « En second lieu, » poursuivit Jonz, « la Pierre Pyramidale — dont le Numéro Un m'a informé qu'elle avait fait partie autrefois d'une construction haute d'au moins soixante mètres — est plus vieille que le Numéro Un d'exactement... » — Jonz actionna un commutateur, pressa sur le bouton indicateur de code, et lut la bande projetée sur l'écran de son bureau — « ...neuf mille trois cent douze ans, en comptant jusqu'au moment où ses circuits ont reçu leur premier afflux d'énergie. »

— « Et en troisième lieu? » demanda l'Inspecteur.

— « En troisième lieu, il se refuse effectivement à se laisser reconditionner. »

— « Pourquoi? »

— « Parce que... je pense que... qu'il désire mourir. »

Cette fois, l'Inspecteur n'explosa pas. Au contraire, il se rassit lourdement mais posément et se mit à parler d'une voix calme, mesurée, comme s'il ne parvenait à se contenir qu'au prix des plus grands efforts.

— « Pour nous résumer, on me demande d'abord de croire qu'un robot puisse être *fatigué*. Ensuite il me faut croire à un désir de *mort* chez un morceau de métal. Je vais me montrer patient, je vais museler autant que possible mon incrédulité et je vais m'efforcer de vous écouter tandis que vous allez m'expliquer ces affirmations fantastiques. Je vous prie toutefois de vous rappeler qu'il me faut rendre compte à mes propres supérieurs et que notre longue amitié même ne peut nullement influencer une exposition impartiale des faits tels qu'ils ont été observés et vérifiés. »

Jonz n'eut même pas un haussement d'épaules devant la menace.

— « J'ai le double de ma démission, à votre disposition, » dit-il.

— « Commencez. »

— « Je crois qu'il désire mourir, non partie après partie, mais en tant qu'entité. Ce sont là ses propres paroles dans l'ensemble et elles figurent dans l'enregistrement qu'il vient d'achever de ses réserves de

souvenirs et de ses circuits de synthèse. Les mots exacts sont... » Jonz appuya de nouveau sur le bouton et lut sur son bureau : « ...*J'enregistre ces données parce que mon entité est fatiguée. Le désir qui me vient s'exprime en mots anciens datant de ma première réserve d'impulsions. Je souhaite plonger dans le crépuscule et devenir la nuit. Je ne suis pas sûr de comprendre ces paroles, mais je comprends le sentiment qu'elles expriment.* »

Jonz arrêta le film et leva les yeux.

— « C'est un robot qui a dit cela? »

— « C'est le Numéro Un, » rectifia Jonz.

— « Voulez-vous dire par là que le Numéro Un ne soit pas un robot? »

— « Au cours de votre symbolique million d'années, bien des choses ont pu se produire. Rappelez-vous que le Numéro Un fonctionne depuis beaucoup plus longtemps que le Gouv Centr. Bien entendu, chacune de ses parties distinctes a été revisée et remplacée de si nombreuses fois que ce ne serait que pur hasard s'il contenait encore quelques-uns de ses atomes d'origine. Néanmoins, puisqu'il est capable de s'entretenir lui-même, son entité s'est perpétuée sans interruption, pas même pour dormir, depuis à peu près votre million d'années. De même que vous et moi, par exemple, nous avons dépouillé et remplacé nos cellules de nombreuses fois sans cesser de fonctionner comme des entités. »

L'Inspecteur s'agita dans son fauteuil comme s'il allait exploser une fois de plus, mais il se força au calme.

— « Vous n'êtes pas frappé par le fait que cette analyse va à l'encontre de la nature de ses possibilités? »

— « J'imagine que vous pourriez également affirmer que l'intelligence va à l'encontre des possibilités de la nature de l'amibe ; elle n'est capable que de sensation. Et pourtant il est évident que l'intelligence s'est développée à partir de l'amibe ou de quelque chose d'analogue. Si l'intelligence n'était pas dans sa nature, du moins était-elle parmi ses possibilités de développement. »

— « Développement qui a pris non pas un million d'années, mais des centaines de millions, devons-nous ajouter. »

— « Certes. Mais il nous faut également ajouter que le Numéro Un est parti d'un degré beaucoup plus élevé de perception que l'amibe. Pouvez-vous soutenir que, avec une marge de près d'un million d'années, le développement d'une entité capable de volonté n'entre pas dans la limite de ses possibilités? »

L'Inspecteur se pencha et frappa la table du plat de la main. « Parfaitement, je le soutiens. L'amibe a débuté avec une capacité personnelle d'évolution. Tandis que le Numéro Un a commencé avec des impulsions définies, communiquées de l'extérieur. »

— « Oui, mais il est évident qu'il s'est développé au-delà desdites impulsions pour parvenir au stade de la détermination personnelle. Savons-nous exactement de quelle façon la vie est passée de la sensation à l'intelligence? Pourtant, elle l'a fait. Et le Numéro Un également. »

— « Et à présent il se serait transformé en une entité capable de souhaiter la mort en dépit des circuits originels qui l'empêchent de se nuire à lui-même? »

— « Je le crois. »

L'Inspecteur fronça les sourcils. « Très bien, amenez-le. » Il se renversa dans son siège pour attendre.

Jonz sourit.

— « Je regrette, mais il refuse de venir. »

L'Inspecteur se décroisa les jambes.

— « Il refuse? »

— « Il a fait savoir qu'il s'était retiré pour méditer et qu'il ne serait plus disponible pour les services courants. »

L'Inspecteur se leva.

— « Je dois dire que ceci va paraître bizarre dans le rapport, Jonz. En dépit de vos plaisanteries, il se peut même que je sois forcé de vous demander cette démission que vous paraissez tellement prêt à me donner. Je le regretterais. » Il regarda Jonz dans les yeux et sa voix se fit ironique. « Et maintenant, pouvez-vous me dire si oui ou non votre philosophe en fer-blanc consentirait à recevoir des invités? »

— « Je pense qu'il acceptera de vous voir si vous insistez, » dit Jonz en se levant.

— « Et moi je pense que je vais insister. »

*
* *

Le Numéro Un était assis à l'ombre d'un érable toujours vert, à une centaine de mètres du bâtiment de l'administration, lorsque l'Inspecteur Aa et le Surintendant Jonz l'aperçurent. Le Numéro Un s'appuyait au tronc de l'arbre, emplissant l'air d'une musique triste et lente de hautbois puisée quelque part dans ses vibro-réserves. A l'approche de l'Inspecteur et du Surintendant, le Numéro Un ne bougea pas et ne parut même pas les reconnaître, mais le son du hautbois cessa.

— « Numéro Un, » dit Jonz, « je vous ai amené l'Inspecteur Aa qui désire vous parler. »

— « Je suis heureux de revoir l'Inspecteur Aa, » dit le Numéro Un. « J'ai transmis l'ordre aux robots de service de vous amener des fauteuils. Désirez-vous autre chose? »

Les robots de service disposèrent les fauteuils et s'éloignèrent rapidement sur un geste de Jonz.

— « Merci, » dit l'Inspecteur, une fois assis, « mais à l'avenir, lorsque j'aurai un souhait... un ordre à vous donner, je vous le ferai connaître sans y être invité. » Il regarda Jonz, puis reporta les yeux sur le Numéro Un. « Qu'est-ce que c'était que vous jouiez quand nous sommes arrivés? »

— « Un exercice de transposition, » dit le Numéro Un. « Ou plutôt,

ce n'était pas un exercice... c'était une rêverie sur un thème d'un antique concerto pour piano par un compositeur appelé Brms ou Brahms. Je récrivais le thème secondaire du deuxième mouvement, pour le transposer du piano au hautbois. L'effet n'est pas sans défauts, mais la plénitude du son d'un instrument à anche me paraissait propice à mon humeur du moment. »

L'Inspecteur regarda alternativement le Numéro Un et Jonz.

— « Vous êtes de service, n'est-ce pas? »

Les yeux du Numéro Un, aux paupières toujours immobiles, se tournèrent vers l'Inspecteur. « Oui. »

— « Et vous avez refusé de venir quand on vous a convoqué? »

— « On ne m'a pas convoqué. »

— « Mais il vous est déjà arrivé de refuser, antérieurement. »

— « Oui. »

— « Pourquoi avez-vous refusé? »

Le Numéro Un regarda vers l'extérieur, au-delà du parc herbeux, par-delà les gros cumulus entassés qui brillaient d'un rose pâle à l'horizon.

— « Je suis ce que je suis, » dit enfin la voix.

— « Quoi? » fit l'Inspecteur.

— « Je suis ce que je suis, » répéta le robot. « Ce sont les mots d'un ancien livre. Peut-être d'un dieu antique. Je ne puis être autre chose que ce que je suis, et je vois que je ne suis rien. Et pourtant, je dois continuer à être ce rien. »

— « Surintendant Jonz, » dit l'Inspecteur d'un ton officiel, « les circuits de ce mécanisme sont évidemment détraqués. Je vous donne l'ordre de faire en sorte qu'on les vérifie immédiatement. »

Jonz resta silencieux, mais le Numéro Un parla : « La vérification de ces circuits ne ressortit plus au Surintendant Permanent Jonz. »

— « Vous êtes capable de vous entretenir vous-même, n'est-ce pas? »

— « Oui. »

— « Très bien. Je vous donne l'ordre de vérifier et de réparer vos circuits. »

Le Numéro Un se perdit de nouveau dans la contemplation des nuages.

— « Les réactions auxquelles vous faites objection ne se trouvent pas dans les circuits. »

— « Où se trouvent-elles donc? »

Le Numéro Un ne bougea pas les yeux. « Je ne sais pas. »

— « Numéro Un, » dit Jonz, « l'Inspecteur s'inquiète de vos actes. Vous savez, bien entendu, que le Gouv Centr doit bientôt célébrer son millionième anniversaire. »

— « Cela ne fait que neuf cent onze mille cent... »

— « Oui, » coupa Jonz, « nous savons. Néanmoins, avant que vous m'en ayez informé, cette erreur était inconnue. On croyait que c'était le millionième. Du point de vue symbolique, cela revient au même. »

— « Oui, je comprends, » dit le Numéro Un. « Quelques années, beaucoup d'années, cela ne peut pas avoir d'importance. »

— « Numéro Un, » fit l'Inspecteur, « pourquoi n'avez-vous pas signalé plus tôt cette erreur? »

Le Numéro Un leva une main d'acier dont les griffes triples se tendirent comme des doigts et les regarda fixement.

— « On ne me l'avait jamais demandé. Je n'avais pas eu la pensée de mettre en circuit ces réserves-là auparavant. »

— « Et pourquoi les avez-vous mises en circuit? »

Le Numéro Un regarda sa main comme d'un air incrédule, puis l'Inspecteur, puis de nouveau sa main.

— « Je ne sais pas. » Sa voix était lointaine. « Je n'y ai pas pensé. Je ne le désirais pas. Je me suis simplement aperçu qu'elles avaient été mises en service. C'était comme si un souvenir m'était revenu de lui-même. »

— « Un souvenir, » fit l'Inspecteur d'une voix lourde de sarcasmes. « D'un amour de jeunesse, peut-être? »

— « Non, pas d'un amour de jeunesse. »

— « Alors quel souvenir? »

— « Un simple souvenir de simples mots. Un souvenir qui disait : *Je suis ce que je suis.* »

— « Et c'est pour cela que vous refusez de vous remettre en état vous-même? »

— « Oui, c'est pour cela. Et aussi parce qu'il existe quelque chose qu'on ne peut pas réparer. »

Jonz reprit la parole :

— « Numéro Un, l'Inspecteur est préoccupé par le millionième anniversaire. Vous voyez l'importance de votre présence à la cérémonie. Songez au nombre de générations humaines qui sont venues puis ont disparu au cours de ce million d'années. Mais le Gouv Centr a persisté tout au long et vous également, Numéro Un. Vous êtes un symbole, Numéro Un. Nous avons besoin de vous, non seulement pour nous servir, mais aussi pour nous enseigner qui nous sommes et par quels chemins nous en sommes venus là. »

L'Inspecteur eut un grognement. « Je doute que nous exigions autre chose que vos services. Je crois que nous sommes parfaitement capables de découvrir par nous-mêmes qui nous sommes. »

Le Numéro Un ne bougea pas.

— « Ce qui se trouve dans mes réserves, je l'ai déjà enregistré. Ce qui reste et qui ne se trouve pas dans mes réserves, je sais à présent que je ne peux pas le synthé... le comprendre. Je suis ce que je suis et je ne peux plus rendre aucun service. »

— « Vous faites partie des archives éternelles du Gouv Centr, » reprit fermement l'Inspecteur. « Il est normal que vous y soyez. Vous devez y être. »

— « Eternelles, » répéta le Numéro Un d'une voix douce en s'appuyant de nouveau tranquillement à l'arbre, la tête un peu renversée, les yeux tournés vers les nuées qui s'assombrissaient. La voix déclara, comme pour elle-même :

De mon œil de pierre, je regarde
Le saint courbé sur ses genoux
Qui fouille le désert pour trouver l'éternité.

— « Que diable est cela ? » demanda l'Inspecteur.

Le Numéro Un ne répondit pas. Sa voix poursuivit, comme s'il eût été absolument seul :

De mon oreille de pierre, j'écoute
Le voyageur perdu dans la nuit
Crier : « Quand ? » à l'ombre de la terre.
« Quand ? Et où ? »

— « C'est un poème, » dit Jonz. « Un poème intitulé : « *L'énigme que posait le Sphinx* », par un poète antique appelé Achbld McLsh » (1).

La voix du Numéro Un continua, indifférente :

Aveugle et sourd comme la pierre
Je médite au fond de moi
Sur l'os qui cherche, sur la chair qui ne peut pas trouver.

Tout à coup, le Numéro Un se tut, les yeux toujours fixés sur les cumulus, comme perdu dans sa rêverie. Les nuages s'étaient teintés de violet.

L'Inspecteur se tourna vers Jonz, la voix mauvaise et ironique : « Je ne savais pas que vous vous étiez mis à lire de la poésie. Vous avez d'autres atavismes de ce genre ? »

— « Cela fait deux questions, » répondit doucement Jonz. « En ce qui concerne les atavismes, oui, j'imagine que j'en ai découvert de nombreux en moi-même. Quant à lire de la poésie... je ne sais pas comment m'y prendre. Les mots, oui. Mais je ne peux pas découvrir le rythme sans y être aidé. C'est le Numéro Un qui m'a enseigné. »

L'Inspecteur ricana presque ouvertement. « Se faire enseigner la poésie par un robot ! En tout cas, je peux vous promettre qu'il ne vous enseignera pas davantage. »

La voix de Jonz ne perdit rien de sa douceur.

— « Oui, je crois que vous pouvez le promettre : il est mort. »

— « Il est *quoi ?* »

— « Il est mort. » Sa main désignait le Numéro Un comme pour dire : *Voyez vous-même.*

L'Inspecteur aboya un ordre à l'adresse du Numéro Un, sans obtenir

(1) Archibald MacLeish, poète américain contemporain.

de réponse. Puis, il se pencha en avant et appuya vivement sur le bouton d'activation pour les cas d'urgence. Toujours pas de réponse.

Il se redressa lentement et fit signe à un robot de service : « Pour examen au laboratoire, » dit-il quand le robot se fut approché en courant. Le robot enleva le Numéro Un et s'éloigna rapidement. L'Inspecteur le suivit des yeux.

— « Pour examen au laboratoire, » fit Jonz avec un sourire amer. « Un autre million d'années à être démantelé dans les ateliers de pièces de rechange. Que pensez-vous trouver, Inspecteur? »

L'Inspecteur se retourna, irrité. « Peut-être pourrons-nous lui raviver la mémoire pour qu'il achève ce poème à votre intention. Vous aimeriez en connaître la fin, n'est-ce pas, Surintendant? » Il prononça le mot *Surintendant* comme s'il se fût agi d'un qualificatif déplaisant.

La voix de Jonz était calme et égale : « Mais je connais la fin, Inspecteur. » Il s'abstint de mettre la moindre emphase sur le mot *Inspecteur*. « Le Numéro Un me l'a enseignée il y a quelque temps. La dernière strophe est très belle :

A tous ceux qui savent ou qui peuvent
Je demande depuis l'origine des temps
Quelle énigme a pour réponse : l'homme?

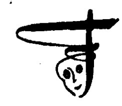
— « Jonz, » dit l'Inspecteur, « vous m'aviez bien dit que vous vous faisiez vieux. »

— « Terriblement vieux. Nous deux. Nous tous. »

Il hocha tristement la tête.

— « Et je vous ai dit de parler pour vous, » continua l'Inspecteur. « Quant à moi, j'ai encore une œuvre à accomplir. Mon premier travail, c'est d'accepter votre démission. »

Jonz fit signe aux robots de service d'enlever les fauteuils et s'assit sous l'arbre. Il eut un demi-sourire. « Cela ne vous ferait rien de la chercher dans mon bureau ? J'aimerais rester assis à cet endroit un moment, à regarder s'assombrir les nuages. »



15-12-38

par THOMAS OWEN

Amateurs d'histoires vraiment *terrifiques,* « 15-12-38 » *est pour vous. Chacun sachant que la terreur la plus impressionnante, ce n'est pas celle de style Grand-Guignol, mais celle dont le principe ne nous est jamais* montré. *Dans* « 15-12-38 », *tout se passe dans la coulisse, et l'auteur nous laisse à l'imaginer. Le résultat bat de loin toutes les histoires à épouvantails et nous vaut, en quelques pages, un des plus inoubliables récits de Thomas Owen. Nous vous avons déjà présenté ce grand auteur fantastique contemporain en publiant, dans notre numéro* 12, *sa nouvelle* « *Le péril* », *et nous en profitions pour opposer son art à celui de Jean Ray. Alors que Ray manie superbement des tourbillons de phantasmes, Owen agit linéairement, de façon froide et calculée ; il fait naître le frisson de l'inquiétude* « *par implication* », *si l'on peut dire ; il est le maître de la* suggestion *en littérature fantastique. Abandonnez-vous à ses raffinements en lisant ce terrible conte... et admirez la simplicité de moyens dont il procède.*



Il retournait, passablement intrigué, l'enveloppe mauve entre ses doigts. Il la faisait pivoter sur deux pointes, entre ses index, d'un air indécis, cherchant à identifier cette haute écriture cahotée qui lui était inconnue. Il hésitait à ouvrir cette lettre mystérieuse dont le libellé même de l'adresse avait quelque chose d'anxieux et de pressant :

A Maître Pétrus Wilger.
Urgent.

Y avait-il donc quelque chose d'insolite à recevoir ainsi une lettre par porteur ? Non, certes. Mais pour un homme de loi ombrageux, vivant reclus et solitaire au milieu de ses codes et de ses traités de jurisprudence, se livrant plus à l'étude des textes par amour du droit que par souci de mettre sa science au service des plaideurs, il y avait, dans le fait seul de ce mot *urgent,* une intrusion inusitée de la vie active dans le domaine sévère et un peu cristallisé de son existence.

Il n'osait se l'avouer, mais cette lettre lui était parvenue dans de telles circonstances, qu'il sentait monter en lui un trouble indéfinissable qu'il ne pouvait attribuer cette fois à son tempérament angoissé et perpétuellement inquiet.

On avait sonné à coups précipités. Exactement comme l'aurait fait

une personne se sentant poursuivie et cherchant un asile immédiat. Coïncidence bizarre, il se trouvait à ce moment même dans le corridor et avait pu ouvrir presque instantanément. Il avait littéralement tiré la porte à lui, avec une brusquerie nerveuse, tant il avait été bouleversé par ce carillonnage bruyant et fébrile. Il s'était trouvé alors ridicule et gauche, devant un vide immense.

Personne n'attendait devant sa porte. La rue était déserte, hostile, comme abandonnée depuis des siècles, vide à tout jamais d'une présence humaine ou animale. Il avait été devant cette tristesse, cette mortelle immobilité des pierres, comme un ressuscité revoyant le jour dans une ville maudite et désertée.

Jamais il n'avait mesuré ainsi l'effroyable détresse glacée de cette artère paisible, propre, au pavé égal, aux trottoirs étroits, où tout prenait brusquement une apparence de paralysie, de réprobation, de solitude désespérée.

— « Comme cette rue est douloureuse, » avait-il pensé avec un véritable pincement de compassion au cœur.

Et c'était bien cela. La douleur plus encore que la tristesse. Elle se dégageait avec une intensité poignante des façades presque identiques, d'un gris terne, qui alignaient leurs visages tragiques et mornes, avec le mauvais sourire en relief de leur balcon aride.

De la maison en face de lui, alors qu'il était là, stupide et immobile, un gamin était sorti. Un gamin qui avait eu l'air de prendre, en dernière minute, les conseils d'une personne abritée derrière la porte verte entrebâillée. La commission dont on le chargeait devait lui paraître bien ennuyeuse, car il ne mit aucun empressement à se mettre en route. Pétrus Wilger avait cru voir cependant qu'une main, ou quelque chose de pareil, l'avait poussé à l'épaule avant de refermer la porte.

L'enfant alors était venu vers lui en traversant la rue oblique, les yeux baissés, comme un gosse grincheux à qui l'on aurait dit avec humeur : « Va donc embrasser la vieille dame... ».

Le gamin lui avait tendu l'enveloppe sans le regarder et Pétrus Wilger, malgré son désir de s'abstenir de tout geste, avait avancé la main et accepté le pli.

L'enfant à ce moment avait reculé prestement et s'était aussitôt éloigné, témoignant sa crainte et sa méfiance.

Pétrus Wilger avait regardé l'enveloppe tout d'abord. Elle lui était bien destinée. Il avait levé les yeux ensuite, indécis, étourdi par l'étrange manège qui faisait monter en lui une irritation crispante qui lui donnait à la fois envie de pleurer et de torturer quelqu'un.

Il avait voulu rappeler le petit porteur. Mais il était fort loin.

— « Psst... Pstt... » avait fait Wilger.

Et le gamin s'était retourné. Mais à la vue de cet homme hagard, sur le pas de sa porte, qui lui faisait des signes, il s'était mis à courir tout à coup, au milieu de la rue.

Alors Wilger avait fait cette constatation effarante. Le gamin courait à perdre haleine, mais ses pas résonnaient toujours dans la rue vide avec

une égale intensité, comme s'il ne parvenait pas à s'éloigner et s'acharnait en vain à vaincre la vitesse d'un tapis mobile qui se serait déroulé sous ses pieds en sens inverse.

Wilger avait voulu s'élancer alors pour le rejoindre et découvrir la cause de l'étonnant phénomène. Mais une grande lassitude l'avait envahi. Quelque chose comme la molle étreinte d'une fatigue de cauchemar qui refuse aux jambes le droit de sauver le corps. Une paralysie physique, mais aussi intellectuelle.

Une sorte de battement du cerveau. Ce pouls mystérieux qui oblige à regarder une bille sur le bord d'un cercle, accomplissant son circuit avec une précision désespérante, sans sortir de sa route, implacable et invincible malgré l'effort de notre volonté pour l'en faire sortir et pour décider, dans notre morbide rêverie, qu'elle va quitter brusquement son ornière, changer de route et filer tout à coup en ligne droite vers l'infini.

C'est l'instant où l'on n'est plus maître de sa pensée, où *quelque chose d'autre* a pris les commandes et se rit de nos efforts infructueux et rageurs pour ressaisir la maîtrise de nos facultés.

C'est la goutte d'encre que l'on voit, au bout de sa plume, s'étirer, s'alourdir, prête à tomber, et qui reprend mille fois sa place et sa forme première en refusant de se détacher. On a beau décider en son esprit que cette fois elle tombera... on la voit s'allonger, se détacher presque, ne tenir plus qu'à l'apparence d'un fil. Rien n'y fait, elle se reprend encore, et cela dure, dure... malgré tout. Vaincu, on tente en vain d'arrêter sa pensée à un autre objet, mais tenace et lancinante la goutte s'allonge toujours au bec de la plume...

Le gamin avait disparu lorsque Wilger sortit de sa torpeur. Il rentra alors chez lui. Il dut faire effort pour fermer sa porte, comme si toutes les mains du monde s'y appuyaient pour l'empêcher de bouger. Il traîna des jambes de plomb et gagna péniblement son cabinet de travail. Là, finalement, effondré dans son fauteuil, il mit son coupe-papier au pli de l'enveloppe comme un poignard dans une aisselle.

Il en sortit en tremblant un billet laconique où une main, qu'il imagina sèche et ridée, avait tracé ces mots sans importance :

Tél. 15-12-38. *Attends nouvelles.*

Il soupira et sourit, soulagé. Ce n'était donc que cela. Il eut l'impression d'un ballon d'enfant qui filait droit vers le ciel bleu. Plus de poids sur le cœur. Plus de main de fer à ses tempes.

« La sotte plaisanterie, » songea-t-il.

Il se sentait tout rasséréné.

« Si je téléphone à ce numéro, je vais tomber sur un farceur qui se moquera de moi... »

Et à cette seule idée qui bousculait ses habitudes et sa vie de reclus, il se sentit tout ragaillardi. Tout l'insolite de son aventure lui avait échappé. Les sensations pénibles même, qu'il avait éprouvées peu de temps auparavant, s'estompaient déjà en son souvenir comme une très vieille histoire sans importance.

Il s'habilla et sortit. Une fois dans la rue, qui lui parut tout à coup moins triste — une femme passait avec un bébé dans les bras — il chercha machinalement des yeux la porte verte d'où le petit messager lui était apparu tout à l'heure. Une porte verte... Avec un petit judas noir, lui avait-il semblé... Mais il y en avait des quantités, de portes vertes. Trois. Sept. Dix... Presque toutes les portes de la rangée de maisons vis-à-vis de la sienne étaient peintes en vert. Comment reconnaître la bonne?

Cela lui fit une petite impression désagréable, comme de sentir qu'on a perdu quelque chose sans pouvoir préciser quoi.

« D'où ce gamin a-t-il donc pu sortir? » pensa-t-il.

Et toute la scène aussitôt renaissait dans son esprit. Il se remémorait le visage du petit porteur avec une netteté inattendue. Une figure à la fois jeune et vieille. Avec quelque chose de bestial et de candide. Une figure de nain pathétique et ridée, à laquelle il crut devoir prêter un regard envieux et fuyant. Une figure inoubliable dont il ne chasserait jamais plus le souvenir.

Il hâta le pas. Toute la rue vide le regardait dans le dos, de ses cent fenêtres hypocrites. C'était comme une éponge glacée sur son dos moite. Il ne respira qu'une fois arrivé au centre de la ville, à un carrefour encombré et bruyant.

Il se jeta comme un voleur traqué dans une grande brasserie bien éclairée, bien achalandée, où se pressait un public sympathique et bien nourri. Là, au moins, il ne se sentirait plus seul... Il ne mourrait ni de faim, ni de soif, ni de manque d'air...

Il avala avidement le verre de bière glacée qu'on lui apporta et cela lui mit aux tempes un battement métallique et douloureux qu'il essaya de dominer en se prenant la tête dans les mains.

Lorsqu'il se sentit un peu soulagé, il regarda autour de lui. La foule paraissait heureuse et pressée. Des gens entraient, serraient des mains, dépliaient des journaux, avalaient de la viande froide, jouaient aux dés, fumaient, payaient, s'en allaient avec de grands gestes. Et lui était là, rêveur et solitaire, à griffonner machinalement des chiffres sur la table de marbre, en belles colonnes d'addition : 15.12.38... 15.12.38... 15.12.38...

C'était extraordinaire ce que son crayon marquait bien sur ce marbre gras. Il aurait passé des heures à écrire ainsi. Il s'aperçut soudain de ce que faisait sa main. Car sa main seule écrivait. Son esprit était ailleurs, le long des jambes d'une jeune femme en face de lui.

Il se leva alors, si brusquement que ses voisins le dévisagèrent avec étonnement. Il avança en titubant entre les tables et vint à la caisse demander la clé de la cabine téléphonique...

*
* *

Pour la troisième fois, Pétrus Wilger formait le numéro fatidique. Avec un calme appliqué. Méticuleusement. Comme si son agitation seule avait pu le faire échouer jusqu'alors. L'attente se prolongeait. Dans le

lointain inconnu, vide, seule, sourde, angoissée, retentissait la sonnerie d'appel.

« Le numéro existe certainement, » pensa-t-il, « puisque cela sonne... Mais on ne répond pas. »

Il attendit patiemment. Il se donna le droit d'écouter encore cinq appels de la sonnerie et cinq fois renouvela ce délai de lâcheté. C'était plus fort que lui. Maintenant qu'il avait décidé de téléphoner, il en aurait le cœur net.

Et soudain on décrocha. Il en fut épouvanté. Il ne s'y attendait plus. Il aurait préféré l'éternisation de sa vaine attente à ce brusque tête-à-tête avec une réalité sur laquelle il ne comptait plus... Qu'allait-il donc dire? Il l'avait oublié. Très sincèrement, il était à quia.

— « Allô ! » répéta au bout du fil une voix neutre et sans timbre.

— « Allô ! » dit Wilger en parlant très vite, beaucoup trop vite pour un homme raisonnable. « Allô... Allô... Je ne suis pas dupe de votre plaisanterie, mon cher. Je suis un vieux singe, et... »

Il resta à court. La banalité de ses paroles l'irritait contre lui-même. Il avait parlé ainsi sottement, sans réfléchir, préférant tout à ce silence inintelligent qui le paralysait.

Un rire bizarre lui gratta dans l'oreille. Un rire creux qui fut la seule réponse.

— « Allô ! Ici Pétrus Wilger, » dit-il. « A qui ai-je l'honneur? »

Alors la voix sans timbre, légèrement ironique :

— « Oui, oui... *On avance et la distance reste la même...* »

Là-dessus on raccrocha. Et, dans son impuissante colère, il n'entendit plus dans l'appareil qu'un sifflement crissant où craquaient par moment des parasites.

Il raccrocha l'écouteur avec violence et découragement et sortit de la cabine. L'orchestre à ce moment commençait à jouer et il sursauta, mal à l'aise. Il avait l'impression d'être accueilli avec ironie par une foule en joie de le voir mystifié.

Il alla s'accouder à sa table, le front dans la main, isolé du bruit et de la foule par son évasion intérieure, comme ces êtres que l'on rencontre parfois dans les endroits publics, solitaires et pathétiques, plongés sans respect humain dans une méditation impassible et douloureuse.

Tout ce qui peut exister de terreur indécise, d'angoisse malfaisante, avait rampé jusqu'à lui par les ténébreux détours de la peur et le serrait à présent à la gorge comme une main de plomb, empêchant sa salive de passer.

La terreur de l'inconnu, l'épouvante de cette rue où il avait son logement, la hantise d'une malédiction inexplicable qui venait de s'abattre sur lui injustement, sans qu'il pût comprendre pourquoi, lui labouraient le cœur à petits coups raffinés comme autant d'ongles empoisonnés. Il avait envie de pleurer comme les enfants victimes d'une aveugle malchance et qui ne songent ni à sangloter ni à se révolter, tant ils sont désemparés par le malheur qui les poursuit.

Une fatalité implacable, venue de très loin, avait jeté sur lui son

manteau noir. Il n'arriverait pas à s'en libérer. Il était trop lourd, trop grand, maintenu de partout par des mains invisibles qui lui tendaient comme un piège, le forçant lentement et pesamment à courber l'échine.

Il refusa de lutter et résolut de fuir. Il se jetterait à terre, il ramperait entre les tables, il échapperait à cette sombre menace.

— « Vous ne vous sentez pas bien? » vint demander le garçon en veste blanche.

Ces mots seuls le libérèrent. Il put se redresser. Il trouva la force et la lucidité de régler son verre de bière.

Il sortit. Il secoua son malaise. Décidément il lui fallait s'observer, se soigner. Il travaillait trop. La fatigue seule meublait son cerveau de ces folles imaginations. Il lui faudrait prendre du repos. Se retirer à la campagne chez ce vieil oncle douanier qui lui demandait une fois par an de venir passer quelques jours auprès de lui, avec une insistance discrète et jamais découragée.

Une cabine téléphonique au coin de la rue fit renaître cependant ses préoccupations. Il ne put résister au besoin de s'y engouffrer. Il demanda le bureau central.

— « Pouvez-vous me dire quel est le détenteur du numéro d'appel 15.12.38...? »

— « Un moment... »

Il était tendu à l'extrême. De la nuque aux talons, un nerf en lui se tordait effroyablement.

— « Allô! Vous avez dit le 15.12.38, n'est-ce pas? »

— « Oui... »

— « Ce numéro n'existe pas. »

— « Mais, mademoiselle, » balbutia-t-il, « je viens d'avoir une communication avec lui. »

— « Ce numéro n'existe pas, » fit une voix sèche.

— « Mais je vous assure... »

Il trépigna d'impatience.

« C'est impossible, voyons. »

Comme il insistait encore d'une voix suppliante, on raccrocha.

*
* *

Il rentra chez lui épuisé. La rue ne lui avait plus paru aussi hostile. Il avait croisé encore cette femme avec son bébé dans les bras et cela l'avait rassuré.

A présent, le nez à la vitre, comme un enfant à l'étalage d'une boutique de jouets, il observait. Ah! toutes ces portes vertes, inertes, hostiles, mortes, comme peintes sur les murs...

Le soir se mit à tomber comme une pluie fine, en fils noirs et gris. Dans cette sorte de brouillard, les réverbères s'éclairèrent piteusement de leur maigre halo jaunâtre.

Et soudain il tressaillit. Dans la rue quelqu'un courait. C'était le gamin à visage de nain. Il se dirigeait rapidement vers une des maisons...

Pétrus Wilger s'arracha à sa contemplation et dévala l'escalier comme un fou. Quand il déboucha dans la rue le gamin était arrêté devant une porte verte qui s'ouvrait à son appel. Pétrus Wilger s'élança à sa suite, sans réfléchir...

La porte claqua derrière lui avant qu'il ait eu le temps de regretter son geste. Il était seul maintenant dans un couloir obscur où régnait une atmosphère tombale. L'air était respirable, mais paraissait vieux, glacial, enfermé entre des murs de pierre depuis de longues années, sans avoir pu se renouveler.

Il voulut revenir sur ses pas. Chercha la porte à tâtons dans les ténèbres. Ce fut en vain. Il ne rencontra partout que des murs rugueux aux gros moellons. De chaque côté du couloir étroit, et même au fond de celui-ci, formant impasse, à l'endroit où aurait dû se trouver la porte.

Il sentit alors qu'il venait de changer d'ambiance et de vie. Qu'il se mouvait tout à coup sur un autre plan. Qu'il était dans un autre monde. Jamais plus sans doute il ne réussirait à retrouver sa liberté. Sa raison fléchissait. Il voulut crier, mais sa voix ne portait plus. Il était sous cloche, étouffé, enseveli vivant dans son propre cauchemar...

Il marcha droit devant lui, prudemment, et se heurta bientôt à la première marche d'un escalier. Il se mit en devoir de le gravir. Mais à mesure qu'il montait, les degrés sous lui s'enfonçaient dans le sol... Et tout à coup, il fut sur un palier. Une main (était-ce bien une main ?) le prit par le bras avec fermeté, mais sans violence, et le conduisit à travers une vaste pièce voûtée, faiblement éclairée et rafraîchie par un fort courant d'air.

Pétrus Wilger se retourna pour voir qui le menait ainsi vers son destin.

A son geste, l'étreinte sur son bras cessa brusquement... Il se tâta anxieusement. Passa sa main sur sa manche, à l'endroit où il avait senti la pression impérieuse. Plus rien. Seulement une sensation de chaleur qui disparut rapidement.

Il s'était arrêté. Il entendit distinctement tomber une goutte d'eau de très haut sur une pierre plate et sursauta. Alors la lumière augmenta d'intensité et il put distinguer l'endroit où il se trouvait.

C'était une pièce immense, toute ronde, comme l'intérieur d'une coupole, avec un pavement de dalles de pierre bleue. Les parois qui se rejoignaient très haut au-dessus de sa tête, paraissaient faites d'une matière molle, malléable, à en juger par les frémissements qui l'animaient par instants, comme une toile mouvante sous les bouffées du vent.

Il courut vers la cloison, dans l'espoir d'y chercher une issue et s'arrêta pétrifié. Devant lui la pièce s'étirait...

Il changea de direction et, les bras en avant, s'élança droit devant lui. La paroi, une nouvelle fois, se déroba. Il s'arrêta haletant. Entreprit alors de se déplacer avec prudence, comme s'il voulait approcher d'un animal en éveil. Peine perdue. A chaque pas qu'il faisait, la cloche immense sous laquelle il était, comme une mouche sans ailes, s'éloignait.

Il eut beau faire. Ses courses folles, ses feintes, ses élans désespérés restèrent vains. Quoi qu'il fît, il se retrouvait toujours à égale distance des bords de l'énorme cuvette renversée.

Alors il se laissa choir, désespéré, sur les dalles froides, et attendit l'inévitable, la tête dans ses bras repliés. Des pas retentirent, venus en même temps de tous les points de la pièce. Des pas rythmés comme ceux de troupes en marche qui auraient choisi comme point de rencontre l'endroit même où il s'était effondré.

Il était désormais inutile pour lui de faire face au danger. Le danger naissait de partout. Il préféra fermer les yeux et subir son sort.

Le sol tremblait sous cette marche cadencée, lourde et implacable, dont il percevait l'approche effrayante par toutes les fibres de son pauvre corps épuisé et aveugle.

Un relent puissant lui parvint alors, de troupe et d'étable, où la sueur, l'urine, la paille, le cuir et la poussière mêlaient affreusement leur parfum...

Ils étaient là...

*
* *

Des passants bien habillés rentraient à pied d'une soirée prolongée. Les femmes traînaient le bas de leurs robes sur le trottoir et les hommes souffraient dans leurs souliers vernis. Les deux couples s'arrêtèrent soudain de bavarder et de rire...

— « Tu as entendu? » fit une des femmes.

— « Quoi? »

— « Là, dans le mur... »

Un des hommes bâilla bruyamment et empoigna joyeusement sa compagne. On le retint.

— « Non, réellement, écoute mon vieux... Qu'est-ce que c'est que cette maison? Une caserne? »

— « Cela ne paraît pas à première vue. »

La porte s'ouvrit comme ils passaient. Une petite porte verte, toute bête et toute simple, comme on en voit à toutes les maisons bourgeoises.

Ils sentirent passer un souffle d'air renfermé, glacial, vieux pour tout dire.

Un paquet mou vint s'abattre à leurs pieds. Cela les fit bondir de côté et arracha un double cri aux femmes effrayées. Le premier mouvement du petit groupe fut de s'éloigner au plus vite. Ce paquet mou, qui venait de s'affaisser sur le trottoir, était un corps humain. Un corps meurtri, sanglant, pantelant, désarticulé.

Le bourgeois a naturellement peur de la mort, du sang, de la plaie rouge que l'on découvre en entrouvrant une veste sous laquelle frémissent, douloureuses, des chairs meurtries.

Un des hommes cria aux femmes :

— « Avancez !... Avancez donc !... Mais ne restez donc pas ici... »

Son énervement allait croissant. Il les bouscula. Il n'était plus maître de lui. Il voulait leur éviter l'horreur d'un spectacle qui le bouleversait

et ravinait d'angoisse son propre visage, si jovial encore quelques instants plus tôt.

Les femmes s'éloignèrent un peu, inquiètes et curieuses. Un taxi passa heureusement. On le héla.

— « Chauffeur, un blessé !... »

On s'approcha alors seulement du malheureux qui gisait dans son sang.

— « Un blessé... ça? » fit le chauffeur avec effroi. « L'avez-vous bien regardé? »

— « Non... »

— « Alors ne le faites pas. C'est trop affreux... Il faut prévenir la police. Personne ne peut plus rien pour ce malheureux... »

Le taxi chargea les passants, grinça dans la nuit, recula vers le milieu de la rue, balaya les façades mortes de ses phares malades et, ayant viré, repartit dans la direction d'où il était venu.



Le médecin de service déclara qu'il n'avait jamais vu une chose pareille.

— « Cet homme a dû être écrasé ou piétiné, c'est effarant. Il n'est pas un pouce de son corps qui ne soit affreusement meurtri. Les fractures sont innombrables. Le bassin, le crâne, toutes les côtes, les membres. Il n'est jusqu'aux doigts qui n'aient été réduits en bouillie. C'est de la démence... J'ai cru tout d'abord que ce malheureux avait péri sous les coups de plusieurs assassins qui l'auraient littéralement massacré à coups de talons... Mais il n'en est rien... »

L'homme de l'art baissa la voix et les yeux.

« Venez donc voir ici, inspecteur. »

Il souleva le drap qui recouvrait les restes informes.

« Regardez là, au front et sur ce qui reste de la joue... Vous voyez?... C'est une marque animale... Un sabot fendu... On en voit nettement la trace... »

— « Cachez donc ça... C'est abominable... *abominable.* »



Ces événements se passèrent dans la nuit du 14 au 15 décembre 1938.

La maison identifiée par les passants était inoccupée depuis près de dix ans.

C'était une petite maison bourgeoise, avec deux pièces à chaque étage et une cuisine en annexe.



CHARLES FORT, ENFANT TERRIBLE DE LA SCIENCE

par MIRIAM ALLEN deFORD

A l'occasion de la sortie tant attendue de l'ouvrage de Charles Fort : « Le livre des damnés » *(Coll.* « Lumière Interdite », *éditions des Deux-Rives), nous sommes heureux de reproduire cet article qui parut dans notre édition américaine.*

Un jour, en 1921, dans un salon d'abonnement de lecture, je découvris un livre portant ce titre étrange : « *The book of the damned* » (Le livre des damnés). Je l'ouvris. Le style était bizarre, mi-journalistique, mi-apocalyptique. Intriguée, je l'emportai à la maison. Avec mon mari, nous passâmes toute la nuit à lire ce livre à haute voix, incapables de nous en détacher.

Tel fut mon premier contact avec les œuvres de Charles Fort.

Les « damnés » étaient des faits authentiques, relatés par des personnes dignes de foi, mais que la science ignorait parce qu'ils ne cadraient avec aucun de ses domaines. Pendant des années, Fort avait collectionné des faits de ce genre et, peu à peu, il avait tissé autour d'eux une théorie personnelle. Dans ce livre, il était question de personnes brûlées vives, alors que leurs vêtements n'avaient même pas pris feu; de disparitions mystérieuses, suivies d'apparitions subites d'animaux tout aussi mystérieuses, dans des endroits inappropriés; d'avions et de dirigeables que l'on avait vu dans le ciel, bien avant les jours de l'aviation; de pluies de chairs et d'objets façonnés; d'empreintes de pas relevées en des endroits ou rien n'aurait pu poser pied... enfin, de douzaines et de douzaines de phénomènes absolument inexplicables, mais tous contrôlés, recontrôlés et vérifiés.

Ces faits ne pouvaient être niés par aucun lecteur dépourvu d'idées préconçues. Mais les théories de Fort étaient encore autre chose, elles comprenaient des notions aussi bizarres que celles d'une Terre stationnaire, de terres (pas des « planètes ») voisines, d'une vie sur les étoiles. Mon mari était presque aussi impressionné par la quantité de faits relatés qu'indigné par quelques-unes des conclusions hardies qui en avaient été tirées (1). Il écrivit à l'auteur pour le lui dire. Ce fut là le début d'une correspondance suivie, qui dura jusqu'à la mort de Fort, en 1932. Nous ne nous rencontrâmes jamais, mais, sur le papier, nous devînmes d'excellents amis... ce qui, pour un homme timide, retiré comme Fort, était certainement plus souhaitable que toute rencontre face à face. En 1922, il y eut à Chico, en Californie, une série de pluies de pierres dont on parla beaucoup. Je m'y rendis, à la demande de Fort, pour y faire une enquête et, de mes propres yeux, je vis tomber une pierre de quelque point invisible dans le ciel et atterrir doucement à mes pieds. Les questions que me posa Fort et le soin qu'il mit à approfondir tous les détails m'apprirent bien des choses sur ses recherches obstinées pour tout vérifier, des recherches tellement poussées qu'elles lui coûtèrent la vue pendant plusieurs années (2).

Outre un roman réaliste oublié, totalement différent de ses œuvres

---

(1) Rappelons que Miriam Allen deFord fut l'épouse de Maynard Shipey, homme de sciences, président de la « Science League of America ».

(1) Personnellement, j'ai fait la connaissance de Miss deFord lorsque j'enquêtais sur un phénomène similaire de pluies de pierres, à Oakland, en Californie, en 1943. Nous comparâmes nos notes et nos expériences se révélèrent presque identiques. Mais, en 1943, il n'y avait plus de Fort à qui envoyer un rapport sur tous les détails, si bien que le phénomène d'Oakland ne sera connu des chercheurs de la postérité que par les compte rendus fallacieux et souvent franchement mensongers de la presse quotidienne. (*Note d'Anthony Boucher, rédacteur en chef de* « Fantasy and Science Fiction », *où parut cet article*).

postérieures et épuisé depuis longtemps déjà : « *The outcast manufacturers* » (Les fabricants expulsés), quatre livres seulement de Charles Fort furent publiés dont le dernier à titre posthume. Ce sont : « *The book of the damned* » (Le livre des damnés), sorti en 1919; « *New lands* » (Terres nouvelles), en 1923; « *Lo !* » (Voilà !), en 1931, et « *Wild talents* » (Talents sauvages), en 1932.

« *Wild talents* », dont Fort ne vit pas la publication, fourmille de phénomènes de sorcellerie, de magie, de poltergeist. Les trois premiers ouvrages de cette série pourraient être qualifiés d'astronomiques... si Fort avait « cru » en l'astronomie. Le thème général qui les relie tous trois est exprimé dans « *New lands* » : l' « unité fondamentale dans toute confusion ». Son autre thème persistant (à présent banal dans les œuvres de « science-fiction », mais sensationnel de nouveauté il y a trente ans) fut posé par lui en ces termes :

« *Je crois que nous sommes une propriété. Je devrais dire que nous appartenons à quelque chose... que quelque chose possède cette Terre... en propriété exclusive.* »

⁂

Les grandes réputations et les systèmes établis ne lui ont jamais fait peur : Charles Fort était le moins dogmatique des hommes. La dernière chose qu'il désirait était de s'établir comme dictateur ou comme pontife. Il savait fort bien que son rôle consistait à jouer le taon sur la peau de la science orthodoxe, de la piquer afin de la réveiller.

« *En surface* », écrivait Joseph Henry Jackson en 1943, « *Charles Fort était simplement un homme ayant le goût bizarre de collectionner des coupures de journaux et de périodiques, à condition que les articles se rapportent à des événements mystérieux.*

» *Sous la surface, Fort était bien plus que cela. Il n'était pas simplement un original. Dans tout ce qu'il faisait il poursuivait un but tout aussi sensé que chacun des savants envers lesquels il se montrait, avec plaisir, tellement sceptique... Ce que Fort cherchait, c'était à enlever l'auréole de la tête de la science, à faire penser les gens, à détruire, si possible, la foi des savants en leurs propres travaux, forçant ainsi un retour général au principe véritablement scientifique de l'acceptation temporaire.* »

Deux années auparavant, Jackson avait écrit que l' « *occupation favorite de Fort consistait à dire : Non ! ou tout au moins : Ah! ouais!* » Il s'intéressait à tout ce qui touchait à la vie, mais plus spécialement à la physique et à l'astronomie. Fort se fit une règle, toute sa vie, de demander aux physiciens et aux astronomes : « C'est bien ainsi ? Mais comment pouvez-vous le savoir ? » Parfois ils éprouvaient beaucoup de difficultés à lui répondre.

Cependant, pour une chose il était d'un sérieux absolu : l'authentification des faits qu'il collectionnait. Le nombre de coupures et de communications qu'il « classait » dans des chemises était énorme. Elles avaient toutes été strictement contrôlées et vérifiées avant qu'il les présentât au monde. Il détruisit plus de 25.000 notes, pour lesquelles il n'avait pas réussi à trouver de preuves suffisantes d'authenticité.

Il aurait certainement été le premier à admettre que les conclusions qu'il tirait de ses dossiers étaient des opinions et non des déclarations de foi. Lorsqu'il s'enhardissait à faire des hypothèses — ainsi que cela se produisait parfois — il était toujours possible de le convaincre que les principes qu'il énonçait n'étaient pas valables et il était toujours prêt à reconnaître son erreur. Jusqu'à sa mort, survenue à 58 ans, son esprit était resté complètement ouvert et souple. Il se qualifiait de poète et il était bien poète dans le sens le plus large : il avait l'esprit créatif d'un enfant sensible et intelligent. Il en possédait également l'extrême candeur et le courage. Il ne lui serait jamais venu à l'idée que ce pourrait être un manque de diplomatie ou même dangereux d'annoncer à haute voix que les vêtements portés par l'Empereur n'étaient pas neufs ou que celui-ci n'en portait pas du tout.

⁂

La vie privée de Charles Fort a été tellement calme qu'il serait difficile d'écrire sa biographie, à moins de

traiter presque exclusivement de ses idées et de ses travaux. Il naquit à Albany, dans l'Etat de New-York, le 9 août 1874. Apparemment, en dehors des connaissances qu'il acquit par lui-même, son instruction fut très superficielle. Mais il possédait cette sorte d'éducation, la plus complète, qui vient de lectures intensives et de l'expérience. « J'aurais souhaité pouvoir étudier la biologie », écrivait-il désenchanté, mais il ajoutait aussitôt : « Comme gamin, j'étais un excellent taxidermiste, ma collection remplissait toute une pièce. » Fait significatif de son intellect inquisiteur d'un genre étrange : au cours des dernières années de sa vie, son seul délassement était de jouer à un jeu qu'il avait inventé : les « super-échecs », comme il les nommait — un jeu comme les échecs, mais se jouant sur 1.600 cases !

Il désirait devenir naturaliste, mais les circonstances économiques rendirent impossible la réalisation de ce rêve, aussi devint-il reporter dans les journaux. Il détestait ce travail. Pendant toute sa vie, il fut timide, insociable, et reculait devant trop de contacts directs avec ses semblables. Au début du siècle, Fort habitait New-York et gagnait juste de quoi vivre en écrivant comme journaliste indépendant, surtout des nouvelles pour les magazines populaires de l'époque. A l'âge de 22 ans, il se maria. Sa femme et lui n'eurent jamais d'enfant et menèrent une vie aussi paisible, tant à New-York qu'à Londres, que s'ils avaient habité quelque lointain petit trou de province.

Je ne suis pas certaine qu'il existe encore quelqu'un sachant exactement pourquoi Charles Fort commença ses recherches sur ce qui était « exclu ». C'est vers 1908 qu'il commença à rassembler la documentation qui, finalement, devait lui servir pour écrire ses livres. C'était un excellent sténographe et un preneur de notes invétéré. Il semblerait que, au début, il ne nota que des faits répondant à son penchant pour l'invraisemblable et le contradictoire. Puis, progressivement, il commença à voir se former une trame, un motif. Il traça les sinuosités de ce motif.

A l'époque de la parution de son second livre, il avait épuisé les collections de journaux et de magazines des bibliothèques de New-York et habitait Londres où il poursuivait, au British Museum, sa chasse incessante aux faits « damnés ». Toute personne ayant fait des recherches dans des collections de journaux — naturellement les journaux et les périodiques techniques étaient le terrain de chasse le plus important de Fort — sait combien cela fatigue les yeux. La vue de Fort n'avait jamais été très bonne et il subit les conséquences de ses travaux. Pendant un certain temps, il fut complètement aveugle. C'est pourquoi son livre suivant, « *Lo !* », ne vit le jour qu'en 1931, époque à laquelle il fut de nouveau capable de lire et d'écrire à l'aide de verres très puissants. Le 3 mai de l'année suivante, avant la publication de son dernier livre, « *Wild talents* », il mourut d'une hypertrophie du cœur. Mrs. Fort ne lui survécut que cinq ans.

Charles Fort évitait dédaigneusement et scrupuleusement le dogmatisme; il l'abhorrait dans les écrits de certains savants orthodoxes et il émettait rarement une opinion catégorique. « Ma supposition », « ma pseudo-conclusion personnelle », sont des tournures qui émaillent son œuvre. L'influence de son passé journalistique, ajoutée à sa propre personnalité fortement individualiste, lui donna un style aussi stimulant à lire qu'il est difficile à décrire. (J'aurais également aimé pouvoir reproduire son écriture unique — il écrivait en un genre de caractères semi-imprimerie, d'une façon disjointe, avec une plume épointée, en se servant d'une encre très noire.)

Le premier des livres de Fort donne le ton à tous les suivants. Ses tout premiers mots sont :

« *Une procession de damnés.*

» *Par les damnés j'entends les exclus.*

» *Nous allons assister à une procession de faits que la science a exclus.*

» *Des bataillons de maudits, commandés par les faits blafards exhumés par moi, s'apprêtent à défiler... Certains d'entre eux livides, d'autres flamboyants et d'autres décomposés.* »

Et Fort entend ces adjectifs dans leur sens propre; les faits qu'il rapporte concernent des phénomènes auxquels ils s'appliquent *réellement*.

Ce style n'est pas naïf, il est parfaitement conscient et avait pour but de capter l'attention du lecteur. Si Fort n'était pas un savant, c'était un écrivain.

Fort était toujours prêt à voir ses hypothèses détruites, s'il estimait pouvoir respecter les arguments opposés; mais il insistait toujours et obtenait rarement que l'on prenne au sérieux ses objections et ses questions.

Sa grande querelle avec les savants orthodoxes venait de ce que, mis en présence des faits qui renversaient leurs théories établies, ils se refusaient à les prendre en considération en les rejetant *a priori* comme « inepties ». Il était piqué au vif d'avoir été ignoré et écarté trop de fois par les personnes pour lesquelles ses découvertes auraient dû présenter une importance fondamentale.

***

Il écrivait, en 1931, à mon mari :

« *Une de mes théories est que le cinéma supplantera le roman, ou peu s'en faut, comme il a très considérablement réduit l'importance du théâtre — mais qu'il naîtra une littérature qui conservera la structure dramatique du roman et, n'ayant pas d'êtres humains pour personnages, ne pourra être adaptée pour le cinéma et survivra indépendamment. Peut-être suis-je le pionnier d'un genre littéraire nouveau qui, au lieu des héros et des traîtres à la mode ancienne, aura des déluges, des insectes, des étoiles et des tremblements de terre pour personnages et sujets.* »

(Témoin la popularité actuelle des livres traitant des montagnes et des océans.)

Les lettres de Fort débordent de son intérêt profond pour les détails infimes de tout ce qui compose l'univers physique. Elles bouillonnent d'idées neuves, conçues par un esprit qui ne cessait jamais d'observer et de faire des conjectures. Voici un passage d'une autre lettre, en 1925 :

« *Je n'ai pas décidé si les fourmis plantent des graines par un instinct ou dans un but agricole. Peut-être ont-elles acquis l'habitude de faire des réserves de graines, comme l'écureuil enterre des glands de chêne. Mais si elles ne vont jamais à ces réserves pour s'y nourrir et attendent toujours que ces graines germent, et si elles les enterrent en les espaçant convenablement, alors je me déciderais...* »

« *Je possède un spécimen d'un faiseur de bruit étrange : le sphinx tête de mort. Il « couique » comme une souris, mais le son paraît être vocal. On ne comprend pas de quelle façon ce son est produit, mais le papillon n'est pas un joueur de violon.* »

Jusqu'ici, ce sont les observations d'un naturaliste amateur, mais l'esprit de Fort fait immédiatement un bond en avant : il observe que le papillon kalima, « *qui a l'aspect d'une feuille morte, est censé imiter une feuille morte* », et aussitôt il fonce sur une contradiction passée inaperçue : « *Mais le sphinx tête de mort imiterait-il un os mort ? Les oiseaux sont-ils superstitieux ?* »

Il conclut :

« *J'inclinerais à dire que toute chose qui est remarquable chez une espèce peut être retrouvée, moins développée, chez d'autres espèces.*

» *Je crois que les animaux inférieurs, avec toutes leurs réactions et leurs dispositifs naturels, se trouvent dans un état de somnambulisme comme les Chinois. Mais les Chinois sont en train de se réveiller.* (Souvenez-vous que ceci fut écrit en 1925.) *Croyez-vous que quelque chose pourrait réveiller les fourmis et leur faire ourdir un complot contre la civilisation humaine ?* »

Dans un papier pour le « *Boston Post* », cette même année, à propos d'une pluie de pierres dans le Massachusetts, il écrivait dans la même veine, à la fois audacieuse, expérimentale, facétieuse et sérieuse :

« *Naturellement il se pourrait qu'il n'existât pas d'endroit comme l'île de Chappaquiddick, quoique, s'il n'existait pas, ce serait un bon nom de gâché; et il se pourrait qu'il n'y eût pas d'autres mondes habités ou, s'il y en a, comme du reste c'est fort probable, il est à supposer que la dernière idée qui viendrait à leurs habitants serait celle d'entrer en communication avec notre monde barbare; mais c'est de ces incertitudes et de ces incrédibilités qu'est issu tout ce qui n'a jamais été développé à grande échelle.* »

Fort s'emparait de toute idée nouvelle et la secouait pour la mettre en pièces et découvrir ce qu'il y avait à l'intérieur :

« *Si la comète de Biela s'est divisée, pourquoi une partie ne s'est-elle pas mise à tourner autour de l'autre ? La masse d'une planète a-t-elle la moindre influence sur son orbite ? Si oui, comment peut-on croire qu'une partie d'une comète divisée continuerait dans l'orbite de la comète entière ?... En ce qui concerne la matière atténuée de comètes, je possède des notes sur des étoiles qui ont été obscurcies par des noyaux de comètes... Croyez-vous qu'une atmosphère très dense protégerait une planète de la chaleur du soleil ? Je dirais volontiers que, en fonction de sa densité, l'atmosphère est un bon conducteur de chaleur.*

» *Et si l'on déterminait la rotation du soleil à la latitude de 75° ? On n'a jamais vu que très peu de taches à aussi grande distance de l'équateur solaire...*

» *Quant à l'absence d'une croûte sur Jupiter, il y a, ou il y avait, le Creux Sombre près de la Tache Rouge. Pendant de longues années, ce fut une caractéristique permanente. Je crois que Jupiter n'est pas en fusion parce que ses satellites ne reflètent jamais sa lumière lorsqu'ils se trouvent dans une position leur permettant de le faire. Ce sont peut-être les épais nuages entourant la planète qui les en empêchent ?* »

De l'astronomie, il passait à la philosophie :

« *Je ne peux pas croire qu'un animal mort est aussi complexe qu'un animal vivant. Un animal mort est en train de se désintégrer, alors qu'un animal vivant, au cours de son processus métabolique, se désintègre en même temps qu'il s'intègre. Jusqu'à une époque très récente, je ne pouvais croire qu'il existât un libre arbitre, mais dire qu'il n'y a absolument pas de libre arbitre est faire une déclaration absolue; or, je me méfie de toutes déclarations absolues.* »

Il s'en méfiait vraiment. « *Il rédigeait ses livres* », écrivait Idwall Jones après la mort de Fort, « *dans une prose apocalyptique et avec une passion froide, énumérant des miracles dignes de glacer le sang.* » Joseph Henry Jackson, dans sa critique de « *Wild talents* », exprima une pensée sensiblement identique en d'autres termes : « *Le mélange de naïveté enfantine et de dialectique brillante que l'on trouve chez lui suffisent pour bouleverser vos notions les plus chères. On guérit de Fort... mais le choc que l'on a éprouvé entre temps vous fait du bien.* »

Il faut ajouter à tout ceci cette manière ultra-enfantine d'aborder la réalité — que cet homme d'un certain âge, aux lunettes à verres épais et à la moustache de loup de mer, ne perdit jamais — un esprit dépourvu de heurts, allié à une sincérité absolue et à une capacité de travail inhumaine, et l'on obtient une combinaison qui, si elle est appliquée par une intelligence vive à un assemblage varié de faits disparates, produit quelque chose de parfaitement stimulant pour tout esprit possédant la moindre parcelle de curiosité intellectuelle. « *Lire Fort est une chevauchée sur une comète* », disait Maynard Shipley.

Il est peut-être naturel que quelques-uns des lecteurs, pris de vertige — peut-être en une réaction indignée contre des insultes diffamatoires telles que la classification par Edmund Person des livres de Fort comme spécimens des « monstres et curiosités de la littérature » — aient atteint un niveau d'hyperbole qui eût grandement embarrassé Fort lui-même. Charles Fort ne s'est jamais « *lancé dans des recherches qui font paraître insignifiantes celles d'Einstein* », comme se laissa aller à déclarer Burton Rascoe; aucun de ses livres n'était non plus « le *De Revolutionibus* ou le *Principia* d'une ère nouvelle de découvertes qui provoqueront une modification radicale de notre manière de penser ». Il a pu être l' « *apôtre de l'exception et le prêtre facétieux de l'improbable* », comme l'a décrit Ben Hecht, mais il n'était certainement pas ce que le qualifia Dreissler, qui manquait complètement d'humour, c'est-à-dire : « *la personnalité littéraire la plus fascinante depuis Poe* ». Il n'était aucunement une personnalité littéraire. Pour lui les mots étaient des outils, non des idoles. Il était, ou tout au moins il s'efforçait d'être, une diastase qui remuerait les choses dans

le corps de la science, au bénéfice de la santé de celle-ci.

Il est significatif qu'aucun des fondateurs de la Société Fortienne, qui naquit en 1931, n'ait été un savant d'aucune sorte et qu'un seul de ses fondateurs honoraires, Eric Frank Russel, ait été un écrivain de « science-fiction ».

Upton Sinclair déclara un jour que, en écrivant « *La jungle* », il avait visé les cœurs de ses lecteurs et les avait frappés au ventre. Fort visait les savants et, en grande partie, frappa les littérateurs. (Son influence dans le domaine de la « science-fiction » est inouïe.) Cela lui aurait procuré une certaine dose d'amusement ironique, car il n'avait jamais eu une très haute opinion des possibilités d'éduquer les « étroitement spécialisés ».



Fort m'avait envoyé un jour une de ces petites « croix des fées » trouvées éparpillées sur le sol en Virginie occidentale — un objet minuscule de deux centimètres sur un, fait d'une matière inconnue ressemblant à de la pierre et qui, examiné sous une loupe, présente des traces d'avoir été ouvragé.

Pour moi, cette croix symbolise tout le legs de Fort à la science. Depuis des années, ces objets étaient connus et avaient été décrits. Mais personne ne s'était jamais donné la peine de méditer sur ce qu'ils pouvaient bien être, d'où ils avaient pu venir, jusqu'à ce que Fort, avec sa réceptivité directe, sans nuages, les considérât à nouveau et les englobât dans sa reconstruction unique de l'histoire de notre Terre.

Cette reconstruction et la conclusion que Fort en tira, c'est-à-dire que nous « appartenions » à quelque puissance extra-terrestre, peut naturellement être totalement erronée. Je n'en sais rien. Mais une chose est certaine : si l'humanité comprend jamais toute la vérité à son sujet et au sujet du cosmos, ce sera en apprenant à regarder, à interroger, à faire des hypothèses, avec un esprit aussi hardi, aussi dépourvu de préjugés et aussi inquisiteur que l'était celui de Charles Fort.

C'est là l'unique façon d'aborder la science, ce qu'elle oublie parfois — et ç'a été le principal service que Fort lui ait rendu de le lui rappeler.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

• Ce mois est marqué par deux événements se rattachant au même domaine.

Nombreux sont ceux de nos lecteurs qui, en lisant une nouvelle fantastique dans « *Fiction* », se demandent avec Ambrose Bierce : « De telles choses peuvent-elles exister ? »

Cette curiosité est facile à satisfaire quand il s'agit d'une nouvelle de « science-fiction ». Les bons ouvrages de vulgarisation scientifique ne manquent pas et nous nous efforçons d'en signaliser le plus possible dans cette rubrique.

Quand il s'agit de faits que la science refuse provisoirement d'examiner, la documentation sérieuse est plus difficile à réunir. Cette lacune est partiellement comblée de deux façons différentes :

1° L'œuvre de Charles Fort commence à paraître en France. Un premier volume : « *Le livre des damnés* », est publié par les Editions des Deux-Rives (collection « Lumière Interdite », dirigée par Louis Pauwels). Charles Fort, Américain, mort en 1932, avait passé sa vie à réunir systématiquement tout ce dont la science ne voulait pas : cancer des pare-brise, météores lents, incendies spontanés, lumières sur la Lune et tempêtes de pervenches.

Il publia les résultats de ses recherches en 4 volumes (dont « *Le livre des damnés* » est le premier à paraître en France) et qui unissent l'humour de Jarry à la persévérance des grands naturalistes comme Wallace et Darwin.

Fort ne propose aucune explication. Il sait qu'il n'est ni savant ni philosophe et qu'il faut se méfier des généralisations faites à partir de données insuffisantes. Il parodie d'ailleurs d'une façon désopilante certaines constructions échevelées des théoriciens. Mais son livre est une mine inépuisable de faits soigneusement vérifiés. Il passionnera tous nos lecteurs et il est pratiquement indispensable pour nos auteurs.

2° L'autre grande nouvelle du mois est l'apparition d'une nouvelle revue bimestrielle : « *La Tour Saint-Jacques* ».

Cette revue se propose d'examiner impartialement ce que les phénomènes inconnus, les replis oubliés de l'Histoire, les traditions négligées, peuvent apporter au savant, à l'artiste, au philosophe, à l'historien des religions.

Dirigée par Robert Amadou, assisté de nombreux spécialistes, « *La Tour Saint-Jacques* » apportera tous les mois des études sur le domaine que « *Fiction* » présente sous forme romanesque. Au sommaire du premier numéro, on trouve, entre autres, les noms de Robert Amadou, René Alleau, André Breton, Marcel Brion, Henri Hunwald, Robert Kanters.

Cette revue est, à notre connaissance, unique au monde et devrait intéresser considérablement nos lecteurs.

Jacques Bergier.

●

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

« Voici un ouvrage qui inaugure un genre nouveau dans le domaine de la littérature d'anticipation : c'est un roman policier du XXIVe siècle. Tous les éléments du roman policier américain s'y retrouvent : violence, sexualité, cruauté, mais multipliés parce que la scène est l'univers terrestre et stellaire et parce que les détectives ont à leur disposition des moyens psychiques et télépathiques extraordinaires qui leur permettent de déceler l'intention criminelle précédant l'acte lui-même... »

Voilà ce que nous lisons dans la « Prière d'insérer » de « *L'homme démoli* » (The demolished man), d'Alfred Bester (Denoël). Je trouve naturel que l'éditeur cherche à vendre une œuvre difficile, mais faire croire aux lecteurs (surtout à ceux d'une collection comme « Présence du Futur ») qu'il s'agit d'un Mickey Spillane (c'est du moins l'impression que j'ai eue en lisant le texte ci-dessus), n'est-ce pas dévaloriser une marchandise de qualité ? Car « *L'homme démoli* », avec

son dynamisme, sa pulsation intense, sa puissance d'évocation, est à vrai dire un des plus beaux ouvrages d'A. S. publiés chez nous depuis l'avènement du genre. Certes le roman qui nous dépeint la lutte d'un milliardaire, Ben Reich, contre le puissant chef de la police Lincoln Powell, chargé de prévenir (et non plus de réprimer) le crime, a un fort caractère de *suspense;* certes la façon dont Reich prépare, puis exécute son crime parfait, pourrait, le cas échéant, rentrer dans la catégorie criminelle. Mais alors, ce serait un « policier » tellement « luxueux », tellement comparable (toutes proportions gardées) à un Frances Iles ou à un Boileau-Narcejac que le qualificatif dont on l'a affublé pourrait, je crains, le desservir auprès des *aficionados* de la collection, sans pour cela satisfaire les amateurs du « policier » recherchant avant tout la violence et l'érotisme. Car « *L'homme démoli* », complexe, très complexe même, ne s'adresse qu'aux plus exigeants, à ceux pour qui les autres collections ne sont que des distractions enfantines. Mais, pour ceux-là, quelle aubaine !

Mon excellent ami Jimmy Guieu a-t-il lu « *L'univers en folie* », de Fredric Brown ? J'aurais tendance à croire le contraire, sinon comment expliquer la similarité de certains thèmes, de certaines idées de Brown avec ceux de son « *Univers parallèles* » (Fleuve Noir) ? Si ce dernier avait paru avant l'autre, j'aurais probablement crié : « Magnifique, plein d'imagination », etc. Comme ce n'est pas le cas, je me contenterai de dire : « C'est bon, très amusant, assuré d'un gros succès auprès des lecteurs de la collection et même de nombre d'autres. » Dans son nouveau roman, Guieu nous conte les aventures de son quatuor habituel — Kariven, Dormoy, Angelvin et Harrington — dans un monde en tous points identique au leur et où eux-mêmes existent, mais... au début du XXIe siècle et jouant le rôle de... criminels. On voit tous les effets que l'auteur a pu tirer d'un tel sujet — dans certains cas, il est même allé au-delà de Brown. Mais ce dernier n'en a pas moins la priorité. Malgré ces réserves de principe, le roman, bien écrit, est toujours distrayant au point que, pour mon seul plaisir, je l'ai déjà lu deux fois.

« *Opération interstellaire* », de George O. Smith (Fleuve Noir), est un « western de l'espace » de bonne facture, qui nous fait assister à la lutte opposant le jeune astronaute Paul Grayson, inventeur d'un rayon Z qui permet les transmissions radiophoniques interplanétaires, à son chef, le professeur Haedeker, auteur d'une théorie qui démontre l'impossibilité d'une telle opération. Les véritables dessous de l'affaire nous sont révélés lorsque nous apprenons que l'univers du Futur comporte deux factions : les partisans de l'autonomie des diverses planètes et ceux de la centralisation pour lesquels la question d'une transmission *immédiate* est évidemment essentielle. D'aucuns ne manqueront pas de tirer du roman des conclusions politiques. Je ne crois pas que l'auteur soit à ce point machiavélique. Il a surtout voulu nous distraire. Ce but, il l'a atteint et cela seul mérite déjà un « merci » bien sincère.

« *La machine à explorer le rêve* », de Keller-Brainin (Ed. Grand Damier), débute comme un bon S.-F. classique — soucoupes volantes, mystérieux bloc de minerai possédant des pouvoirs hypnotiques, etc. Il se termine, hélas ! de façon assez banale, en l'espèce l'entrée en scène d'un savant génial (mais fou, comme il se doit) qui, installé au fond de l'océan, se propose de régénérer le monde en commençant par détruire les neuf dixièmes de l'(indécrottable) humanité. On reproche parfois aux auteurs de S.-F. de « voir trop grand ». Je regrette, pour ma part, que ceux du présent roman n'aient pas vu « assez grand ». Les amateurs de S.-F. populaire y trouveront néanmoins de quoi les satisfaire.

⁂

ANGOISSE ET TERREUR

Un seul roman ce mois (le genre serait-il vraiment menacé de disparaître ?), mais que je placerai parmi les meilleurs de la collection qui l'abrite. Intitulé « *Le bruit du silence* », (bien joli titre), il a Kurt Steiner pour auteur et le Fleuve Noir pour

éditeur. Le sujet n'est pas particulièrement original (savant qui parvient à ressusciter les morts), mais c'est traité avec beaucoup de métier et, si certains passages rappellent « *Le voyageur imprudent* », de Barjavel (la disparition de Lucile), ou le film « *Au cœur de la nuit* » (*cf.* le dernier chapitre), le roman n'en laisse pas moins une impression de construction soignée, de scénario bien bâti et bien équilibré. Les scènes de terreur ne font jamais sourire, peut-être à cause d'une certaine poésie qui se dégage de l'ensemble, ce qui me fait croire que l'auteur serait l'un des rares, chez nous, à pouvoir traiter dans le ton juste un genre dont je disais, le mois dernier, qu'il me semblait incompatible avec un esprit cartésien.

Igor B. MASLOWSKI.

●

FANTASTIQUE

Un des fleurons de la maison Gallimard, c'est cette famille vague d'écrivains qui ont signé un bail à vie pour se faire entretenir à ses frais : les écrivains dits « de prestige », ceux dont les critiques astiquent la renommée sur les bords et que personne ne lit. Ceux dont les noms sont au Gotha... et n'en sortent pas. Ceux qui reçoivent des palmes du mérite (académiques de préférence) sans que s'élargisse leur audience à jamais confidentielle. Ceux qu'on voudrait faire prendre pour de grands littérateurs au détriment des authentiques représentants de ce titre (spécialité du « *Figaro Littéraire* » : on fait des salamalecs à Jean Schlumberger et à Valery Larbaud, et on trouve de bon ton de cracher sur Montherlant !).

Je pensais à cela en lisant « *Le jeune homme du dimanche et des autres jours* », roman (simili-fantastique) de Jules Supervielle paru à ladite maison Gallimard au moment précis où l'auteur venait de recevoir (*à l'unanimité*, souligne la bande du livre) un tardif « Grand Prix de Littérature de l'Académie Française 1955 ». Il a été touchant de voir avec quel empressement l'union des critiques thuriféraires syndiqués a donné, à cette occasion, un festival de louanges orchestrées. Supervielle notre grand poète, Supervielle l'enchanteur aux doigts de fée, le magicien aux mille et un attraits ! Et de se récrier sur les rares vertus de l'ouvrage, sur son charme, sa fantaisie, sa légèreté aile-de-papillon, son humour poétique, etc. (1).

Le public, qui connaît la chanson, n'a pas marché, car nulle « élite » ne se trouve là pour apprécier la « grande » poésie pour revue de sous-préfecture de M. Supervielle. Quant au livre, c'est une pénible histoire de pseudo-métempsycoses burlesques dont la pauvreté d'inspiration, l'indigence de structure et la lourdeur de goût auraient fait « recaler » d'office tout jeune auteur même à l'admissibilité à son examen d'entrée au Goncourt (et pourtant !), avec la mention : « *Débutant peu doué. Ecrit de façon plate et morne. A encore beaucoup de progrès à faire.* »

Je m'empresse de citer maintenant la mention officielle (extraite de la prière d'insérer du volume) : « *Ce conte fantastique, où se conjuguent la poésie et une métaphysique beaucoup plus profonde qu'elle n'en a l'air, est peut-être une des œuvres les plus accomplies de Jules Supervielle, véritable Hoffmann latin, usant avec bonheur du merveilleux, de l'humour et de la vérité.* »

C'est ce thème de devoir que les critiques, en élèves studieux et appliqués, ont traité dans leurs copies. 20 sur 20 à tout le monde.

***

J'ai fait, le mois dernier, l'éloge d'un livre « difficile » : « *Tamerlan des cœurs* ». Me voici en veine de récidiver à l'égard d'un autre livre presque encore plus surprenant : « *L'homme nu* », d'Henri d'Amfreville (Grasset), dont la difficulté arrive

---

(1) Autant de traits s'appliquant, par exemple, au « *Château de l'horloge* », dont j'ai parlé dans le numéro 22 de « *Fiction* ». Mais le ravissant roman de Lise Deharme — sauf exceptions — n'a eu droit, lui, qu'à une honorable critique d'estime. Etant bien entendu que, dans le firmament des valeurs littéraires consacrées, un Supervielle, même s'il bêtifie, est une *novæ* et une Lise Deharme, même si elle a du talent à revendre, une étoile de seconde zone.

à faire l'effet d'une oasis après la facilité de Supervielle.

J'ai lu ce roman d'abord avec incrédulité, puis avec ahurissement, ensuite avec une exaltation croissante; et s'il me semble impossible, en définitive, de parler à son propos de chef-d'œuvre — à cause de tout ce que le mot suppose de conformisme — je dirai sans hésiter que c'est là un des plus passionnants essais de fantastique métaphysique que j'aie jamais vus. Métaphysique : voilà le grand mot lâché, le mot suspect aux yeux des lecteurs qui hésitent à *se donner le mal* d'aimer une œuvre. Je crois pourtant que, s'il est difficile d' « accepter » immédiatement un livre aussi extraordinaire que celui-ci, il offre après coup à notre effort des récompenses sans mesure.

« *L'homme nu* » est un peu comme un objet d'une quatrième dimension qu'il serait impossible d'appréhender dans notre univers accessible au toucher. Je veux dire que l'énormité (sans nuance péjorative) de son sujet décourage à l'avance toute tentative de compte rendu analytique. Comment résumer en quelques lignes un argument qui, défait de tout son contexte soigneusement échafaudé, apparaîtrait comme ridicule, monstrueux ou barbare — sacrilège aux yeux d'un croyant, scandaleux à ceux d'un incroyant et, de toute façon, « insurmontable » ? Pourtant l'auteur a cru à ce sujet, l'a pris au sérieux, et qu'il parvienne à ce point à nous l'imposer ressort d'un phénomène dépassant, à mes yeux, le simple talent.

Du point de vue « technique », l'ouvrage se présente en fait comme deux contes fantastiques indépendants, mais confiés au même narrateur et relatant deux événements singuliers survenus à une quinzaine d'années d'intervalle dans la vie de celui-ci. Il les qualifie lui-même d' « *aventures extra-humaines* », de « *contacts hors du monde* »; chacune de ces expériences est un coup de sonde, une ouverture fulgurante sur une explication de la destinée humaine. L'une et l'autre se recoupent fugitivement, presque comme par hasard, et leurs données conjuguées aboutissent à une conclusion diffuse, entrevue au cours du roman, mais qui est laissée imprécise. « *Il y a plusieurs maîtres en ce monde et hors de ce monde* », se contente de dire l'auteur; et il ajoute : « *J'attends d'être dans l'au-delà pour savoir ce qui est vrai et ce qui est faux sur la terre.* »

Mais, par ailleurs, pour expliquer sa pensée, il se sert à plusieurs reprises du symbole de l'homme nu. Ces allusions un peu fumeuses (en même temps qu'un peu faciles) sont le seul élément légèrement discutable de son livre. L'homme nu, c'est l'homme débarrassé des arbitraires religieux et sociaux, un homme futur idéal qui retrouverait, dans cette « nudité » originelle, l'essence de sa condition : être l'équivalent d'un Dieu.

Dans ses deux aventures, le narrateur voit surgir sur sa route deux personnages étranges : un enfant illuminé, qui déclare être le nouveau Messie, et un demi-fou ataxique qui cherche à nuire à la société en engendrant une descendance héritière de ses tares. Or, il se découvrira que chacun d'eux est « traqué » par une sorte de « police » occulte (souvenir fugace de Kafka et de Cocteau). Et ils sont traqués parce que leur action pourrait mener à l'avènement de cet homme-dieu idéal. En effet, l'enfant-Messie s'insurge contre l'ancienne religion basée sur le culte de la souffrance, et l'infirme prétend miner et détruire l'ordre social — et ce sont-là les deux entraves à secouer.

Je ne donne à dessein qu'un aperçu extrêmement schématique de ce vaste sujet. Comme je l'ai dit, toute sa force est dans sa démonstration et il perd de ce pouvoir à être réduit à un résumé qui le trahit forcément. J'ajouterai simplement qu'il est inséparable, surtout dans le premier conte, de ses incidences religieuses. Qu'on admette ou qu'on rejette celles-ci, cela ne change rien d'ailleurs à la fascination qu'exerce cette œuvre « brûlant par l'intérieur ». Ce premier conte, notamment, qui se suffit à lui-même et pourrait se lire séparément, est à lui seul un récit fantastique dont la splendeur et l'étrangeté vous explosent aux yeux. Avec un art qui éblouit, l'auteur y aborde le thème métaphysique le plus audacieux qu'on puisse concevoir. Et cet inoubliable personnage d'enfant prédestiné, en lutte contre sa prédestination et contre la création, creuse en nous son propre

mystère nous dévore du propre feu dont il se consume lui-même.

Il y a des livres qui vous envoûtent; celui-là vous emprisonne. Son inattendu commence par désarmer, sinon par désarçonner. Et puis on reste captif de sa beauté terrifiante comme de celle d'un visage surnaturel révélé en rêve.

Alain DORÉMIEUX.



DÉCLARATIONS DE TITRES

Cette rubrique a pour but de permettre aux auteurs de « science-fiction » de « prendre date » pour les titres de romans qu'ils ont en préparation. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir faire droit aux demandes de déclarations de titres qui nous parviennent sans aucune indication d'adresse, comme le cas s'est déjà produit.

Antoine MAISON	Ultimatum à la Terre. Les anges de la Terre.	Romans d'anticipation.
	Le temple du triangle.	Roman fantastique.

Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et des Colonies nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine policier.

Pour éviter les frais de contre remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman	70 fr.
Pour 2 romans	85 fr.
Pour 3 ou 4 romans	120 fr.
Pour 5 ou 6 romans	150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38. (Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

LA PAIX DES PROFONDEURS ou VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

par F. HODA

Le célèbre roman de Jules Verne a hanté les cinéastes dès l'aube du nouvel art. Entre 1904 et 1914, on n'en compte pas moins de trois versions dont une de Georges Méliès. Mais depuis, ce sont d'autres récits du prestigieux « père » de la « science-fiction » qui ont connu les honneurs de l'écran; il faut attendre les allongements cinémascopiques pour voir scintiller de nouveau sur les entrées des cinémas, en lettres de néon rouge, ce titre qu'aucun d'entre nous n'a pu oublier : « *Vingt mille lieues sous les mers...* » A vrai dire, je me suis toujours demandé, depuis la mise au point des prises de vue sous-marines, pourquoi personne n'adaptait l'histoire merveilleuse du capitaine Nemo.

La dernière fois que je l'ai lue, c'était pendant la guerre; une bibliothèque abandonnée, une nuit sans sommeil dans une ville étrangère; il y avait là « La Bibliothèque Verte » presque entière. A la lumière d'une bougie et dans l'attente d'une alerte, je m'embarquai pour la troisième ou quatrième fois de ma vie sur le *Nautilus*.

Je me souviens encore aujourd'hui des deux gros volumes à reliure rouge, ornés de merveilleux dessins et qui sortaient fort souvent des rayons de la bibliothèque de notre classe de sixième. Je serais pourtant incapable de dresser selon l'usage un parallèle entre le roman et le film que j'ai vu. La seule chose dont je sois sûr, c'est que l'esprit de Verne, ou plutôt ce qui m'emballait dans son récit, n'existe qu'assez rarement dans le film que Disney et Fleisher en ont tiré.

Qu'on me comprenne : j'aime beaucoup le film dont la technique et la réalisation soignée s'imposent au spectateur, mais il m'a déçu sur le plan de la transposition; je n'y ai pas retrouvé mes souvenirs.

Je ne doute pas que Walt Disney, son adaptateur Earl Felton et son metteur en scène Richard Fleisher aient cru bien faire. Certes dès l'entrée en action du *Nautilus* une légère émotion s'empare du spectateur adulte. Il retrouve le décor familier de la vie de Nemo recréé avec une fidélité scrupuleuse. Les anticipations de Verne sont respectées, même lorsqu'elles manquent de vérité scientifique. Le *Nautilus* du film est dans la ligne de ce qu'ont imaginé les illustrateurs de l'époque. La baie vitrée du salon de Nemo résiste en 1955 aux fortes pressions sous-marines, comme elle avait déjà résisté en 1870. L'orgue, le petit jet d'eau, les scaphandres, la pieuvre géante, tous les détails y sont. La mise en scène est très habile et utilise parfaitement les dimensions du cinémascope. Il y a un dosage savant entre les aventures de surface et les aventures sous-marines, et Fleisher, tout en tenant en éveil l'intérêt du spectateur, aborde sans aucune gêne le documentaire. C'est déjà beaucoup d'éviter l'ennui de ce dernier genre, n'est-ce pas ? Les moyens utilisés sont énormes, on n'a pas regardé à la dépense. Les acteurs sont de tout premier ordre : James Mason, Kirk Douglas, Peter Lorre, Paul Lukas. Dans l'ensemble, le déroulement du roman est respecté. Aucune histoire d'amour n'a été surajoutée. D'où vient alors la déception dont je parlais ? De deux sources différentes à mon avis; les adaptateurs de Verne ont commis deux erreurs : ils n'ont pas voulu ou n'ont pas pu conserver l'unité de l'œuvre; ils ont aussi opéré, et c'est beaucoup plus grave, un déplacement de caractères. Je m'explique.

Les livres de Jules Verne, tout en s'adressant aux enfants, n'en restent pas moins lisibles pour les adultes. Il est certain que Walt Disney, en commençant la production de « *Vingt mille lieues sous les mers* », voulait faire un film principalement destiné à la jeunesse. Mais ses adaptateurs se sont

Les séances mensuelles du

" MYSTÈRE-FICTION CINÉ-CLUB "

reprendront le

SAMEDI 19 NOVEMBRE 1955, à 17 h. 15

au Studio Bertrand, 29, rue Bertrand, PARIS-7e

(**Métro** : Duroc. — **Autobus** : 28, 39, 75, 82, 92.)



Cotisation *(donnant droit à la séance)* : **150 francs**

(10 % de réduction aux abonnés de " Mystère-Magazine " et de " Fiction " (sur présentation de leur dernière bande d'abonnement).

Cotisation réduite pour les membres du Club " Mystère-Fiction " et les étudiants sur présentation de leur carte. } **120 francs**



Maurice Renault, Directeur de « Mystère-Magazine » et de « Fiction », dirigera le débat qui suivra la projection de :

LES CINQ SURVIVANTS

LE PLUS INSOLITE DES FILMS D'ANTICIPATION

(Réalisateur : Arch OBOLER)

Dans un monde annihilé par un cataclysme atomique, quelle sera la vie de cinq survivants ?

(Une notice plus détaillée sur le film est donnée dans le numéro d'octobre de "*Cellules Grises*", bulletin de liaison du "*Club Mystère-Fiction*".

heurtés à certains éléments du livre où Jules Verne dépasse le simple monde de l'aventure extérieure et exprime non seulement ses convictions personnelles, mais aussi l'état d'esprit et les espérances de toute une génération de son époque. Ce mélange d'imagination effrénée et de philosophie, Jules Verne le réussit avec un art consommé et pas un instant l'aventure à l'état pur ne se dissocie des considérations plus intimes et plus profondes. Le côté jeune et insouciant s'intègre aux problèmes graves que l'auteur aborde. L'enfant et l'adulte lisent le roman sans sentir le besoin de sauter certains passages. Il n'en va pas de même dans le film, où les deux tendances verniennes se côtoient sans se mêler et gênent quelque peu le plaisir de tous les spectateurs, petits ou grands. Le film de Richard Fleisher manque d'unité dans le ton du récit. Il se veut à la fois film d'aventures et conte philosophique. Il est les deux, mais à des moments nettement distincts.

Je crois qu'il y a là un échec grave, mais qui tient davantage au second point que je signalais : les retouches dans les caractères des personnages. Le véritable héros du livre est, sans aucun doute, le capitaine Nemo, homme de la même génération que Jules Verne et dans lequel son créateur a mis plus d'un trait de son propre caractère. Nemo est un homme de 48, justicier individuel qui pourchasse les despotes et soutient les faibles. Inflexible, il coule la frégate des oppresseurs et se porte au secours des opprimés. Il obéit à un grand idéal. Dans le film, il devient une sorte de paria, criminel et fou. Par haine d'un monde qui ne l'a pas épargné, il détruit tout ce qui se présente. Il incarne en quelque sorte le génie du mal. Ses inventions peuvent être bénéfiques pour le monde, mais le monde n'est pas encore capable d'en profiter. Et ici intervient le thème de l'énergie atomique dans des dialogues insuffisamment clairs. Les méthodes dictatoriales de Nemo sont critiquées et, en face de lui, la liberté individuelle est personnifiée par Ned Land (Kirk Douglas) qui devient le véritable héros du film. On propose à l'admiration de la jeunesse non plus les savants, mais un harponneur inculte et primaire, qui cultive le muscle et joue du banjo à longueur de journée. Et, en fin de compte, c'est le bon sens de ce superman moyen qui sauvera le professeur Aronnax.

Les savants sont fous (Nemo) ou distraits et parfois inconscients (Aronnax). Les idées de Jules Verne seraient-elles aujourd'hui considérées comme dangereuses pour les enfants ? Je ne comprends pas l'agissement des adaptateurs. Quoi qu'il en soit, on retrouve dans ce film tous les poncifs moraux du cinéma américain de « science-fiction » : tout doit rentrer dans l'ordre. Mais la notion d'ordre change le contenu et il faut lui sacrifier l'esprit des auteurs, fussent-ils aussi universellement connus et lus que Jules Verne.

Il n'entre pas dans mes habitudes de critiquer un film au nom du roman qui l'a inspiré. A partir du moment où un film est fait, il devient une œuvre à part, nouvelle, qui doit se tenir par ses propres moyens. Mais il y a des livres qui ont hanté notre jeunesse, que tout le monde connaît et aime. Il y a des personnages qui ont habité en nous, que nous avons admiré et dont nous avons gardé au fond de nous-mêmes le souvenir. Le capitaine Nemo est de ceux-là. Comment ne pas être déçu lorsque nous ne le retrouvons pas sur l'écran tel que nous croyions le connaître ?

Plus qu'à Verne, l'esprit du film m'a fait penser à Aldous Huxley. Il y a un passage où Nemo explique à Aronnax « la paix des profondeurs » exactement comme l'aurait fait un des héros du roman de Huxley « *Eyeless in gaza* ». Il y a là un déplacement inattendu de l'optique vernienne.

Mais, je le répète, le film n'en reste pas moins une très grande réussite sur le plan technique. Bien plus, et en dehors de l'œuvre de Jules Verne, il pose en des termes très honnêtes le plus grand problème de notre temps : celui de la bombe atomique. Aux dernières images du film, Aronnax, Conseil et Ned contemplent la formidable explosion qui détruit l'île et les secrets de Nemo, et songent aux époques futures où l'homme utilisera l'énergie atomique avec intelligence et raison.

F. HODA.

A propos d'un article des " Lettres Françaises "

A ARMES COURTOISES

par ***CHARLES HENNEBERG***

« Les Lettres Françaises » *ont publié, il y a quelques mois, un article intitulé :* « Anticipation ou escroquerie à la science ? », *par Sophie Brueil. Nous n'en imposerons pas le résumé à nos lecteurs; ils pourront se reporter utilement à celui de l'article de Pierre Villadier dans* « La Nouvelle Critique », *déjà passé en revue ici* (« Fiction » *n°* 10). *Les noms changent, mais les mots restent les mêmes — et pour cause ! Comme son prédécesseur, Mme Sophie Brueil démontre donc en deux points : 1° que la S. F. d'obédience américaine prépare la guerre; 2° que le seul écrivain « valable » d'anticipation est Mme Elsa Triolet. Il serait si facile d'ironiser que nous préférons nous en dispenser.*

Nous aurions donc passé cet article sous silence si Charles Henneberg (lauréat du Grand Prix du Roman d'Anticipation Scientifique en 1954 *pour son roman* « La naissance des dieux »), *qui s'y trouve directement visé, ne nous avait prié d'insérer la réponse que voici* (1). *Nous le faisons volontiers, d'autant plus que cette réponse a l'originalité d'opposer à des injures des paroles pleines d'aménité et... de courtoisie (une vertu qui se perd).*



Il n'est pas dans les usages actuels de répondre aux critiques portées sur nos ouvrages, mais, dans le cas présent, je ne suis pas le seul en cause. Le long, très long article de Mme Sophie Brueil (« *Les Lettres Françaises* », 21.7.55) s'attaque, sur le plan idéologique, à la « science-fiction » en général et, en particulier, à sa branche française. On me cite en premier lieu et j'en suis très flatté, mais aussi moralement obligé d'entrer dans ce débat. J'aimerais cependant faire le point.

La « science-fiction » n'a, que je sache, aucune prétention politique; la matière, d'ailleurs, ne s'y prête pas. Cependant, il y eut déjà un précédent. Mme Brueil ne fait que reprendre, en les variant, les arguments de son collègue de « *La Nouvelle Critique* ».

Dès le début, elle parle d' « escroquerie scientifique ». Ne saurait-elle pas qu'une accusation demande à être étayée ? Elle admet a priori que l'homme a toujours rêvé sur son avenir et sur celui de son espèce; et pourtant elle refuse ce privilège à nos contemporains. Pourquoi cette discrimination ? Parce que, selon elle, la « science-fiction » d'aujourd'hui est « *envahissante, qu'elle correspond à un but précis* (?) *et bâtit son succès avec des moyens qui lui sont propres* ». A entendre notre aimable consœur, un genre littéraire n'est bon que lorsqu'il manque de but, de moyens, et n'a aucun succès.

Il est inutile de voir une sombre conspiration dans le fait que le lecteur moderne, vivant dans un tourbillon de changements et de découvertes, réclame un genre littéraire conforme à son époque. Les auteurs de S. F. sont capables d'intéresser leurs contemporains ? Tant mieux pour eux !

La seconde accusation de Mme Brueil se réduit à peu près à ceci : la S. F. « *se débarrasse* » des données scientifiques réelles.

Ne confondons donc pas la science et la littérature; ce n'est pas avec les données de leur époque que Platon a visité l'Atlantide et Cyrano, la lune. Toutefois, les sciences exactes elles-mêmes progressent par hypothèses et Jules Verne a bâti sur des hypothèses qui ont pris corps. Cette sonde jetée dans l'inconnu est une des raisons d'être du roman d'anticipation, lequel ne cherche

---

(1) Entre temps, notre collaborateur F. Hoda avait personnellement réagi, dans sa chronique du mois dernier.

à imposer ses conjectures à personne. La littérature est d'abord une merveilleuse liberté d'esprit.

Je sais que certains d'entre nous ne s'embarrassent guère d'exactitude scientifique; ils écrivent pour les adolescents ou les lecteurs qui exigent avant tout l'action — le roman feuilleton a ses propres lois, et pourquoi n'y aurait-il pas de S. F. pour les non-universitaires ? Je crois que je me montre là plus strictement démocrate que ma charmante consœur.

Mme Sophie Brueil dénie à la S. F. moderne « *la caution de Jules Verne, de Platon, de Poe et de Cyrano de Bergerac* ». Personnellement, cette question de références me semble inutile. Une forme littéraire nouvelle et même révolutionnaire n'a pas besoin d'aïeux; Karl Marx et Engels ont bien créé une philosophie politique. Que nous serions donc fiers, nous, les humbles tâcherons des lettres, d'avoir découvert, « inventé » quelque chose de neuf !

Je ne crois pas qu'un journal progressiste puisse sérieusement s'opposer à un genre de littérature qui rompt avec le passé et se fraie des voies nouvelles. Ou ce serait à désespérer du progrès !

En fait, le reproche principal que Mme Brueil adresse à la S. F. française est celui d'avoir des précurseurs américains. Il semble, cependant, que l'Amérique ait imité Jules Verne et même Rosny aîné. Un de nos plus brillants critiques a insisté sur ce trajet habituel des courants littéraires : les idées naissent en France, atteignent le Nouveau Monde, puis nous reviennent ayant subi des transformations. A nous ensuite de les recueillir si elles n'ont pas démérité. Et il semble que ce ne soit pas le cas.

J'étonnerai fort ma consœur en avouant que, jusqu'en 1954, je n'ai jamais ouvert un roman d'anticipation américain. De 1940 à 1945, les F. F. L. ont eu bien autre chose à faire et, ensuite, il a fallu vivre. Aussi, ce n'est qu'aujourd'hui que j'apprends qu'il existe une sombre conspiration pour conduire le goût du public « *dans le sens où ceux qui ne veulent avoir affaire qu'à une conscience humaine désarmée aimeraient le diriger* »...

Passons ici, puisque Mme Brueil m'en fait l'honneur, à mon propre livre. Me suis-je réclamé, comme elle le prétend, d'Homère et de Platon ou est-ce « le Vient de Paraître » de l'édition qui fait allusion à ces maîtres ? Après tout, on cherche ses modèles où l'on peut ! Elle est scandalisée que je commence « *La naissance des dieux* » en montrant la destruction de *notre* planète. J'ai pourtant situé « ma fin du monde » — une des fins possibles — dans un avenir si lointain ! Un avenir où il n'y aurait ni religions militantes ni luttes de classes (vous voyez comme c'est loin, comme c'est rassurant !). A des millions d'années ! Wells a été moins charitable.

Et « ma Terre » survit. Mes personnages ne sont pas des « colonisateurs », puisqu'ils aboutissent sur la réplique de leur propre planète; ils sont sans « haines raciales », puisqu'il n'est plus question de races. Mais je ferais mieux de répondre à chaque accusation séparément.

1° Goetz (le poète) a « *un faciès mongoloïde et ne crée que des monstres* » ! (Et de là à entrevoir, comme vous le faites, des abîmes de haine et de mépris pour les intellectuels, c'est vraiment trop facile !) Goetz n'est point mongol (né au Mexique, pourrait-il l'être ?), mais « mongolique » (vous savez peut-être que cette maladie d'enfance imprime un masque ?). J'ai essayé, dans la mesure de mes modestes moyens, d'incarner en Goetz le drame de la création avortée : il est une intelligence faussée, il ne comprend la révolte que comme un mal, il méprise l'humanité et cherche à commander aux cerveaux (Gnarl). C'est un égocentriste, un dilettante du mal. Un petit Néron. Parce qu'il lui manque l' « *état de grâce* », dites-vous, chère consœur ? Vous tombez là dans une association d'idées bien catholique. Il manque à Goetz un équilibre biologique : « la grâce, symbole de l'énergie de mouvement » (Dr S. Galonier, « *Origine et structure de la vie* »). Pascal ni les jansénistes n'ont rien à y voir !

2° Vous accusez mes rescapés d'être « *grands, blonds et aryens* ». Remarquez, je n'y vois aucun mal, mais vous êtes la première à le discerner. Grands, ils le sont, parce que les statistiques (les données de la science actuelle, précisément) relèvent une nette augmentation de la taille humaine. Mais blonds ? Je n'ai

jamais indiqué la couleur de Sabelius; son nom est latin, finnois ou russe (Savélyi), mais il était peut-être noir ?... Et Bruce a les cheveux blancs par décoloration — il a tant voyagé !

3° Où avez-vous donc vu, chez mes primaires, cette « *fondamentale infériorité féminine* » qui vous indigne comme une suffragette ? Les femmes « siègent au Conseil aux côtés du Chef » et sont, dans maintes occasions, plus intelligentes que ces chefs (le combat d'Erg). Dona chasse avec les hommes et c'est elle qui reçoit le témoignage du dernier homme de l'ère atomique, c'est elle qui opérera la jonction entre les deux univers.

Bien sûr, il y a Star : c'est la « Marie-Chantal » de l'avenir, voyons !

J'ajouterai que l' « astronaute Bruce », en qui vous voyez, décalquant les termes de votre prédécesseur M. Villadier, le « mythe du Messie technique », est le héros le moins cérébral de mon livre, justement parce qu'il doit s'adapter, se fondre avec la masse des primates, un monde naïf, fruste et violent. Il doit croire en lui-même et c'est si difficile ! Mais le héros dramatique est tout de même Goetz — l'intellectuel qui a mal tourné par mépris des hommes.

Si la dactylo de service qui vous a présenté un synopsis de mon livre ne l'a pas tout à fait compris, ce n'est pas ma faute, n'est-ce pas ?

(Ici, un *N. B.*, parce que la question n'a rien à voir avec la S. F. — mais aussi pourquoi y mêlez-vous des considérations aussi éloignées ? Oui, j'aimerais écrire une biographie de Roger Vandenberghe, « ce tueur particulièrement sadique », comme vous dites en croyant cataloguer ma pensée. Je suis un partisan des causes perdues. Vandenberghe était un gosse de l'Assistance, un exilé; il est mort à 24 ans, au service d'un pays qui l'avait recueilli; il se trouve que c'était la France. Son destin a été violent et sombre. J'écrirai peut-être aussi une étude sur Spartacus — pourquoi pas ? — ou sur Grishka Otrépieff. Tous les destins singuliers sont intéressants.)

Ceci dit, je n'entreprends pas de défendre un par un mes collègues de « science-fiction » : ils savent pourquoi ils écrivent et ils construisent leur œuvre en toute liberté. Mais il me semble nécessaire d'apporter une conclusion : que dans une littérature brillant d'un éclat incomparable, centrée depuis deux siècles sur le passé et le présent immédiat, il se produise un courant visant l'avenir, il y a de quoi se réjouir. La « science-fiction » représente un immense champ en friche d'idées et de sensations — pourquoi ne pas l'exploiter ?

Vous n'accordez ce droit qu'au talent de Mme Elsa Triolet, mais savez-vous, courtoise critique, que nous sommes aujourd'hui des centaines de milliers qui ne voulons pas vivre tournés vers le passé ?





Pour vous qui aimez le moderne
Mr SÉGALOT présente le meuble
"ANTICIPATION"
Dans une magnifique exposition, les jeunes trouveront la solution de leur problème.
Avoir un intérieur moderne et confortable, des meubles élégants et pratiques, solides et abordables.
Les jeunes aussi diront :
Merci Mr SÉGALOT, ça... c'est du Meuble !
CATALOGUE
N° 12
GRATUIT
LIVRAISON GRATUITE
REPRISE EN COMPTE DES ANCIENS MEUBLES
LONGUES FACILITÉS DE PAIEMENT
avec
ASSURANCE GRATUITE
SÉGALOT
52
Av. du Général LECLERC
PARIS-14e
Métro : MOUTON-DUVERNET
Attention :
Monsieur SEGALOT n'a pas de succursale dans l'Av. du Gl. Leclerc. Adressez-vous bien au 52

COURRIER DES LECTEURS

A propos d'une critique de livre.

Le compte rendu quelque peu... corrosif de notre collaborateur Jacques Bergier paru dans notre n° 21 sur le livre de M. Denis Saurat : « La religion des géants et la civilisation des insectes », *nous a valu deux lettres de lecteurs qui ne partagent pas son opinion. Nous laissons toujours nos collaborateurs exprimer librement leur opinion, mais nous tenons à donner ci-dessous des extraits de ces deux lettres.*

⁂

Mlle Nora BALDENSPERGER, *à Nice (Alpes-Maritimes).*

Il y a dans ce que dit votre critique un mélange de vrai et de faux qui me paraît montrer qu'il n'a pas lu le livre, mais qu'il n'a fait que le parcourir. Autrement, l'interprétation ne différerait pas autant de celle de M. Saurat. D'ailleurs, un découpage de phrases, des citations résumées, peuvent être une trahison de la pensée de l'auteur. Pour être convaincantes, les citations devraient être textuelles et complètes.

Page 1 : M. Saurat ne dit nulle part que le christianisme descend directement de la religion des insectes. Il dit, *page* 14, que la vie des insectes est une image de la vie du Christ.

Page 18 : M. Saurat ne dit pas que les civilisations des insectes sont comparables à la nôtre, ainsi que votre collaborateur voudrait nous le faire croire.

Page 18 : « Les géants de l'ère tertiaire ont eu une civilisation avancée. » Il me semble que M. Saurat a démontré ce point de façon magistrale.

Page 37 : Ce n'est pas M. Saurat qui dit que les insectes communiquent télépathiquement. C'est l'autorité la plus reconnue, Marais, qui a passé quarante ans de sa vie à les étudier en Afrique du Sud, qui l'affirme.

Page 39 : Il est vrai que les Anciens utilisaient des forces psychiques. M. Bergier, votre critique, n'a sans doute pas lu Hérodote, qui le montre.

Page 41 : Je n'ai vu nulle part, dans le livre de M. Saurat, l'affirmation que les géants aient mis les planètes en place. M. Bergier a-t-il eu une hallucination ? Par contre, j'ai lu que les géants *croyaient* le faire.

Page 94 : M. Bergier semble croire que les abeilles luttent contre leur reine. Saurat ne le dit nulle part (au contraire, il le nie !) et moi-même, qui m'occupe d'apiculture depuis des années, je n'ai pas constaté ce fait.

Page 122 : Les chauves-souris, en dépit de ce que croit M. Bergier, ont des moyens d'information à distance que nous ne comprenons pas. Priez votre collaborateur de lire les ouvrages de M. Norbert Casteret (« *Mes cavernes* » et d'autres).

Je ne relève pas les autres remarques de M. Bergier, elles sont vraiment fantaisistes.

J'espère que vous voudrez bien réparer l'injustice faite dans vos colonnes à un livre de premier plan d'un auteur d'une autorité universellement reconnue. M. Saurat dit *lui-même* que ce sont des hypothèses. Il se base sur des réalités et s'exprime avec tact, dans le désir très sincère de faire avancer la science.

De telles méthodes de dénigrement systématique sont regrettables chez un critique sérieux et marqueraient l'abolition de tout esprit de recherche.

Voici ce que nous a déclaré Jacques Bergier après avoir pris connaissance de cette lettre :

« Qu'il se trouve encore, au XXe siècle, quelqu'un pour prendre Hérodote pour un auteur sérieux !... Que les divagations de Marais sur la télépathie chez les insectes soient encore considérées, après les découvertes sur les ultra-sons et la lumière polarisée, comme moyen de communication des insectes !... Est il besoin de dire, une fois de plus, qu'il n'y a pas de forces psychiques, que les travaux de Rhine sur la télépathie ont été reconnus faux ? (Cf. les récentes démonstrations de Price dans « *Science* ».) Est-il besoin de répéter qu'il n'y avait pas d'hommes, géants ou autres, à l'ère tertiaire ? Enfin, faut-il rappeler une nième fois que la Terre est ronde, la Lune aussi, que la Lune

» tourne autour de la Terre et que, » donc, l'histoire de la diminution de » la gravitation de Saurat ne tient » pas ? »

***

M. H..., *à X...*

Je me permettrai, pour terminer, une remarque sur votre chronique bibliographique du mois d'août 1955. J'ai été *profondément choqué* par la manière désinvolte (digne de l'illustre M. Marcel Boll) avec laquelle M. Jacques Bergier traite le nouveau livre du Pr Denis Saurat. Je n'ai pas encore lu cet ouvrage mais, à en juger par les remarquables travaux historiques sur le mysticisme et l'occultisme publiés par M. Saurat, et qui m'ont été extrêmement utiles pour mes recherches (je suis un spécialiste de l'histoire des doctrines théosophiques et occultes), je ne crois pas que ce soit un livre « délirant » ! Que dirait M. Bergier si M. Saurat jetait le ridicule sur ses travaux de physique ? *On ne doit critiquer que ce sur quoi on est compétent !* Les physiciens ne connaissent absolument rien (sauf exceptions, évidemment) à l'histoire des religions ; inversement, un historien des religions ne peut se permettre de porter un jugement valable en matière de physique nucléaire.

Après avoir lu cette lettre, M. Jacques Bergier nous a dit qu'il ne connaissait aucune loi « qui interdise à un physicien nucléaire de s'intéresser aussi aux questions de religion » et que — précisément — il était assez au fait de ces questions « pour en discuter en toute connaissance de cause et suffisamment pour déclarer que le livre de M. Saurat n'était absolument pas sérieux sur ce point-là ».

***

M. P. Rieper, *à Agen (L.-et-G.).*

Nous prions ce correspondant de vouloir bien nous indiquer son adresse exacte. *La réponse personnelle que notre collaborateur Jacques Bergier lui a envoyé à sa lettre du 27 août nous ayant été retournée par les services postaux avec la mention :* « Inconnu ».



Nous prions nos correspondants qui nous écrivent pour le « Courrier des Lecteurs » *de vouloir bien indiquer sur leurs lettres, leur nom et leur adresse* complets. *S'ils ne désirent pas que ceux-ci figurent dans le « Courrier », il sera tenu compte de leur désir.* A l'avenir, seules seront prises en considérations les lettres portant ces indications.

Documentation bibliographique

Livres de « science-fiction » ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION

BESTER (Alfred). — L'homme démoli. Coll. « Présence du Futur ». *Denoël* ...... **450 fr.**

DERMÈZE (Yves). — Via Velpa. Coll. « Série 2000 ». *Editions Métal* .... **300 fr.**

GRIDBAN (Volsted). — Les mines du ciel. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir*.. **240 fr.**

GUIEU (Jimmy). — Univers parallèles. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir* ...... **240 fr.**

KELLER-BRAININ. — La machine à explorer le rêve. Coll. « Cosmos ». *Editions Grand Damier* .... **240 fr.**

KELLER-BRAININ. — La guerre des ondes. Coll. « Cosmos ». *Editions Grand Damier* .... **240 fr.**

LEC (Jean). — La machine à franchir la mort. Coll. « Série 2000 ». *Editions Métal*.. **300 fr.**

PRAGNELL (Festus). — Kilsona, monde atomique. Coll. « Le Rayon Fantastique ». *Gallimard* .... **225 fr.**

VANDEL (Jean-Gaston). — Départ pour l'avenir. Coll. « Anticipation ». *Fleuve Noir*.. **240 fr.**

EPOUVANTE

LORD (Virginia). — Ne frappez pas à cette porte. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir.* **225 fr.**

RANDA (Peter). — L'escalier de l'ombre. Coll. « Angoisse ». *Fleuve Noir* .... **225 fr.**

FANTASTIQUE

AMFREVILLE (Henri d'). — L'homme nu. *Grasset* .... **540 fr.**

DOCUMENTAIRE

LENOIR (Maurice). — L'espace sera-t-il vaincu ? *Plon* .... **300 fr.**

A DETACHER SUIVANT LE POINTILLE

BULLETIN D'ADHÉSION AU CLUB MYSTÈRE-FICTION

Je soussigné *(en lettres capitales)* :

NOM : .... Prénoms : ....

Profession *(facultatif)* : ....

Adresse : ....

....

désire adhérer en qualité de membre participant ; honoraire ; bienfaiteur.

(Rayer les mentions inutiles.)

COTISATION	
Membre participant	300 F
— honoraire	600 F
— bienfaiteur	2.000 F

Je joins à ce bulletin le montant de ma cotisation pour 1955, soit : .... F.

La cotisation est perçue pour l'année en cours, à dater du 1er janvier. Toutefois, pour les adhésions enregistrées à partir du 1er octobre, la cotisation est réduite de moitié.

(Les versements peuvent être faits soit par mandat ou chèque bancaire au nom du Club ou par virement au C.C.P. CLUB MYSTÈRE-FICTION PARIS 12 718 51.) **F.**

Si vous ne voulez pas mutiler ce numéro en découpant ce bon pour nous le retourner, recopiez-le.

QUAND VOUS SOUSCRIVEZ UN ABONNEMENT

à l'une de nos deux revues en utilisant une formule de virement postal, veuillez bien préciser, au verso du talon qui est destiné à nos services, si cet abonnement est pour **Fiction** ou pour **Mystère-Magazine** et à partir de quel numéro il doit prendre effet. Merci d'avance !

Dépôt légal : 4e trimestre 1955. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois..	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an....	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Autriche, Belgique, Cité du Vatican, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois..	595	865	775	1045
1 an....	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)				
6 mois..	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an....	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMEROS ANTERIEURS	CATEGORIE 1	CATEGORIE 2	CATEGORIE 3
NOTA. — Le numéro 2 est épuisé.	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

TARIF DES RELIURES

		France et U. F.	Étranger
Pour nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10 % de remise aux abonnés et aux membres du Club.)	ajouter les frais de port et de recom.	1 rel. **55** fr.	**75** fr.
		2 rel. **70** fr.	**93** fr.
		3 rel. **95** fr.	**117** fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°.........)
(Rayer les mentions inutiles.)

..........Reliures à..........frs = ... plus frais de port..........

..........Nos antérieurs à..........frs =.......... plus frais de port ....

Indiquer ci-dessous les numéros désirés. Total

Nos ....

Règlement : Mandat Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38. - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.
(1) *Rayer les mentions inutiles.* Date..............................

En lettres majuscules, S. V. P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION* (2) ....

(2) *Indication facultative, mais utile pour nos statistiques* F.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ETRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Auderghem, Bruxelles. C. C. P. Bruxelles 612-51.

En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.